

U d'of OTTAWA



39003002165024

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Jun 6/66

C. MAROT

Il a été tiré de cette édition :

50 exemplaires sur papier de Chine. . .	4 fr. »
100 exemplaires sur papier vergé à la forme.	3 fr. 50
25 exemplaires sur papier vergé teinté.	3 fr. 50
25 exemplaires sur papier rosé (cuisse de nymphe émue).	3 fr. »

OEUVRES
DE
C. MAROT
DE CAHORS

VALET DE CHAMBRE DU ROY

ÉDITION REVUE SUR CELLE DE 1544

NOTICE PAR BENJAMIN PIFTEAU

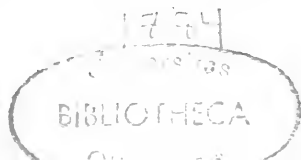
TOME PREMIER



PARIS

DELARUE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 3



PQ

1635

.A1

1884

N.1



CLÉMENT MAROT

ET SES OEUVRES

PAR

BENJAMIN PIFTEAU



CLÉMENT MAROT naquit à Cahors, en 1495.

Son père, Jean Marot, de Caen, poète de cour, dont il fut la plus belle œuvre, s'était marié en poète, c'est-à-dire « en passant » à une Cahortaise, et le jeune Clément resta, avec sa mère, à Cahors.

Dès 1505, cependant, alors que Clément n'avait encore que dix ans, son père le fit venir à Paris. C'était dans l'intention d'en faire un avocat, et bientôt même le jeune homme commença ses études de droit en travaillant chez un procureur au Châtelet ; mais, se dégoûtant bien vite de la procédure, il accepta un emploi de page dans la maison du marquis de Villeroy.

En même temps il commençait à rimer, malgré les conseils de son père, qui avait des raisons pour croire que le métier de poète n'enrichissait guère, et, certaines pièces de lui étant parvenues à Marguerite, sœur de François I^{er}, elle devina son talent naissant et s'attacha Clément en qualité de valet de chambre.

Ce fut dans cette condition, qui lui faisait des loisirs, que le poète produisit des vers qui commencèrent réellement sa réputation.

Son père, qui était valet de chambre de François I^{er}, étant venu à mourir (1523), la protection de Marguerite lui valut d'être nommé à la place du défunt. Cela, pourtant, tira en longueur, à ce qu'il paraît; car nous avons une pièce de lui où il insiste pour être couché sur les états, à la place de son père.

Quoi qu'il en soit, il arriva à être valet de chambre de François I^{er}, à qui il avait offert un de ses premiers poèmes, le Temple de Cupido, et il accompagna le roi à l'armée.

Il assista notamment au camp du Drap d'or (1520), simple parade, et en Italie, où, avec son maître, il fut fait prisonnier à Pavie, après avoir été blessé au bras, commençant ainsi dignement la partie agitée de sa vie (1525).

Délivré bien avant François I^{er}, il fut presque aussitôt arrêté et mis au Châtelet, pour s'être montré sympathique aux idées de la religion nouvelle. D'après son poème l'Enfer, où il décrit sa prison, il aurait simplement été dénoncé, par une de ses maîtresses, pour avoir mangé du lard en carême.

Déféré, heureusement, à l'évêque de Chartres, qui était son ami, il put avoir une prison assez douce. Ce fut même là que, dans ses loisirs forcés, il pré-

para une édition retouchée du Roman de la Rose (1527).

Il ne tarda pas à être rendu à la liberté; mais il n'en devint pas plus prudent, et il se fit bientôt mettre en prison de nouveau : c'était pour avoir arraché des mains de la prévôté un homme qu'on venait d'arrêter (1530). Il est vrai qu'ayant envoyé une « épître » à François I^{er}, il fut assez vite délivré.

Cependant, il se sentait suspect et entouré d'ennemis : prudemment, il alla demander asile à Marguerite, devenue reine de Navarre, qui s'était constituée la protectrice des esprits indépendants et surtout la sienne. On accuse même Marguerite, disons-le ici, d'avoir eu pour lui des tendresses particulières; mais rien ne le prouve. En effet, si l'on en veut juger d'après certaines pièces de Marot et de la reine elle-même, on pourrait se tromper; car c'était alors une chose reçue, pour un poète, d'employer des expressions des plus passionnées et même des plus libres à l'égard de ses bienfaitrices.

Au reste, Marot, ne se croyant pas en sûreté, quitta bientôt la reine de Navarre et alla se réfugier à la cour de Renée de France, duchesse de Ferrare, qui accueillait tous les esprits persécutés (1536), et chez qui il fit connaissance avec Calvin et se lia avec lui.

Malheureusement, le pape Paul III forçant le duc de Ferrare à abandonner les protégés de sa femme, Marot, qui n'était pourtant qu'un libre-penseur, qu'un sceptique, et non un sectaire comme Calvin, dut s'éloigner avec lui de la cour de Ferrare : il se réfugia à Venise.

Marot reparut enfin à la cour de François I^{er} (1538); mais, bientôt, s'étant lié avec le célèbre Vatable, pro-

fesseur à la chaire d'hébreu, il se mit à traduire quelques-uns des Psaumes de David ; ce qui le fit de nouveau persécuter. François I^{er} proscrivit même cette traduction ; ce qui ne l'empêcha pas d'avoir un grand succès parmi les réformés, qui chantèrent à l'envi ces Psaumes, mis en musique par Goudinel.

Encore une fois Marot dut s'enfuir. Il alla retrouver Calvin à Genève ; seulement, l'austérité des religieux ne pouvait pas plus lui convenir que l'hypocrisie des moines. Aussi, ne tarda-t-il pas à être chassé. On l'accusait d'avoir joué au tric-trac ; ce qui était, paraît-il, du dérèglement pour les brûleurs de Dubourg.

Il choisit Turin pour son nouveau refuge, et c'est de là qu'il chanta la bataille de Cérisoles, gagnée par François I^{er} (septembre 1544).

Ce fut son chant du cygne. Loin de ses anciens protecteurs, négligé par ses nouveaux (les gouverneurs du Piémont, enlevé par François I^{er} à Charles III, duc de Savoie, surnommé le Bon), il tomba malade, s'alita et mourut bientôt dans la pauvreté.

Clément Marot s'était marié — comme son père, en poète — et il laissa plusieurs enfants, parmi lesquels un fils, Michel Marot, né vers 1520, qui fit quelques poésies ; mais, différent en cela de son père. Jean Marot, en ce fils Clément ne fit pas sa plus belle œuvre, et s'il a survécu, ce n'est que par ses vers,

C'est pourquoi nous allons maintenant en donner une appréciation.

Il faut le dire tout de suite, s'il fut un homme d'esprit et un poète habile et charmant, qui éclipsa tous les poètes de l'époque, Clément Marot ne fut pas un créateur. Il ne fit que continuer les anciens poètes

en les limant, depuis Guillaume de Lorris et Jean de Meung, les auteurs du Roman de la Rose (XIII^e siècle), jusqu'à Charles d'Orléans, dont il prit la manière et qu'il effaça complètement, et même jusqu'à Villon, qui est resté plus vivant que lui. Il y a plus : ce n'est qu'assez tard, et sur les conseils (il le dit lui-même) de Jean Lemaire, un Belge, son ami, qu'il mit en pratique l'alternative des rimes masculines et féminines, et il conserva toujours l'usage et même l'abus des hiatus.

Son mérite ou plutôt son succès tient simplement à ceci : c'est qu'il fut le premier en France à faire des vers dans une langue claire et compréhensible. Aussi, le lit-on encore avec plaisir et le lira-t-on encore longtemps.

Ce n'est pas à dire qu'il soit également bon et intéressant partant : il y a, au contraire, un certain nombre de pièces assez faibles. Nous voulons parler surtout de ses opuscules (parmi lesquels le Temple de Cupido), où l'on trouve des allégories puériles et ennuyeuses.

En quoi il a excellé particulièrement, c'est dans l'épigramme, l'épître et l'élégie, et sa manière est tellement prisée qu'on l'a imitée souvent, sous le nom de style marotique. Nous citerons, entre autres, l'épigramme de Semblançay, qui est un petit chef-d'œuvre, et sa fameuse épître à François I^{er}, dans laquelle il raconte qu'il a été dévalisé de tout, même de ses vêtements, par un sien valet, « au demeurant le meilleur fils du monde. »

Faisons remarquer que cette épître est une imitation de celle de Villon au duc de Bourbon. Au reste, Villon fut le poète qu'il étudia le plus, et il s'en trouva

bien. Il publia même, comme il avait fait pour Guillaume de Lorris et Jean de Meung, une édition des œuvres de ce devancier (1532), sur l'invitation de François I^{er}, qui l'appréciait comme lui.

Quant aux ballades, encore une imitation de Villon, il en a de fort jolies, par exemple celle de Frère Lubin.

Nous ne parlerons qu'en passant des traductions qu'il a faites des Bucoliques de Virgile, des Métamorphoses d'Ovide et de quelques sonnets de Pétrarque, non plus que de ses Psaumes : ce n'est pas là qu'il faut chercher le poète spirituel et aimable qui a survécu.

Ses chants, simples poésies officielles, ne valent pas davantage la peine qu'on s'y arrête : on n'est pas poète sur commande.

En somme, nous l'avons dit, Marot est resté et restera dans notre littérature, par son esprit, sa grâce et sa naïveté.

Il nous reste à donner quelques indications bibliographiques.

Ses premières poésies furent publiées en 1532, à Paris, sous le titre de : *L'Adolescence Clémentine*, autrement les Œuvres de Clément Marot. Virent ensuite : les Cantiques de la paix (1539); l'Enfer de Clément Marot (1542); les Psaumes de David, mis en rimes françaises (1543); Épigrammes (1547).

Quant aux Œuvres complètes, il y eut plusieurs éditions publiées du vivant de Marot.

Deux sont dues à Étienne Dolet, imprimeur à Lyon : celle de 1538 et celle de 1542.

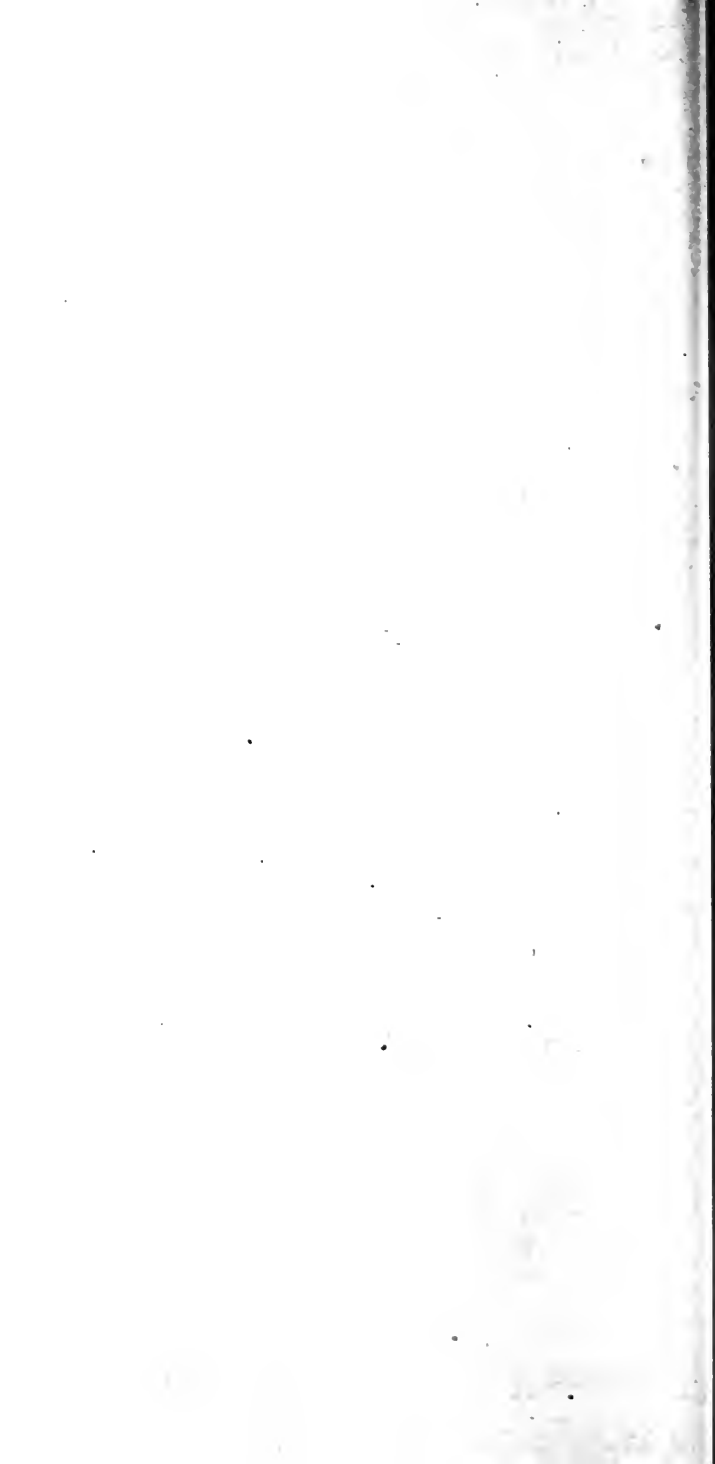
La dernière, celle de 1544 (à l'Enseigne du Rocher), est la plus complète, et donne pour la première

fois les pièces dans l'ordre où on les donne depuis.

C'est aussi celle que nous donnons, et le public nous en saura gré.

BENJAMIN PIFTEAU.





OEUVRES DE MAROT

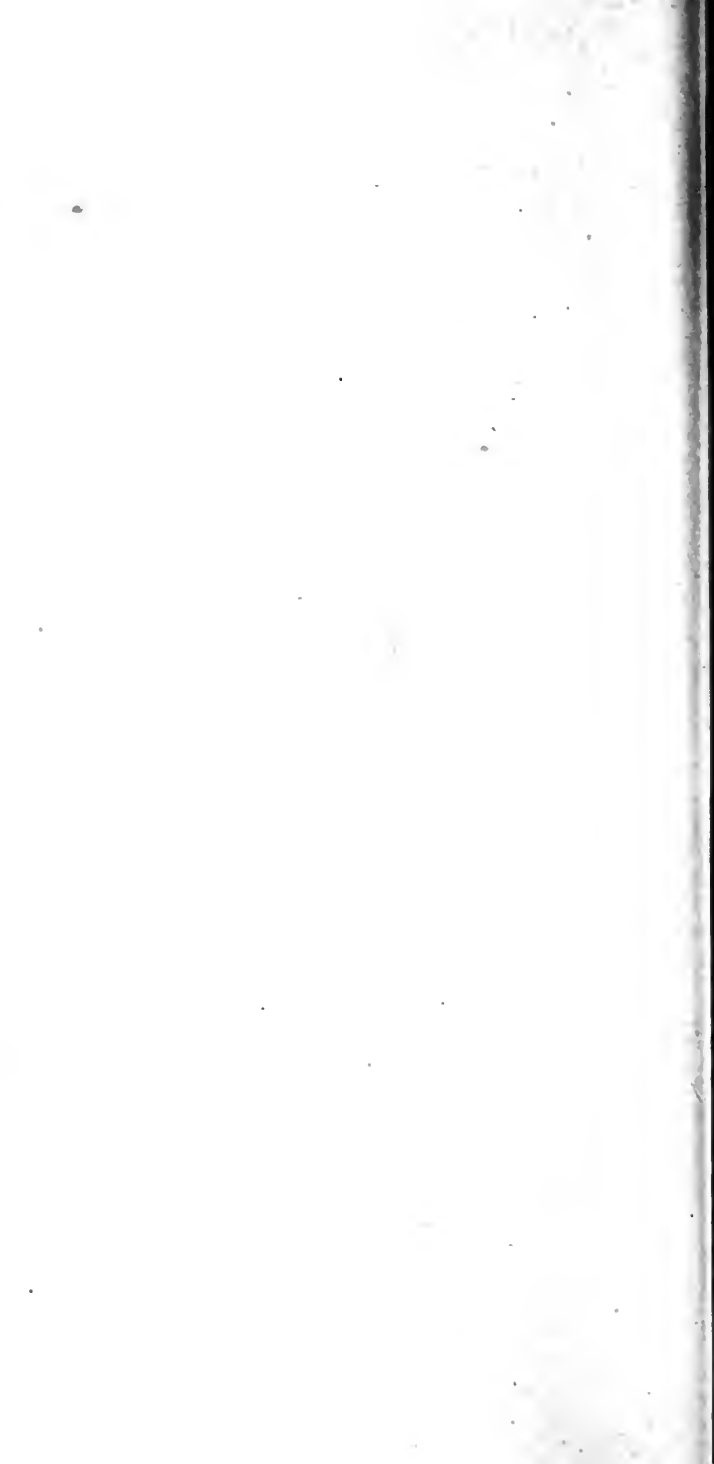
L'AUTHEUR A SON LIVRE.

*O Ster je veux (approche toy mon Livre)
Un tas d'escripts, qui par d'autres sont faictz :
Or va, c'est faict : cour leger & delivre :
Deschargé t'ai d'un lourd, & pesant faix.
S'ils font escripts (d'avanture) imparfaictz,
Te veux-tu faire en leurs fautes reprendre ?
S'ils les font bien, ou mieux, que je ne fais,
Pourquoy veux-tu sur leur gloire entreprendre ?
Sans eux (mon Livre) en mes Vers pourras prendre
Vie apres moy pour jamais, ou long-tems :
Mes Œuvres donc content te doivent rendre.
Peuples, & Roys, s'en tiennent bien contents.*

A SA DAME

*Tu as, pour te rendre amusée,
Ma jeunesse en papier icy :
Quant à ma jeunesse abusée,
Une autre que toy l'a usée.
Contente toy de ceste cy.*

La Mort n'y mord.





OPUSCULES

LE TEMPLE DE CUPIDO

SUR le printemps, que la belle Flora
Les champs couverts de diverse fleur a.
Et son amy Zephyrus les Esvente,
Quand doucement en l'air souspire &
[vente :]

Le jeune enfant Cupido, Dieu d'aymer,
Ses yeux bandez commanda deffermes,
Pour contempler de son throsne celeste
Tous les Amans, qu'il atteint, & moleste.
Adonc il veid au tour de ses charroys
Un seul regard maintz victorieux Roys,
Tutz Empereurs, Princesses magnifiques,
Rides & laidz, visages deïfiques,
Milles & filz en la fleur de jeunesse,
Les plus forts subjectz à sa hauteïsse.

Brief, il congnut, que toute nation
Ployoit sous luy, comme au vent le sion.
Et qui plus est, les plus souverains Dieux
Veid tresbucher sous ses dards furieux.

Mais ainsi est, que ce cruel enfant
Me voyant lors en aage triomphant,
Et m'esjouir entre tous ses souldars,
Sans point sentir la force de ses dards,
Voyant aussi, qu'en mes œuvres, & dicts,
J'allois blasmant d'Amours tous les edicts
Delibera d'un assault amoureux
Rendre mon cœur (pour une) langoureux

Pas n'y faillit : Car par trop ardente ire
Hors de sa trouffe une sagette tire
De bois mortel, empenné de vengeance,
Portant un fer forgé par desplaissance
Au feu ardent de rigoureux refus :
Laquelle lors (pour me rendre confus);
Il descocha sur mon cueur rudement.

Qui lors congneust mon extreme torment,
Bien est le cueur remplý d'inimitié,
Si ma douleur ne-l'eust meu à pitié :
Car d'aucun bien je ne fu secouru
De celle là pour qui j'estoy feru :
Mais tout ainsi que le doux vent Zephyre
Ne pourroit pas fendre Marbre, ou Porphyre ;
Semblablement mes souspirs, & mes cris,
Mon doux parler, & mes humbles escrits
N'eurent pouvoir d'amollir le sien cueur,
Qui contre moy lors demoura vainqueur.

Dont congnoissant ma cruelle maistresse
Estre trop forte & estre forteresse
Pour Chevalier si foible, que j'estoye :

oyant aufsi, que l'amour, ou jettoye
e mien regard, portoit douleur mortelle,
eliberay fi fort m'eflongner d'elle
que fa beauté je mettrois en oubly :
ar qui d'Amours ne veult prendre le ply,
t a defir de fuir le danger,
e fon ardeur, pour tel mal eftranger,
efoing luy eft d'eflongner la perfonne,
qui fon cueur enamouré fe donne.
Si fey des lors (pour plus eftre certain
e l'oublier) un voyage lointain :
ar j'entreprin fouz efpoir de lieffe,
aller chercher une haulte Déeffe,
que Juppiter de fes divines places
adis tranfmit en ces regions baffes,
our gouverner les efperits loyaux,
t refider es dommaines Royaux.
C'eft ferme amour, la Dame pure, & munde,
qui long temps a ne fut veuë en ce monde :
a grand' bonté me fait aller grand erre
our la chercher en haulte Mer et Terre,
infi que fait un Chevalier errant :
t tant allay celle Dame querant,
que peu de temps apres ma departie,
ay circuy du monde grand' partie,
où je trouvoy gens de divers regard,
qui je dy : Seigneurs, fi Dieu vous gard,
n ceste terre avez vous point congnu
ne, pour qui je fuis icy venu ?
a fleur des fleurs, la chafte colombelle,
ille de paix, du monde la plus belle,
qui ferme Amour s'appelle : Helas, feigneurs,
i. la fçavez, foyez m'en enfeigneurs.

Lors l'un se taisst, qui me fantasia :
L'autre me dit, mille ans ou plus y a,
Que d'amour ferme en ce lieu ne souvint :
L'autre me dit, jamais icy ne vint.
Dont tout subdain me prins à despiter :
Car je pensois que le hault Juppiter,
L'eust de la terre en son throsne ravie.

Ce neantmoins ma pensée assouvie
De ce ne fut : tousjours me preparay
De poursuivre : & si deliberay,
Pour recontrer celle dame pudique,
De m'en aller au temple Cupidique
En m'esbatant : car j'eü en esperance,
Que là dedans faisoit sa demourance.

Ainsi je pars, pour aller me prepare
Par un matin, lors qu'Aurora separe
D'avec le jour la tenebreuse nuit,
Qui aux devotz Pelerins tousjours nuit.

Le droit chemin assez bien je trouvoye :
Car çà & là, pour adresser la voye
Du lieu devot, les Passans Pelerins
Alloient semant roses, & romarins,
Faisant de fleurs mainte belle montjoye,
Qui me donna aucun espoir de joye.

Et d'autre part, rencontray sur les rangs
Du grand chemin, maintz Pelerins errans,
En soupirant, disans leur aventure
Touchant le fruit d'amoureuse pasture :
Ce qui garda de tant me soucier :
Car de leur gré vindrent m'associer
Jusques à tant que d'entrer je fu prest
Dedans ce Temple, ou le Dieu d'Amour est,
Feinct à plusieurs, et aux autres loyal.

Or est ainſi, que ſon Temple Royal
Sufcita lors mès ennuyez eſpritz :
Car environ de ce divin pourpris
Y ſouſpiroit le doux vent Zephyrus,
Et y chantoit le gaillard Tityrus :
Le grand Dieu Pan, avec ſes Paſtoureux,
Gardant Brebis, Bœufz, Vaches, & Taureaux,
Faiſoit ſonner Chalumeaux, Cornemufes,
Et Flageoletz, pour eſveiller les Muſes,
Nymphes des Bois, & Déeffes hautaines,
Suyvans, Jardins, Bois, Fleuves & Fontaines,
Les Oyſeletz par grand joye, & deduit,
De leurs goſiers reſpondent à tel bruit.

Tous arbres ſont en ce lieu verdoyans :
Petis ruiſſeaux y furent ondoyans,
Tousjours faiſans, au tour des Prez herbus
Un doux murmure : & quand le cler Phebus
Avoit droit là ſes beaux rayons eſpars,
Telle ſplendeur rendoit de toutes pars
Ce lieu divin, qu'aux humains bien ſembloit.
Que Terre au Ciel de beauté reſſembloit :
Si que le cueur me dit par providence,
Celuy manoir eſtre la reſidence
De ferme Amour, que je queroye alors.

Parquoy voyant de ce lieu le dehors
Eſtre ſi beau, Eſpoir m'admonneſta
De pourſuivre, & mon corps transporta
(Pour rencontrer ce que mon cueur pourſuit)
Pres de ce lieu, baſti comme il ſ'enſuit.

Ce Temple eſtoit, un clos fleury verger,
Paſſant en tout le val délicieux
Auquel jadis Paris, jeune berger,
Pria d'amours Pegafis aux beaux yeux :

Car bien sembloit que du plus haut des Cieux
Juppiter fust venu au mortel estre,
Pour le construire & le faire tel estre,
Tant reluisoit en exquise beauté :
Brief, on l'eust pris pour Paradis terrestre,
S'Eve, & Adam dedans eussent esté.

Pour ses armes, Amour cuissant
Porte de gueules à deux traits :
Dont l'un ferré d'or tresluisant
Cause les amoureux attraitz :
L'autre, dangereux plus que tres,
Porte un fer de plomb mal couché,
Par la pointe tout rebouché,
Et rend l'amour des cueurs esteinte :
De l'un fut Apollo touché :
De l'autre Daphné fut atteinte.
Si tost que j'eue l'escuillon limité,
Levay les yeux & proprement je veis
Du grand portail sur la sublimité
Le corps tout nud, & le gracieux vis
De Cupido : lequel pour son devis
Au poing tenoit un arc riche tendu.
Le pied marché, & le bras estendu,
Prest de lascher une fleche aguillée
Sur le premier, fust fol, ou entendu,
Droit sur le cueur, & sans prendre visée

La beauté partant du dehors
De celle maison amoureuse,
D'entrer dedans m'incita lors,
Pour voir chose plus somptueuse :
Si veins de pensée joyeuse
Vers Bel accueil le bien appris,
Qui de sa main dextre m'a pris,

Et par un fort estroit sentier
Me fait entrer au beau pourpris
Dont il estoit premier portier.

Le premier huis de toutes fleurs vermeilles
Estoit construiât, & de boutons yffans,
Signifiant que joyes nompareilles
Sont à jamais en ce lieu fleurissans :
Celuy chemin tindrent plusieurs passans.
Car Bel acueil en gardoit la barriere :
Mais Faux danger gardoit sur le derriere
Un portail fait d'espines, & chardons,
Et dechassoit les Pelerins arriere,
Quand ilz venoient pour gaingner les pardons.

Bel acueil ayant robe verte
Portier du Jardin precieux,
Jour & nuict laisse porte ouverte
Aux vrays Amans & gracieux :
Et d'un vouloir solacieux
Les retire sous sa baniere,
En chassant (sans grace planiere,
Ainsi comme il est de raison)
Tous ceux qui font de la maniere
Du faux & desloyal Jafon.

Le grand Autel est une haulte Roche,
De tell' vertu que si aucun Amant
La veult fuir, de plus pres s'en approche,
Comme l'Acier de la pierre d'Aymant :
Le Ciel, ou Poille, est un Cedre embasmant
Les cueurs humains, duquel la largeur grande
Couvre l'Autel : Et là (pour toute offrande)
Corps, cueur, & biens, à Venus fault livrer :
Le corps la sert : le cueur grace demande,
Et les biens font grace au cueur delivrer.

De Cupido le Diademe
Est de roses un chapelet,
Que Venus cueillit elle mesme
Dedans son jardin verdelet :
Et sur le printemps nouvelet
Le tranfmit à son cher enfant,
Qui de bon cueur le va coiffant :
Puis donna, pour ces roses belles,
A fa mere un Char triomphant,
Conduit par douze Colombelles.
Devant l'Autel, deux Cypres finguliers
Je vey fleurir sous odeur embafmée :
Et me dit-on, que c'estoient les pilliers
Du grand Autel de haulte renommée.
Lors mille Oifeaux d'une longue ramée,
Vindrent voler sur ces vertes courtines,
Prestz de chanter chanfonnettes divines.
Si demanday pourquoy là font venus :
Mais on me dit, Amy, ce font matines,
Qu'ilz viennent dire en l'honneur de Venus.

Devant l'image Cupido
Brusloit le Brandon de destresse,
Dont fut enflammée Dido,
Biblis, & Heleine de Grece.
Jan de Meun plein de grand fageffe,
L'appelle, en termes favoureux,
Brandon de Venus rigoureux,
Qui son ardeur jamais n'attrempe :
Toutesfois au Temple amoureux
Pour lors il ferveit d'une Lampe.
Saintes & Saints, qu'on y va reclamer,
C'est beau parler, Bien celer, Bon rapport,
Grâce, Marcy, Bien servir, Bien aymer,

Qui les Amans font venir à bon port :
D'autres aussi, ou (pour avoir support
Touchant le fait d'amoureuses conquêtes)
Tous Pelerins doivent faire requestes,
Offrendes, vœuz, prieres, & clamours :
Car sans ceux là, l'on ne prend point les beltes,
Qu'on va chassant en la forest d'Amours.

Chandelles flambans, ou esteintes,
Que tous Amoureux Pelerins
Portent devant telz Saints et Saintes,
Ce sont bouquets de Romarins.

Les Chantres, Linotz, & Serins,
Et Rossignols au gay courage,
Qui sur buissons de verd bocage,
Ou branches, en lieu de pulpitres,
Chantent le joly chant ramage,
Pour Versetz, Respons, & Epistres.

Les Vitres sont de clair & fin Crystal,
Ou peintes sont les gestes authentiques
De ceux qui ont jadis de cuer loyal
Bien observé d'Amours les loix antiques.

En apres ont les tresainctes Reliques,
Carcans, Anneaux, aux secretz Tabernacles :
Escuz, ducatz, dedans les cloz obstacles,
Grands Chaines d'or, dont maint beau corps est ceint,
Qui en Amours sont trop plus de miracles,
Que Beau parler, ce tres-glorieux Saint.

Les Voultes furent à merveilles
Ouvrées souverainement :
Car Priapus les fait de treilles,
De feuilles de Vigne & Serment :
Là dependent tant seulement
Bourgeons et Raisins, à plaissance :

Et pour en planter abondance,
Bien souvent y entre Bacchus,
A qui Amour donne puissance,
De mettre guerre entre bas culs.

Les Cloches font Tabourins, & Doucines,
Harpes, & Luz, instrumens gracieux,
Haultbois, Flageolz, Trompettes, & Buccines,
Rendans un son si treffolacieux.
Qui n'est Souldat, tant soit audacieux,
Qui ne quittaist Lances & Braquemars,
Et ne fallist hors du Temple de Mars,
Pour estre Moyne au Temple d'Amourettes,
Quand il orroit sonner de toutes pars
Le Carrillon des Cloches tant doucettes.

Les Dames donnent aux malades
Qui sont recommandez au Profnes,
Ris, baisers, regards, & œillades :
Car ce sont d'Amours les aulmoines.

Les Prescheurs font vieilles Matrones,
Qui aux jeunes donnent courage
D'employer la fleur de leur aage
A servir Amour le grand Roy,
Tant que souvent par beau langage
Le convertissent à leur Loy.

Les Fons du Temple, estoit une fontaine,
Ou decouroit un ruisseau argentin :
Là se baignoit mainte Dame hautaine
Le corps tout nud, monstrant un dur tetin :
Lors on eust veu marcher sur le patin
Povres Amans à la teste enfumée,
L'un apportoit à sa tresbien aymée,
Esponge, peigne, & chacun appareil,
L'autre à sa Dame estendoit la ramée,

Pour la garder de l'ardeur du Soleil.

Le Cimetiere est un verd Bois,
Et les murs, Hayes, & Buissons :
Arbres plantez, ce sont les Croix :
De profundis, gayer chansons.

Les Amans surprins de frissons
D'amours, & attrapez és lacs,
Devant quelque huys, tristes & las,
Pres la tombe d'un trespaslé,
Chantent souvent le grand hélas,
Pour requiescant in pace.

Ovidius, maistre Alain Charretier,
Petrarque aussi, le Romant de la Rose,
Sont les Messelz, Breviaire, et Psautier,
Qu'en ce saint Temple on lit, en rime & prose,
Et les leçons, que chanter on y ose,
Ce sont Rondeaux, Ballades, Virelaiz
Motz à plaisir, rimes, & trioletz,
Lesquelz Venus apprend à retenir,
A un grand tas d'Amoureux nouveletz
Pour mieux savoir Dames entretenir.
Autres manieres de Chansons,
Leans on chante à voix contraintes,
Ayans casses, & meschans sons,
Car ce sont cris, pleurs, & complaints.
Les petites chapelles saintes,
Sont chambrettes, & cabinetz
Ramées, bois, & jardinetz,
Ou l'on se perd, quand le verd dure :
Leurs huys sont faits de buissonnetz,
Et le pavé tout de verdure.

Le benoistier fut fait en un grand plain,
D'un lac fort loing d'herbes, plantes, & fleurs :

Pour eau beniste, estoit de larmes plein,
Dont fut nommé le piteux lac de pleurs :
Car les amans dessous tristes couleurs
Y font en vain mainte larme espendans.
Les fruictz d'Amours là ne furent pendans,
Tout y sechoit tout au long de l'année :
Mais bien est vray, qu'il y avoit dedans,
Pour asperges une rose fennée.

Marguerites, lys, & œilletz,
Passleveloux, roses flairantes,
Romarins, boutons vermeilletz,
Lavandes odoriferantes :
Toutes autres fleurs apparantes
Jettans odeur trefadoucie,
Qui jamais un cueur ne soucie,
C'estoit de ce Temple l'encens .
Mais il y eut de la soucie :
Voila qui me trouble le sens.

Et si aucun (pour le monde laisser)
Veult là dedans se rendre Moyne, ou Prestre,
Tout autre estat luy convient delaisser :
Puis va devant Genius l'Archiprestre,
Et devant tous en levant la main dextre.
D'estre loyal fait grand veuz et serments
Sur les autelz couverts de parements,
Qui font beaux litz à la mode ordinaire :
Là où se font d'Amours les sacrements
De jour, & nuict sans aucun luminaire.

Depuis qu'un homme est là rendu,
Soit sage, ou sot, ou peu idoine,
Sans estre ne raiz, ne tondu,
Incontinent on le fait Moyne.
Mais quoy ? il n'a pas grand effoine

A comprendre les facrifices :
Car d'Amourettes les services
Sont faic̃ts en termes si trefclers,
Que les apprentis & novices
En favent plus que les grans clerics.

De requiem les meſſes, font aubades :
Cièrges, Rameaus, & Sieges, la verdure,
Ou les Amans font Rondeaux, & Ballades :
L'un y eſt gay, l'autre mal y endure :
L'une maudit par angoiſſe trefdure
Le jour auquel elle ſe maria,

L'autre ſe plaint, que jaloux mary a :
Et les ſainc̃ts motz, que l'on dit pour les ames,
Comme Pater ; ou Ave Maria :
C'eſt le babil, & le caquet des Dames.

Proceſſions, ce font moriſques
Que font amoureux Champions,
Les hayes d'Allemaigne friſques,
Paſſepiedz, branfles, tourdions.
Là par grans conſolations
Un avec une deviſoit,
Ou pour Evangiles liſoit
L'art d'aymer faic̃t d'art Poëtique :
Et l'autre ſa Dame baiſoit
En lieu d'une ſainc̃te relique.

En tous endroits je viſite & contemple
Preſque eſtant de merveille eſgaré :

Car en mes ans ne penſe point voir temple
Tant cler, tant net, ne tant bien préparé :
De chacun cas fut à peu pres paré :
Mais toutesfois y eut faulte d'un point,
Car fus l'autel de paix n'y avoit point :

Raïson pour quoy ? tousjours Venus la belle,
Et Cupido de sa darde, qui poinct,
A tous humains fait la guerre mortelle.

Joye y est, & Dueil remply d'ire :
Pour un repos, de travaux dix :
Et brief, je ne saurois bien dire,
Si c'est Enfer, ou Paradis.
Mais, par comparaïson, je dis,
Que celuy Temple est une Rose,
D'espines & ronces enclose :
Petis plaisirs, longues clamours.
Or taschons à trouver la chose,
Que je cherche au Temple d'Amours.

Dedans la nef du triomphant dommaine
Songeant, resvant, longuement me pourmeine,
Voyant Refuz, qui par dures alarmes
Va incitant l'œil des Amans à larmes :
Oyant par tout des cloches les doux sons,
Chanter versets d'amoureuses leçons :
Voyant chasser de Cupido les serfsz,
L'un à Connilz, l'autre à Lievres, & Cerfs :
Lâcher Faucons, Levriers courir au bois,
Corner, souffler en Trompes et Haultbois :
On crie, on prend : l'un chasse, & l'autre happe :
L'un a ja pris : la beste luy eschappe,
Il court apres : l'autre rien n'y pourchasse :
On ne veid onc un tel deduit de chasse,
Comme cestuy. Or tien-je tout pour veu,
Fors celle-là, dont veux estre pourveu,
Qui plongé m'ha au gouffre de destresse :
C'est de mon cueur la treschere maïstresse,
De peu de gens au monde renommée,
Qui ferme Amour est en terre nommée.

Long temps y a que la cherche & pourfuis,
Et (qui pis eft) en la terre, ou je fuis
Je ne voy rien, qui me donne affurance,
Que fon gent corps y falle demeurance :
Et croy, qu'en vain je la vois reclamant,
Car là dedans je voy un fol Amant,
Qui va choisir une Dame assez pleine
De grand'beauté. Mais tant y a qu'à peine
Euz contemplé fon maintien gracieux,
Que Cupido, l'enfant audacieux,
Tendit fon arc, encocha fa fagette,
Les yeux bandez deffus fon cueur la jette
Si rudement, voire de façon telle,
Q'il y crea une playe mortelle.
Et lors Amour le jucha fur fa perche :
Je ne dy pas celle que tant je cherche,
Mais une Amour Venerique, et ardente,
Le bon renom des humains retardante,
Et dont par tout le mal eftimé fruit
Plus que de l'autre en cestuy Monde bruit.
Un' autre Amour fut de moy apperceuë,
Et croy, que fut au temps jadis conceuë
Par Boreas courant, & variable.
Car onques chose on ne veid fi muable,
Ne tant legere en courts, & autres parts :
Le sien pouvoir par la terre eft espars,
Chacun la veult, l'entretient, & fouhaitte :
A la fuivre tout homme se dehaitte.
Que diray plus ? Certes un tel aymer,
C'est Dedalus, voletant fur la mer :
Mais tant a bruit, qu'elle va terniffant
De fermeté le nom resplendiffant.

Par tell' façon au milieu de ma voye

Affez & trop ces deux amours trouvoye :
Mais l'une fut lubricque, & estrangere
Trop à mon vueil : & l'autre si legere,
Qu'au grand befoing on la trouve ennemie.
Lors bien penfay, que ma loyalle amie
Ne cheminoit jamais par les sentiers,
Là ou ces deux cheminoient volontiers :
Parquoy conclu, en autre part tirer,
Et de la nef foudain me retirer,
Pour rencontrer la Dame tant illuftre,
Celle de qui jadis le trescher luftre
Souloit chaffer toute obscure fouffrance,
Faisant regner Paix divine sous France :
Celle pour vray (fans le blafme d'aucun)
Qui de deux cueurs maintes fois ne fait qu'un :
Celle par qui, Christ (qui souffrit molefte)
Laiſſa jadis le hault throſne celeſte,
Et habita ceſte baſſe vallée,
Pour retirer Nature maculée
De la priſon infernale, & obſcure.

A pourſuivre ſouſ eſpoir je prin cure
Juſques au chœur du Temple me transporte :
Mon œil s'eſpart au travers de la porte
Faiçte de Fleurs, & d'arbriffeaux tous verds :
Mais à grand peine eu-je veu à travers,
Que hors de moy cheurent plaintes, & pleurs,
Comme en yver ſeiches fueilles, & fleurs.

Trifteſſe, & dueil de moy furent abſens,
Mon cueur garny de lieſſe je ſens,
Car en ce lieu un grand Prince je veis,
Et une Dame excellente de vis :
Leſquels portans eſcuz de fleurs Royales,
Qu'on nomme Lys, & d'Hermineſ ducales,

Vivoient en paix deffouz celle ramée,
Et au milieu ferme Amour d'eux aymée,
D'habits ornée à si grand avantage,
Qu'onquès Dido la Royne de Carthage,
Lors qu'Æneas receut dedans son port,
N'eut tel' richesse, honneur, maintien, & port,
Combien que lors ferme Amour avec elle
De vrais subjects eust petite sequelle.

Lors bel acueil m'ha le buisson ouvert
Du chœur du Temple, estant un pré tout verd :
Si merciay Cupido par merites,
Et saluay Venus, & ses Charites :
Puis ferme Amour, apres le mien salut,
Tel me trouva, que de son gré voulut
Me retirer deffous ses estandars :
Dont je me tins de tous povres fouldars
Le plus heureux, puis luy comptay, comment
Pour son Amour, continuellement
J'ay circuy mainte contrée estrange :
Et que souvent je l'ay pensée estre Ange,
Ou resider en la court Celestine,
Dont elle print tressacrée origine.
Puis l'adverty, comme en la nef du Temple
De Cupido (combien qu'elle soit ample)
N'ay feu trouver sa trefnoble facture :
Mais qu'à la fin suis venu d'aventure
Dedans le chœur, ou est sa mansion.

Parquoy conclu en mon invention,
Que ferme Amour est au cueur esprouvée
D'ire le puis, car je l'y ai trouvée.

DIALOGUE

DE DEUX AMOUREUX

Le premier commence en chantant.

Mon cueur est tout endormy,
Refveille moy belle,
Mon cueur est tout endormy,
Refveille le my.

LE SECOND

He, compaignon.

PREMIER

He mon amy :
Comment te va ?

SECOND

Par le corps biëu (beau sire)
Je ne te le daignerois dire
Sans t'accoller. Ca ceste eschine :
De l'autre bras, que je t'eschine
De fine force d'accollades.

PREMIER

Et puis ?

SECOND

Et puis ?

PREMIER

Rondeaux, ballades,
Chanfons, dizains, propos menus,
Compte moy, qu'ilz font devenus :
Se fait il plus rien de nouveau ?

SECOND

Si fait : mais j'en ay le cerveau
Si rompu, & si alteré,
Qu'en effect j'ay delibéré
De ne m'y rompre plus la teste.

PREMIER

Pourquoy cela ?

SECOND

Que tu es beste !
Ne fais-tu pas bien, qu'il y a
Plus d'un an, qu'amour me lia
Dedans les prisons de m'amie ?

PREMIER

Est-ce encor de Barthelemie
La blondette ?

SECOND

Et de qui donc ?
Ne fais-tu pas, que je n'eu onc
D'elle plaisir, ny un seul bien ?

PREMIER

Nenny vraiment, je n'en fay rien :
Mais si tu m'en eusses parlé,
Ton affaire en fust mieux allé.
Croy moy, que de tenir les choses
D'amours si couvertes, & closes,
Il n'en vient que peine, & regret.
Vray est, qu'il fault estre secret :
Et feroit l'homme bien coquart,
Qui voudroit appeller un quart :
Mais en effect il fault un tiers.

Demande à tous ces vieux routiers,
Qui ont esté vrayz Amoureux,

SECOND

Si est un tiers bien dangereux :
S'il n'est Amy, Dieu fait combien.

PREMIER

He mon amy, choisi le bien :
Et quand tu l'auras bien choisi,
Si ton cueur se trouve faisi
De quelque ennuyeuse tristesse,
Ou bien d'une grande liesse,
A l'amy te deschargeras,
Sais-tu comment t'allegeras ?
Tout ainsi, par le sang saint George,
Comme si tu rendois ta gorge
Le jour d'un Carefme prenant.

SECOND

Il vault donc mieux desmaintenant,
Que je t'en compte tout du long :
N'est ce pas bien dict ?

PREMIER

Or là donc.
Mais pour ce, que je suis des vieux,
En cas d'Amours, il vaudra mieux,
Que les demandes je te face,
Combien, de qui, en quelle place,
Des refus, des parolles franches,
Des circonstances, & des branches,
Et des rameaux : car je les ay tous
Aprins de mes compaignons doux,
Allant avec eux à la messe.

Or vien ça, compte moy, quand est ce,
Que premierement tu l'aymois ?

SECOND

Il y a plus de feize mois,
Voire vingt, fans avoir jouy.

PREMIER

L'aymes tu encores ?

SECOND

Ouy.

PREMIER

Tu es un fol. Or de par Dieu,
Comment dois je dire ? en quel lieu
Fut premier ta pensée esprise
De son amour ?

SECOND

En une Eglise
Là commençay mes passions.

PREMIER

Voila de mes devotions !
Et quel jour fut ce ?

SECOND

Par sainct Jaques
Ce fut le propre jour de Pasques :
(A bon jour bonne œuvre)

PREMIER

Et comment ?
Tu venois lors tout freschement
De confesse, et de recevoir.

SECOND

Il est vrai mais tu dois favoir,
Que tousjours à ces grans journées

Les femmes font mieux attournées,
Qu'aux autres jours : & cela tente.
O mon Dieu, qu'elle estoit contente
De sa personne, ce jour là !
Aveques la grace qu'elle a
Elle vous avoit un corset
D'un fin bleu, lassé d'un lasset
Jaune, qu'elle avoit faict expres.
Elle vous avoit puis apres,
Mancherons d'escarlata verte,
Robbe de pers large, & ouverte,
(J'enten à l'endroit des tetins)
Chausses noires, petis patins,
Linge blanc, ceinture huppée,
Le chapperon faict en poupée,
Les cheveux en passefillon,
Et l'œil gay en esmerillon,
Souple, & droite comme une gaule,
En effect saint François de Paule,
Et le plus saint Italien
Eutt esté prins en son lien,
S'à la voir se fust amusé.

PREMIER

Je te tien donc pour excusé
Pour ce jour là : que fus tu ?

SECOND

Pris.

PREMIER

Quel visage as tu d'elle ?

SECOND

Gris.

PREMIER

Ne te rid elle jamais ?

SECOND

Point.

PREMIER

Que veux tu estre à elle ?

SECOND

Joinct.

PREMIER

Par mariage, ou autrement :
Lequel veux tu ?

SECOND

Par mon ferment
Tous deux sont bons, & si ne fay :
Je l'aymerois mieulx à l'effay,
Avant qu'entrer en mariage,

PREMIER

Touche là, tu as bon courage,
Et si n'es point trop degousté :
Tu l'auras : & d'autre costé
On m'a dit, qu'elle est amiable,
Comme un Mouton.

SECOND

Elle est le Diable.
C'est par sa teste que j'endure :
Elle est par le corps bien plus dure,
Que n'est le pommeau d'une dague.

PREMIER

C'est signe, qu'elle est bonne bague
Compagnon.

SECOND

Voicy un mocqueur :
J'enten dure parmy le cueur :
Car quand au corps n'y touche mie,
Des que je l'appelle mamie :
Vostre amie n'est pas si noire,
Fait elle. Vous ne sauriez croire,
Comme elle est prompte à me desdire
Du tout.

PREMIER

Ainsi.

SECOND

Laisse moi dire :
Si tost que je la veux toucher,
Ou seulement m'en approcher,
C'est peine, je n'ay nul credit :
Et fais tu bien qu'elle me dit ?
Un fascheux, & vous, c'est tout un :
Vous estes le plus importun,
Que jamais je vy. En effect,
Je voudrois estre ja deffaict,
Et m'en croy.

PREMIER

Que tu es belistre !
Et n'as tu pas ton franc arbitre,
Pour fortir d'ou tu es entré !

SECOND

Arbitre ? c'est bien arbitré :
Je le veux bien, mais je ne puis :
Bien un an l'ay laissée, & puis
J'ay parlé aux Ægyptiennes,

Et aux forcieres anciennes,
D'y chercher jufqu'au dernier poinct
Le moyen de ne l'aymer point :
Mais je ne m'en puis defcoiffer.
Je penfe que c'eft un Enfer,
Dont jamais je ne fortirai.

PREMIER

Par mon ame je te diray :
Puis qu'il n'eft pas en ta puiffance
De la laiffer, fa jouyffance
Te feroit une grand' recepte.

SECOND

Sa jouyffance ? Je l'accepte :
Amenez la moy.

PREMIER

Non : attens.
Mais affin que ne perdons temps,
Conte moy cy par les menus
Les moyens que tu as tenus,
Pour parvenir à ton affaire.

SECOND

J'ay fait tout ce, qu'on fauroit faire.
J'ay fouspiré, j'ay fait des cris,
J'ay envoyé de beaux efcrits,
J'ay danfé, & ay fait gambades,
Je luy ay tant donné d'œillades,
Que mes yeux en font tout laffez.

PREMIER

Encores n'eft ce pas affez.

SECOND

J'ay chanté, le Diable m'emporte,
Des nuitts cent fois devant fa porte,

Dont n'en veux prendre qu'à tesmoins
Trois pots à piffer, pour le moins,
Que sur ma teste on ha cassez.

PREMIER

Encores n'est ce pas assez.

SECOND

Quand elle venoit au monstier,
Je l'attendois au benoistier,
Pour luy donner de l'eau bénite :
Mais elle s'enfuyoit plus viste.
Que Lievres, quand ilz sont chaisez.

PREMIER

Encores n'est ce pas assez.

SECOND

Je luy ay dit, qu'elle estoit belle,
J'ay baisé la paix apres elle,
Je luy ay donné fruits nouveaux
Achetez en la place aux veaux,
Disant, que c'estoit de mon creu,
Je ne say, si elle l'ha creu :
Et puis tant de bouquets, & roses.
Bref, elle ha mis toutes ces choses
Au rang des pechez effacez.

PREMIER

Encore n'est ce pas assez.
Il falloit estre diligent
De luy donner.

SECOND

Quoy ?

PREMIER

De l'argent.
Quelque chaine d'or bien pesante,

Quelque Esmeraude bien luisante,
Quelques Patenostres de pris,
Tout soudain cela feroit pris,
Et en le prenant ell' s'oblige.

SECOND

Ell' n'en prendroit jamais, te dis je :
Car c'est une femme d'honneur.

PREMIER

Mais tu es un mauvais donneur,
Je le voy tresbien.

SECOND

Non fuis point :
Mais croy qu'elle n'en prendroit point,
En y eust il plein trois barils.

PREMIER

Mon amy elle est de Paris :
Ne t'y fie, car c'est un lieu
Le plus gluant.

SECOND

Par le corps bieu,
Tu me contes de grans matieres.

PREMIER

Quand les petites vilotieres
Trouvent quelque hardi Amant,
Qui vueille mettre un Diamant
Devant leurs yeux rians, & vers,
Coac, elles tombent à l'envers.
Tu ris, maudit soit il, qui erre :
C'est la grand' vertu de la pierre
Qui esblouit ainfi les yeux.

Telz dons, telz presens servent mieux,
Que beauté, favoir ne prieres :
Ilz endorment les chambrières,
Ils ouvrent les portes fermées,
Comme s'elles estoient charmées,
Ilz font aveugles ceux qui voyent,
Et taire les Chiens, qui aboyent :
Ne me croy tu pas ?

SECOND

Si fais, si.
Mais de la tienne, Dieu mercy,
Compagnon tu ne m'en dis rien.

PREMIER

Et que veux tu ? ell' m'ayme bien,
Je n'ay que faire de m'en plaindre.

SECOND

Il est vray : mais si peult on feindre
Aucunes fois une amitié.
Qui n'est pas si grand' la moytié,
Comme on la demonstre par signes.

PREMIER

Ouy bien quant aux femmes fines :
Mais la mienne en si grand' jeunesse
Ne fauroit avoir grand' finesse :
Ce n'est qu'un enfant.

SECOND

De quel aage ?

PREMIER

De quatorze ans.

SECOND

Ho, voila rage :
Elle commence de bonne heure.

PREMIER

Tant mieux : elle en fera plus feure,
Car avec le temps on sa'ffine.

SECOND

Ouy, elle en fera plus fine.
N'est ce pas cela ?

PREMIER

Que d'esmoy !
Entens, que son amour en moy
Croistra tousjours avec les ans.

SECOND

Ne faisons pas tant des plaifans :
Par tout il y ha decevance.
De quoy la congnois tu ?

PREMIER

D'enfance.
D'enfance tout premierement,
La voyois ordinairement :
Car nous estions prochains voisins.
L'Efté luy donnois des raisins.
Des pommes, des prunes, des poires,
Des pois verds, des cerises noires,
Du pain benit, du pain d'espice,
Des eschaudez, de la reglisse,
De bon sucre, & de la dragée.

Et quand elle fut plus aagée,
Je luy donnois des beaux bouquets :
Un tas de petis affiquets,
Qui n'estoient pas de grand'valeur :
Quelque ceinture de couleur,
Au temps que le Landit venoit.

Encor de moy rien ne prenoit,
Que devant sa Mere, ou son Pere,
Disant, que c'estoit vitupere
De prendre rien sans congé d'eux :
D'huy à un bon an, ou à deux,
Luy donneray & corps, & biens
Pour les mesler avec les siens,
Et à son gré en disposer.

SECOND

Tu l'aymes donc pour l'espouser ?

PREMIER

Ouy, car je say feurement,
Que ceux, qui ayment autrement,
Sont volontiers tous marmiteux :
L'un est fâché, l'autre est piteux :
L'un brule & ard, l'autre est trahi :
Qu'ay je que faire d'estre ainsi ?
Ainsi comme j'ayme mamie,
Cinq, six, sept heures, & demie
L'entretiendray, voire dix ans :
Sans avoir peur des mesdisans,
Et sans danger de ma personne.

SECOND

Corps bien ta raison est tresbonne :
Car d'une bonne intention
Ne vient doute, ne passion :
Mais compagnon je te demande,
Quelle est la matiere plus grande,
Qu'elle t'ha offerte desja ?

PREMIER

Ma foy je ne mentiray ja,
Je n'ose toucher son teton :

Mais je la prens par le menton,
Et tout premierement la baïse.

SECOND

Ventre fainct Gris, que tu es aïse
Compagnon d'amours !

PREMIER

Par ce corps,
Quand il faut, que j'aïlle dehors,
Si tost qu'elle en est advertie,
Et que c'est loing, ma departie
La fait plurer comme un oignon.

SECOND

Je puisse mourir compagnon,
Je croy, que tu es plus heureux
Cent fois que tu n'es amoureux.
O le grand aïse, en quoy tu vis !
Mais pourquoy est ce à ton advis.
Que la mienne m'est si estrange,
Et qu'elle prise moins, que fange,
Ma peine, & moy, & mon pourchas :

PREMIER

C'est signe que tu ne couchas
Encores jamais avec elle.

SECOND

Corps bieu tu me la bailles belle :
J'en devinerois bien autant.
Or si poursuivray-je pourtant
La chaste, que j'ay entreprinse :
Car tant plus on tarde à la prinse,
Tant plus doux en est le repos.

PREMIER

Une chanson avec propos
N'auroit point trop mauvaise grace :
Disons la.

SECOND

La dirons nous grasse
De même le jour ?

PREMIER

Rien quelconques :
Honneur par tout.
Commençons donques.

SECOND

Languir me fais ? Content desir ?

PREMIER

A telles ne prens point plaisir,
Elles sentent trop leurs clamours.

SECOND

Disons donques, Puis qu'en amours :
Tu la dis assez volontiers.

PREMIER

Il est vray, mais il fault un tiers,
Car elle est composée à trois.

UN QUIDAM

Messieurs, s'il vous plaist, que j'y fois,
Je serviray d'enfant de cœur :
Car je la fay toute par cueur,
Il ne s'en fault pas une note.

SECOND

Bien venu par sainte Penote,
Sois mignon le bien arrivé.

Luy fiet-il bien d'estre privé!
Chantez vous clair?

QUIDAM

Comme layton :
Baillez moy seulement le ton,
Et vous verrez, si je l'entens.
Puis qu'en amours, ha si beau passetemps.

EGLOGUE AU ROY

Sous les noms de Pan, & Robin.

UN Pastoreau, qui Robin s'appelloit,
Tout à par foy n'ha gueres s'en alloit
Parmy faulsteaux (arbres qui font ombrage)
Et là tout seul faisoit de grand courage
Haut retentir les boys, & l'ayr serain,
Chantant ainfi : ô Pan Dieu souverain,
Qui de garder ne fus onc pareilleux
Parcs, & Brebis, & les maîtres d'iceux,
Et remets sus tous gentils Pastoreaux,
Quand il n'ont Prez, ne loges, ne Toreaux,
Je te supply (si onc en ces bas estres
Daignàs ouyr chanfonnettes champestres)
Escoute un peu, de ton verd cabinet,
Le chant rural du petit Robinet.

Sur le printemps de ma jeunesse folle,
Je ressemblois l'Arondelle, qui volle.
Puis ça, puis là : l'aage me conduisoit
Sans peur, ne soing, où le cueur me disoit.

En la forest (sans la crainte des Loups)
Je m'en allois souvent cueillir le houx,
Pour faire gluz à prendre oyseaux ramages,
Tous differens de chants, & de plumages :
Ou me solois (pour les prendre) entremettre
A faire brics, ou cages pour les mettre
Ou transnouoys les rivières profondes,
Ou renforçois sur le genoil les fondes,
Puis d'en tirer droit, & loing, j'apprenois
Pour chasser Loups, & abbatre des noix.

O quantes fois aux arbres grimpé j'ay,
Pour desnicher ou la Pie, ou le Geay,
Ou pour jetter des fruits ja meurs, & beaux
A mes compaigns, qui tendoyent leurs chapeaux

Aucunes fois aux montagnes alloye,
Aucunes fois aux fosses devalloye,
Pour trouver là les gistes des Fouines :
Des Herissons, ou des blanches Hermines :
Ou pas à pas le loing des buissonnets
Allois cherchant les nids des Chardonnets,
Ou des Serins, des Pinsons, ou Lynottes.

Desja pourtant je faisois quelques nottes
De chant rustique, & dessous les Ormeaux
Quasi enfant sonnois des chalumeaux.
Si ne faurois bien dire, ne penser,
Qui m'enseigna si tost d'y commencer :
Ou la nature aux Muses inclinée,
Ou ma fortune, en cela destinée
A te servir : si ce ne fut l'un d'eux,
Je suis certain, que ce furent tous deux.

Ce que voyant le beau Janot mon pere,
Voulut gager à Jaquet son compere,
Contre un veau gras, deux Aignelets beffons,

Que quelque jòur je ferois des chançons
A ta louange (ô Pan Dieu tressacré)
Voire chançons qui te viendroient à gré,
Et me souvient que bien souvent aux fêtes
En regardant de loing paistre nos bestes,
Il me fouloit une leçon donner,
Pour doucement la Mufette entonner :
Ou à ditter quelque chançon rurale
Pour la chanter en mode pastouralle.
Aussi le soir, que les troupeaux espars
Estoient ferrez & remis en leurs parcs,
Le bon vieillard après moy travailloit,
Et à la lampe assez tard me veilloit,
Ainsi que font leurs Sanfonnets, ou Pies
Auprès du feu bergeres accroupies.
Bien est il vray, que ce, luy estoit peine.
Mais de plaisir elle estoit si fort pleine,
Qu'en ce faysant sembloit au bon berger,
Qu'il arroûsoit en son petit verger
Quelque jeune Ente, ou que teter faisoit
L'aigneau qui plus en son parc luy plaisoit :
Et le labeur qu'après moy il meit tant,
Certes c'estoit à fin qu'en l'imitant,
A l'advenir je chantasse le loz
De toy (ô Pan) qui augmentas son cloz,
Qui conservas de ses Prez la verdure,
Et qui gardas son troupeau de froidure.
Pan (disoit-il) c'est le Dieu triomphant
Sur les Pasteurs, c'est celuy, mon enfant)
Qui le premier les Roseaux pertuifa,
Et d'en former des flutes s'advifa.
Il daigne bien luy mesme peine prendre
D'user de l'art, que je te veux apprendre.

Appren le donc : à fin que Monts, & Bois,
Rocs, & Estangs, apprennent souz ta voix
A rechanter le haut nom apres toy
De ce grand Dieu que tant je ramentoy :
Car c'est celuy, par qui foisonnera
Ton champ, ta vigne, & qui te donnera
Plaissante loge entre sacrez ruisseaux
Encortinez de flairans arbrisseaux.

Là d'un costé auras la grand' cloture
De faulx espaiz : ou pour prendre pasture
Mouches à miel la fleur succer iront,
Et d'un doux bruit souvent t'endormiront :
Mesmes alors que ta flute champestre
Par trop chanter lassé sentiras estre.

Puis tost apres sur le prochain bosquet :
T'esveillera la Pie en son caquet :
T'esveillera aussi la Colombelle,
Pour rechanter encores de plus belle.
Ainsi soingneux de mon bien me parloit
Le bon Janot, & il ne m'en chaloit :
Car soucy lors n'avois en mon courage
D'aucun bestail, ne d'aucun pasturage.

Quand printemps faut, & l'esté comparoist,
Adonques l'herbe en forme, & force, croist.
Aussi quand hors du printemps j'euz esté,
Et que mes jours vindrent en leur esté,
Me creut le sens, mais non pas le soucy :
Si employay l'esprit, le corps aussi
Aux choses plus à tel aage fortables,
A charpenter loges de bois portables,
A les rouler de l'un en l'autre lieu,
A y semer la jonchée au mylieu,
A radouber treilles, buyssons & hayes,

A proprement entrelaſſer les clayes,
Pour les parquets des ovaïlles fermer,
Ou à tiſſir (pour fromages former)
Paniers d'oſier, et fiſcelles de jonc,
Dont je ſoulois, car je l'aymois adonc,
Faire preſent à Heleine la blonde.

J'apprins les noms des quatre parts du monde,
J'apprins les noms des vents, qui de là ſortent.
Leurs qualitez, & quel temps ils apportent :
Dont les oyſeaux ſages devins des champs
M'advertiſſoyent par leurs volz, & leurs chants.

J'apprins auſſi allant aux paſturages
A éviter les dangereux herbages,
Et à congnoiſtre & guerir pluſieurs maux,
Qui quelque fois gaſtoient les animaux
De noz paſtis : mais par ſur toutes choſes,
D'autant que plus plaiſent les blanches Roſes,
Que l'Aubepin, plus j'aymois à ſonner
De la Muſette, & la feis reſonner.

En tous les tons, & chants de Bucoliques,
En chants piteux, en chants melancholiques,
Si qu'à mes plaints un jour les Oreades,
Faunes, Sylvans, Satyres, & Dryades.
En m'eſcoutant jetterent larmes d'yeux :
Si feirent bien les plus ſouverains Dieux,
Si feit Margot bergere, qui tant vaut :
Mais d'un tel pleur eſbahir ne ſe faut,
Car je fayſois chanter à ma Muſette
La mort, hélas, la mort de Loïſette,
Qui maintenant au Ciel prend ſes eſbats
A voir encor ſes troupeaux icy bas.

Une autre fois, pour l'Amour de l'Amie,
A tous venans pendy la challemie,

Et ce jour là, à grand peine on favoit,
Lequel des deux gaigné le pris avoit,
Ou de Merlin, ou de moy : dont à l'heure
Thony s'en vint fur le pré grand' alleure
Nous accorder, & orna deux Houlettes
D'une longueur, de force violettes :
Puis nous en fait present pour son plaisir :
Mais à Merlin je baillay à choisir.

Et penfes-tu, ô Pan Dieu debonnaire,
Que l'exercice, & labeur ordinaire,
Que pour sonner le Flajolet je pris,
Fust seulement pour emporter le pris ?
Non : mais à fin que si bien j'en apprinsse,
Que toy qui es des Pastoureux le Prince,
Prinses plaisir à mon chant escouter,
Comme à ouyr la marinne flotter
Contre la rive, ou des Roches hautaines
Ouyr tomber contre val les Fontaines.

Certainement c'estoit le plus grand soing,
Que j'eusse alors, & en prens à tesmoing
Le blond Phebus, qui me void, & regarde,
Si l'espeſſeur de ce bois ne l'engarde :
Et qui m'a veu traverser maint Rocher,
Et maint Torrent pour de toy approcher.

Or m'ont les Dieux celestes et terrestres
Tant fait heureux meſmement les sylvestres,
Qu'en gré tu prins mes petis sons rustiques,
Et exaulſas mes Hymnes, & Cantiques,
Me permettant les chanter en ton Temple,
Là où encor l'image je contemple
De ta hauteur, qui en l'une main porte
De dur Cormier Houlette riche, & forte :
Et l'autre tient Chalemel le fournie

De sept tuyaux, faits selon l'harmonie
Des cieux, où sont les sept Dieux clers, & hauts.
Et denotant les sept Arts liberaux,
Qui sont escrits dedans ta teste sainte,
Toute de Pin bien couronnée, & ceinte,

Ainsi, & donc, en l'esté de mes jours
Plus me plaisoit aux Champestres sejours
Avoir fait chose (ô Pan) qui t'aggreast,
Ou qui l'oreille un peu te recreast,
Qu'avoir autant de Moutons, que Tityre :
Et plus (cent fois) me plaisoit d'ouyr dire,
Pan fait bon œil à Robin le berger,
Que voir chez nous trois cens Bœufs heberger :
Car soucy lors n'avois en mon courage,
D'aucun bestail, ne d'aucun pasturage.

Mais maintenant, que je suis en l'Autonne,
Ne say quel Soing inusité m'estonne,
De tell' façon, que de chanter la veine
Devient en moy (non point lasse, ne vaine)
Ains triste, & lente, & certes bien souvent
Couche sur l'herbe, à la frescheur du vent,
Voy ma Mufette à un arbre pendue
Se plaindre à moy, qu'oïfive l'ai rendue :
Dont tout à coup mon desir se resveille,
Qui de chanter voulant faire merveille,
Trouve ce Soing devant ses yeux planté,
Lequel le rend morne, & espouventé :
Car tant est Soing basanné, laid, & passe,
Qu'à son regard la Muse pastorale,
Voire la Muse heroïque, & hardie
En un moment se trouve refroidie,
Et devant luy vont fuyant toutes deux,
Comme Brebis devant un Loup hydeux.

J'oy d'autre part le Pyvert jargonner,
Siffler l'Escouffle, & le Buttor tonner,
Voy l'Eftorneau, le Heron, & l'Aronde
Estrangement voller tout à la ronde,
M'advertiffans de la froyde venue
Du triste hyver, qui la terre desnue.

D'autre costé, j'oy la Bife arriver,
Qui en soufflant me prononce l'hyver :
Dont mes troupeaux cela craingnans, & pis,
Tous en un tas se tiennent accroupis :
Et diroit-on, à les ouyr beller,
Qu'avecques moy te veulent appeller
A leur secours, & qu'ilz ont congnoissance,
Que tu les as nourris dés leur naissance.

Je ne quiers pas (ô bonté souveraine)
Deux mille arpents de pastis en Touraine,
Ne mille bœufs errants par les berbis
Des monts d'Auvergne, ou autant de brebis :
Il me suffit, que mon troupeau preserves
Des Loups, des Ours, des Lyons, des Loucerves
Et moy du froid, car l'hyver, qui s'appreste,
A commencé à neiger sur ma teste.

Lors à chanter plus Soing ne me nuira,
Ains devant moy plus vifte s'enfuyra,
Que devant luy ne vont fuyant les Muses,
Quand il verra, que de faveur tu m'uses.
Lors ma Mufette à un chefne pendue,
Par moy fera promptement descendue,
Et chanteray l'hyver à feureté
Plus haut & cler que ne feis onc l'esté.

Lors en science, en musique, & en son
Un de mes Vers vaudra une Chanfon,
Une Chanfon, une Eglogue rustique,

Et une Eglogue, une œuvre Bucolique.

Que diray plus ? vienne ce qui pourra.
Plustost le Rosne encontremont courra,
Plustost seront hautes Forestz sans branches,
Les Cygnes noirs, & les Corneilles blanches,
Que je t'oublie (ô Pan de grand renom)
Ne que je cesse à louer ton haut nom.

Sus mes brebis, troupeau petit, & maigre
Autour de moy fautez de cueur allaigre,
Car desia Pan, de sa verte maison,
M'ha fait ce bien d'ouyr mon oraison.

L'ENFER

COMME douleurs de nouvel amassées
Font souvenir des lieffes passées :
Ainsi plaisir de nouvel amassé
Fait souvenir du mal, qui est passé.

Je dy cecy, mes treschers Freres, pource
Que l'amitié, la chere non rebourse,
Les passetemps & consolations,
Que je reçoÿ par visitations
En la prison claire, & nette de Chartres,
Me font recors des tenebreuses chartres,
Du grand chagrin, & recueil ord, & laid,
Que je trouvay dedans le Chastelet.

Si ne croy pas, qu'il y ayt chose au monde,
Qui mieux ressemble un Enfer tresimmonde :
Je dy, Enfer, & Enfer puis bien dire :
Si l'allez voir, encor le verrez pire,

Aller hélas ! ne vous y vueillez mettre :
J'ayme trop mieux le vous descrire en metre,
Que pour le voir aucun de vous soit mis
En telle peine. Escoutez donc Amis.

Bien avez leu, fans qu'il s'en faille un a,
Comme je fus par l'instinct de Luna
Mené au lieu plus mal sentant, que soulfre
Par cinq ou six ministres de ce gouffre :
Dont le plus gros jusques là me transporte.

Si rencontray Cerberus à la porte :
Lequel dressa ses trois testes en haut,
A tout le moins une, qui trois en vaut.
Lors de travers me void ce Chien pouffif,
Puis m'ha ouvert un huys gros & massif :
Duquel l'entrée est si estroite & basse,
Que pour entrer fallut que me courbasse,

Mais ains, que fusse entré au gouffre noir,
Je voy à part un autre vieil manoir
Tout plein de gens, de bruit, & de tumulte :
Parquoy avec ma Guide je consulte,
En luy disant : Dy moy, s'il t'en souvient,
D'ou, & de qui, & pourquoy ce bruit vient.

Si me respond : Sans croire le rebours,
Sçache qu'icy sont d'Enfer les faubourgs,
Ou bien souvent s'elève ceste feste.
Laquelle fort plus rude que tempeste,
De l'estomac de ces gens, que tu vois :
Qui fans cesser se rompent teste, & voix
Pour appointer faux & chetifz Humains,
Qui ont debat, & debat ont eu maints.

Haut devant eux le grand Minos se sied,
Qui sur leurs dits ses sentences assied.
C'est luy qui juge, ou condemne, ou deffend,

Ou taire fait, quand la teste luy fend.

Là les plus grans les plus petis destruisent :
Là les petits peu, ou point, aux grans nuisent :
Là trouve lon façon de prolonger.
Ce qui se doit, & se peult abreger :
Là sans argent povreté n'ha raison :
Là se destruit mainte bonne maison :
Là biens sans causes se despendent :
Là les causeurs les causes s'entrevendent :
Là en public on manifeste, & dit
La mauvaistié de ce monde maudit,
Qui ne fauroit souz bonne conscience
Vivre deux jours en paix, & patience :
Dont j'ay grand joye avecques ces mordans.
Et tant plus sont les hommes discordans,
Plus à discord esmouvons leurs courages
Pour le proufit, que vient de leurs dommages :
Car s'on vivoit en paix, comme est mestier,
Rien ne vaudroit de ce lieu le mestier :
Pource qu'il est de foy si anormal,
Qu'il faut expres qu'il commence par mal,
Et que quelcun à quelque autre mefface,
Avant que nul jamais proufit en face.

Bref, en ce lieu ne gagnerions deux pommes
Si ce n'estoit la mauvaistié des hommes.
Mais par Pluton le Dieu, que dois nommer,
Mourir de faim ne faurions, ne chommer :
Car tant de gens, qui en ce parc s'affaillent,
Assés, & trop de besongne nous taillent :
Assés pour nous, quand les biens nous en viennent,
Et trop pour eux, quand povres en deviennent.
Ce nonobstant, ô nouveau prisonnier,
Il est besoing de pres les manier :

Il est besoing (croy moy) & par leur faute,
Que dessus eux on tienne la main haute :
Ou autrement les bons bonté fuiroyent,
Et les mauvais en empirant iroyent.

Encor (pour vray) mettre on n'y peut tel ordre
Que tousjours l'un l'autre ne vueille mordre :
Dont raison veult, qu'ainsi on les embarre.
Et qu'entre deux, soit mis distance, & barre,
Comme aux chevaux, en l'estable hargneux,
Minos le Juge est de cela soingneux,
Qui devant luy, pour entendre le cas,
Fait deschiffrer telz noyefs altercas
Par ces crieurs : dont l'un soustient tout droit,
Droit contre tort : l'autre tort contre droit :
Et bien souvent par cautelle subtile
Tort bien mené rend bon droit inutile.

Prens y esgard, & entens leurs propos :
Tu ne vis onc si differens supposts.
Approche toy pour de plus pres le voir,
Regarde bien : je te fais assavoir.
Que ce Mordant, que l'on oyt si fort bruire;
De corps, & biens veult son prochain destruire.
Ce grand criart, qui tant la gueule tort,
Pour le grand gain tient du riche le tort.
Ce bon vieillard (sans prendre or, ou argent)
Maintient le droit de mainte povre gent.
Celuy qui parle illec sans s'esclatter,
Le juge assis veult corrompre et flatter.
Et celluy là, qui fa telle descœuvre,
En plaiderie ha fait un grand chef d'œuvre :
Car il a tout destruit son parentage
Dont il est craint, et prisé davantage :
Et bienheureux celuy se peult tenir,

Duquel il veult la cause soutenir.

Amy, voila quelque peu des menées,
Qui aux foubourgs d'Enfer sont demenées,
Par noz grans Loups ravissans, & famis,
Qui ayment plus cent fols, que cent amis :
Et dont pour vray le moindre & le plus neuf,
Trouveroit bien à tondre sur un œuf.

Mais puis que tant de curiosité
Te meut à voir la sumptuosité
De doz manoirs : ce que tu ne vis onques,
Te feray voir. Or saches, Amy, donques
Qu'en cestuy parc, où ton regard espands,
Une maniere il y ha de Serpents
Qui de petis viennent grans & felons,
Non point volans : mais trainans, & bien longs :
Et ne font pas pourtant Couleuvres froides,
Ne verds Lezards, ne Dragons forts, & roides :
Et ne font pas Cocodrilles infects,
Ne Scorpions tortuz, & contrefaits :
Ce ne font pas Vipereaux furieux,
Ne Basilics tuans les gens des yeux :
Ce ne font pas mortiferes Aspics,
Mais ce font bien Serpents, qui valent pis.

Ce font Serpents enflez, envenimez,
Mordants, maudits, ardans, & animez,
Jettans un feu, qu'à peine on peult esteindre,
Et en piquant dangereux à l'atteindre.
Car qui en est piqué, ou offensé,
En fin demeure chetif, ou insensé :
C'est la nature au Serpent plein d'exces,
Qui par son nom est appellé Proces.
Tel est son nom, qui est de mort une ombre :
Regarde un peu, en voyla un grand nombre

De gros, de grans, de moyens, et de gresles,
Plus mal faifans, que tempeſte, ne gresles.

Celuy, qui jette ainſi feu à planté,
Veult enflammer quelque grand' parenté :
Celuy qui tire ainſi hors ſa languette,
Deſtruira bref quelcun, s'il ne s'en guette :
Celuy, qui ſiffle, & ha les dens ſi drues,
Mordra quelcun, qui en courra les rues :
Et ce froid là, qui lentement ſe traine,
Par ſon venin ha bien ſceu mettre haine
Entre la mere, & les mauvais enfans :
Car Serpens froids ſont les plus eſchaufans :
Et de tous ceux qui en ce parc habitent,
Les nouveaux nays, qui s'enflent, & deſpitent,
Sont plus ſubjetz à engendrer icy,
Que les plus vieux. Voire, & qu'il ſoit ainſi,
Ce vieil ſerpent ſera tantost crevé,
Combien qu'il ayt maint lignage grevé.
Et ceſtuy là plus antique, qu'un Roc,
Pour repoſer s'eſt perdu à un croc.
Mais ce petit plus mordant, qu'une Louve,
Dix grans Serpens deſſous ſa pance couve :
Deſſous ſa pance il en couve dix grans,
Qui quelque jour ſeront plus denigrans
Honneurs, & biens, que cil, qui les couva :
Et pour un ſeul, qui meurt, ou qui s'en va,
En viennent ſept. Donc ne faut s'eſtonner :
Car pour du cas la preuve te donner,
Tu dois ſavoir, qu'iſſues ſont ces beſtes
Du grand Serpent Hydra, qui eut ſept teſtes :
Contre lequel Hercules combattoit,
Et quand de luy une teſte abbatoit,
Pour une morte en revenoient ſept vives.

Ainsi est-il de ces bestes noisives.
Ceste nature ilz tiennent de la race
Du grand Hydra, qui au profond de Thrace,
Où il n'y ha, que guerres & contends
Les engendra dès l'aage, & des le temps
Du faux Cain. Et si tu quiers raison,
Pourquoy proces font si fort en saison :
Sache, que c'est faute de charité
Entre Chrestiens. Et à la vérité,
Comment l'auront dedans leur cueur fichée,
Quand partout est si froidement preschée?

A escouter vos prescheurs bien souvent,
Chapitre n'est, que donner au Couvent.
Pas ne diront, combien Proces differe
Au vray Chrestien, qui de tous se dit frere.
Pas ne diront, qu'impossible leur semble,
D'estre Chrestien & plaideur tout ensemble.
Ainçois seront eux mesmes à plaider
Le plus ardans. Et à bien regarder,
Vous ne vallez de guere mieux au Monde,
Qu'en nostre Enfer, où toute horreur abonde.
Donques, Amy, ne t'esbahi, comment
Sergens, Proces, vivent si longuement :
Car bien nourriz font du laiët de la Lisse,
Qui nommée est du Monde la malice,
Tousjours les ha la Louve entretenus,
Et pres du cueur de son ventre tenus.
Mais si ne veux-je à ses faits contredire :
Car c'est ma vie. Or plus ne t'en veux dire :
Passe cest huis barré de puissant fer.

A tant se teut le Ministre d'Enfer,
De qui les mots voluntiers escoutoye :
Point ne me laisse, ains me tient & costoye,

Tant qu'il m'eust mis (pour mieux estre à couvert
Dedans le lieu par Cerberus ouvert,
Où plusieurs cas me furent ramentus :
Car lors allay devant Rhadamanthus
Par un degré fort vieil, obscur, & sale.

Pour abreger, je trouve en une salle
Rhadamanthus (Juge assis à son aise)
Plus enflammé, qu'une ardante fournaise,
Les yeux ouverts, les oreilles bien grandes,
Fier en parler, cauteleux en demandes,
Rebarbatif, quand son cueur il descharge :
Bref, digne d'estre aux Enfers en sa charge.
Là devant luy vient mainte Ame damnée :
Et quand il dit, telle me soit menée :
A ce seul mot un gros marteau carré
Frappe tel coup contre un portal barré,
Qu'il fait croler les tours du lieu infame.

Lors à ce bruit, là bas n'y ha povre Ame,
Qui ne fremisse, & de frayeur ne tremble,
Ainsi qu'au vent feuille de Chefne, ou Tremble :
Car la plus seure ha bien crainte, & grand peur
De se trouver devant tel attrapeur :
Mais un Ministre appelle, & nomme celle,
Que veult le Juge. Adonques s'avance elle,
Et s'y en va tremblant, morne, & pallie.

Dès qu'il la void il mitigue & pallie
Son parler aigre : & en feinte douceur
Luy dit ainsi : Viença, fay moy tout seur,
Je te suppli, d'un tel crime & forfait,
Je croirois bien, que tu ne l'as point fait,
Car ton maintien n'est, que des plus gaillards :
Mais je veux bien congnoistre ces paillards,
Qui avec toy feirent si chaude esmorche.

Dy hardiment : as-tu peur qu'on t'escorche ?
Quand tu diras qui ha fait le peché,
Pluſtoſt feras de noz mains depeſché.
De quoy te fert la bouche tant fermée.
Fors de tenir ta perſonne enfermée ?
Si tu dis vray, je te jure, & promets
Par le hault Ciel, où je n'iray jamais,
Que des Enfers fortiras les briſées,
Pour t'en aller aux beaux Champs Elyſées,
Où liberté fait vivre les eſprits.
Qui de conter verité ont appris,
Vaut-il pas mieux donques, que tu la contes,
Que d'endurer mille peines, & hontes ?
Certes ſi fait. Auſſi je ne croy mie,
Que fois menteur, car ta phyſionomie
Ne le dit point : & de mauvais affaire
Seroit celuy, qui te voudroit meffaire.
Dy moy, n'ays peur. Tous ces mots allechans
Font ſouvenir de l'oyſeleur des champs,
Qui doucement fait chanter ſon ſublet,
Pour prendre au bric l'oyſeau nice, & foible,
Lequel languit, ou meurt à la pippée :
Ainſi en eſt la povre Ame grippée.
Si tel' douceur luy fait rien confeſſer,
Rhadamanthus la fait pendre, ou feſſer :
Mais ſi la langue elle refraind, & mord,
Souventefois eſchappe peine, & mort.
Ce nonobſtant, ſi toſt qu'il vient à voir.
Que par douceur il ne la peult avoir,
Aucune fois encontre elle il s'irrite.
Et de ce pas ſelon le demerite,
Qu'il ſent en elle, il vous la fait plonger
Au fons d'Enfer : où luy fait alonger

Veines, & nerfs : & par tourment, s'efforce
A esprouver s'elle dira par force
Ce, que douceur n'ha fceu d'elle tirer.

O chers Amis, j'en ay veu martyrer,
Tant que pitié m'en mettoit en esmoy.
Parquoy vous pry de pleindre avecques moy
Les innocens, qui en telz lieux damnables
Tiennent souvent la place des coupables

Et vous enfans suyvens mauvaise vie
Retirez vous : ayez au cueur envie
De vivre autant en façon estimée,
Qu'avez vescu en façon deprimée.
Quand le bon trein un peu esprouverez,
Plus doux, que l'autre en fin le trouverez,
Si que par bien le mal fera vaincu,
Et du regret d'avoir si mal vescu
Devant les yeux vous viendra honte honneste,
Et n'en haïrrez cil, qui vous admonneste :
Pource qu'alors ayans discretion
Vous vous verrez hors la subjection
Des infernaux, et de leurs entrefaites :
Car pour les bons les Loix ne font point faites.

Venons au poinct. Ce Juge tant divers
Un fier regard me jetta de travers,
Tenant un port trop plus cruel que brave.
Et d'un accent imperatif, & grave
Me demandant ma naissance, & mon nom,
Et mon estat : Juge de grand renom,
Respons-je alors, à bon droit tu poursuis
Que je te die orendroit, que je suis :
Car incongnu suis des ombres iniques,
Incongnu suis des Ames Plutoniques,
Et de tous ceux de ceste obscure voye,

Ou pour certain jamais entré n'avoie :
Mais bien congnu fuis des ombres celiques,
Bien congnu fuis des ombres Angeliques.
Et de tous ceux de la trefclaire voye,
Ou Juppiter les defvoyés avoie :
Bien me congnut, & bien me guerdonna,
Lors qu'à fa fœur Pallas il me donna :
Je dy Pallas la fi fage & fi belle
Bien me congnoit la prudente Cybelle,
Mere du grand Juppiter amiable.
Quant à Luna diverfe & variable,
Trop me congnoit fon faux cueur odieux.

En la mer fuis congnu des plus hauts Dieux,
Jufqu'aux Tritons, et jusque aux Nereïdes :
En terre auffi des Faunes, & Hymnides
Congnu je fuis. Congnu je fuis d'Orphée,
De mainte Nymphe. & mainte noble Fée.
Du gentil Pan, qui les flutes manie :
D'Egle, qui danfe au ton de l'harmonie,
Quand elle void les Satyres fuyvans :
De Galatée, & de tous les fervans,
Jufqu'à Tityre, & fes Brebis camufés :
Mais par fus tout fuis congnu des neuf Mufes,
Et d'Apollo, Mercure & tous leurs filz
En vraye amour, & fcience confits.
Ce font ceux là (Juge) qui en brefs jours
Me mettront hors de tes obscurs fejours,
Et qui pour vray de mon ennuy fe deulent.
Mais puis qu'Envie, & ma fortune veulent,
Que congnu fois, & faifi de tes laqs,
Sache de vray, puis que demandé l'as,
Que mon droit nom je ne te veux point taire :
Si t'adverty, qu'il eft à toy contraire,

Comme eau liquide au plus sec element :
Car tu es rude, & mon nom est Clement :
Et pour monstrier, qu'à grand tort on me triste,
Clement n'est point le nom de lutheriste ;
Ains est le nom (à bien l'interpreter)
Du plus contraire ennemy de Luther :
C'est le sainct nom du Pape, qui accolle
Les chiens d'Enfer (s'il luy plaist) d'une estolle.
Le crains-tu point ? C'est celuy, qui afferme,
Qu'il ouvre Enfer, quand il veult, & le ferme :
Celuy, qui peult en feu chaud martyrer
Cent mille esprits, ou les en retirer.

Quand au furnom, aussi vray qu'Evangile,
Il tire à cil du Poëte Virgile,
Jadis chery de Mecenas à Romme :
Maro s'appelle & Marot je me nomme :
Marot je suis, & Maro ne suis pas,
Il n'en fut onc depuis le sien trespas :
Mais puis qu'avons un vray Mecenas ores,
Quelque Maro nous pourrons voir encores

Et d'autre part (dont noz jours sont heureux)
Le beau verger des lettres plantureux
Nous reproduit ses fleurs & grans jonchées
Par cy devant flaitries, & sechées
Par le froid vent d'ignorance, & sa tourbe,
Qui haut favour persecute, & destourbe :
Et qui de cueur est si dure, ou si tendre,
Que vérité ne veult, ou peult entendre.
O Roy heureux, sous lequel sont entrez
(Presque periz) les Lettres, & Lettrez !

Entens après (quant au poinct de mon estre)
Que vers Mydi les hauts Dieux m'ont fait naistre,
Ou le Soleil non trop excessif est :

Parquoy la Terre avec honneurs s'y vest
De mille fruits, de mainte fleur, & plante :
Bacchus aussi sa bonne vigne y plante
Par art subtil sur montagnes pierreuses
Rendans liqueurs fortes, & favoureuses.
Mainte fontaine y murmure & ondoie,
Et en tout temps le Laurier y verdoye
Pres de la vigne : ainsi comme dessus
Le double mont des Muses Parnassus :
Dont s'esbahit la mienne fantasia,
Que plus d'esprits de noble Poësie
N'en font yssuz. Au lieu que je déclaire,
Le fleuve Lot coule son eau peu claire,
Qui maints rochers traverse & environne,
Pour s'aller joindre audroit fil de Garonne.

A bref parler, c'est Cahors en Quercy,
Que je laissay pour venir querre icy
Mille malheurs : auquelz ma destinée
M'avoit submis. Car une matinée
N'ayant dix ans en France fus mené :
Là où depuis me suis tant pourmené,
Que j'oublaiy ma langue maternelle,
Et grossément apprins la paternelle,
Langue Françoisse es grands Cours estimée :
Laquelle en fin quelque peu s'est limée.
Suyvant le Roy François premier du nom,
Dont le savoir excède le renom.

C'est le seul bien, que j'ay acquis en France
Depuis vingt ans en labeur, & souffrance.
Fortune m'ha entre mille malheurs
Donné ce bien de mondaines valeurs
Que dis-je las ? ô parole foudaine
C'est don de Dieu, non point valeur mondaine :

Rien n'ay acquis des valeurs de ce Monde,
Qu'une Maîtresse, en qui git, & abonde
Plus de savoir, parlant, & escrivant,
Qu'en autre femme en ce Monde vivant.
C'est du franc Lys l'issue Marguerite,
Grande sur terre, envers le Ciel petite :
C'est la Princesse à l'esprit inspiré,
Au cœur eslu, qui de Dieu est tiré
Mieux (& m'en crois) que le festu de l'Ambre :
Et d'elle suis l'humble Vallet de chambre.
C'est mon estat. O Juge Plutonique :
Le Roy des Francs, dont elle est sœur unique,
M'a fait ce bien : & quelque jour viendra,
Que la sœur même au frère me rendra.

Or suis-je loing de ma Dame, & Princesse,
Et pres d'ennuy, d'infortune, & destresse.
Or suis-je loing de sa trefclere face.
S'elle fust pres (ô cruel) ton audace
Pas ne se fust mise en effort de prendre
Son serviteur, qu'on n'ha point veu mesprendre :
Mais tu vois bien (dont je lamente, & pleure)
Qu'elle s'en va (hélas) & je demeure
Avec Pluton, & Charon nautonnier :
Elle va veoir un plus grand prisonnier.
Sa noble mere ores elle accompagne
Pour retirer nostre Roy hors d'Espagne,
Que je souhaitte en ceste compagnie
Avec ta laide, & obscure mesgnie :
Car ta prison liberté luy feroit,
Et, comme Christ, les Ames poulseroit
Hors des Enfers, sans t'en laisser un ombre :
A' ton advis serois-je point du nombre :
S'ainsti estoit, & la Mere, & la Fille

Retourneroient, fans qu'Espagne, & Castille
D'elles receust les Filz au lieu du Pere.

Mais quand je pense à si grand impropere,
Qu'est il besoing que soye en liberté,
Puis qu'en prison mon Roy est arresté ?
Qu'est de besoing qu'ores je fois sans peine,
Puis que d'ennuy ma maistresse est si pleine ?
Ainsi (peu pres) au Juge devisay,
Et en parlant un Griffon j'advisay,
Qui de sa croche, & raviissante pate
Escrivoit là l'an, le jour, & la date
De ma prison : & ce, qui pouvoit duire
A leur propos, pour me facher, & nuire :
Et ne sceut onc bien orthographier
Ce qui seroit à me justifier.

Certes, amis, qui cherchez mon recours,
La coustume est des infernales Cours,
Si quelque esprit de gentile nature
Vient là dedans tesmoingner d'aventure
Aucuns propos, ou moyens, ou manieres
Justifians les Ames prisonnieres,
Il ne fera des Juges escouté,
Mais lourdement de son dict rebouté :
Et escouter on ne refufera
L'esprit maling, qui les accusera :
Si que celuy, qui plus fera d'encombres
Par ses rapports, aux malheureuses Ombres,
Plus recevra de recueil, & pecunes :
Et si tant peult en accuser aucunes,
Qu'elles en soient pendues, ou brûlées,
Les infernaux feront sauts, & hullées,
Cheines de fer, & crochets sonneront,
Et de grand joye ensemble tonneront

En faisant feu de flamme sulphurée,
Pour la nouvelle ouyr tant malheurée.

Le Griffon donc en son Livre doubla
De mes propos ce que bon luy sembla :
Puis se leva Rhadamanthus du siege,
Qui remener me fait au bas colliege
Des malheureux par la voye, ou je vins.
Si les trouvay à milliers, & à vingts :
Et avec eux fey un temps demeurance,
Faché d'ennuy, consolé d'esperance.





ELEGIES

ELEGIE I



QUAND j'entreprins t'escire ceste lettre
Avant qu'un mot à mon gré sceusse metre
En cent façons elle fut commencée :
Plustost escrite, & plustost effacée :
Soudain fermée, & tout soudain desclose,

Craignant avoir oublié quelque chose,
Ou d'avoir mis aucun mot à refaire :
Et brevement, je ne savois que faire
De l'envoyer vers toy (mon reconfort)
Car (pour certain) Doubte advertissoit fort
Le mien esprit de ne la commencer,
Ne devers toy en chemin l'avancer.

Incessamment venoit Doubte me dire,
Homme abusé, que veux-tu plus escire ?
Tous tes escritz envoyez à fiance,
Sont mis au fons du coffre d'Oubliance.

N'as-tu point d'yeux ? ne voy tu pas, que celle,
Ou tu écris, ses nouvelles te celle ?
Si tes envoys luy fussent agreables,
Elle t'eust fait responſes amiables,
Croy moy, Amy, que les choses peu plaissent,
Quand on les void, si les voyans se taisent.

Ainsi disoit Doubte pleine d'esfroy :
Mais Ferme amour, qui estoit avec moy,
Me dit (Amant) il faut, que tu t'assures :
Te convient il doubter en choses seures ?
Sais tu pas bien, qu'en cueur de noble Dame
Loger ne peult Ingratitude infame ?
S'elle ha de toy quelque escrit apperceu,
Croy, qu'à grand joye aura esté receu,
Leu, & releu, baissé, & rebaisé,
Puis mis à part, comme un thresor prisé.

Et si pour toy ne met lettres en voye,
Crainte ne veult, que vers toy les envoie :
Car bien souvent lettres, & messagers
Les Dames font tomber en gros dangers.
Parquy, amy, ne laisse point à prendre
La plume en main, en luy faisant apprendre,
Que quand jamais elle ne t'escriroit,
Ja pour cela t'amour ne periroit,
Si par amour le faits (comme je pense)
Mal n'en viendra, mais plustost recompense :
Pource, que chose estant d'amour venue,
Voluntiers est par amour recongneue.
Reconnoy donc, que celle, ou tu t'adresses,
D'honnesteté congnoit bien les addresses.

Voila comment Amour ferme t'excuse
De ce, de quoy Doubte si fort t'accuse :
Et m'ont tenu longuement en ce poinct.

L'un dit, escry : l'autre dit, n'escry point :
Puis l'un m'atrait : puis l'autre me reboute :
Mais à la fin Amour ha vaincu Doubte.

Doubte vouloit lier de sa cordelle
Ma langue, & main : mais tout en despit d'elle
Amour ha fait ma langue desployer,
Et ma main dextre à t'escire employer,
Pour t'advertir, que depuis mon depart,
Tant de malheurs, dont j'ay receu ma part,
Tombez sur nous, n'ont point eu la puissance
De te jetter hors de ma congnoissance :
Voire & combien, qu'au Camp il n'y eust ame
Parlant d'Amours, de Damoyfelle, ou Dame,
Mais feulement de courses, & Chevaux,
De fang, de feu, de guerre, & de travaux :
Ce nonobstant avecques son contraire,
Amour venoit en mon cueur se retraire
Par le record, qui de toy n'advenoit.
D'autre (pour vray) tant peu me souvenoit,
Que si de toy cela ne fust venu,
Certes jamais ne me fust souvenu
D'amour, de Dame, ou Damoyfelle aucune :
Car tu es tout (quant à moy) & n'es qu'une.

Que diray plus du combat rigoureux ?
Tu fais assez, que le fort malheureux
Tomba du tout sur nostre nation :
Ne say, si c'est par destination,
Mais tant y ha, que je croy, que fortune
Desiroit fort de nous estre importune.

Là fut percé tout outre rudement
Le bras de cil, qui t'ayme loyaument :
Non pas le bras, dont il ha de coustume
De manier ou la lance, ou la plume :

Amour encor le te garde, & réservé,
Et par escrits veult que de loing te serve.

Finalement, avec le Roy mon maître
Delà les monts prisonnier se vid estre
Mon triste corps, navré en grand souffrance.
Quant est du cuer, long temps y ha, qu'en France
Ton prisonnier il est sans mesprison.
Or est le corps sorti hors de prison :
Mais quant au cuer, puisque tu es la garde
De sa prison, d'en fortir il n'ha garde :
Car tell prison luy semble plus heureuse,
Que celle au corps ne sembla rigoureuse :
Et trop plus ayme estre serf en tes mains,
Qu'en liberté parmy tous les humains.
Aussi fut prins maint Roy, maint Duc, & Comte
En ce conflict, dont je laisse le conte :
Car que me vaut d'inventer, & de querre
En cas d'Amours tant de propos de guerre ?
J'en laisseray du tout faire à Espagne,
De qui la main en nostre sang se baigne.
C'est à ses gens à coucher par histoires
D'un style haut Triomphes, & Victoires :
Et c'est à nous à coucher par escrits
D'un piteux style Infortunes & Cris.
Ainsi diront leurs Victoires apertes,
Et nous dirons noz malheureuses pertes.
Les dire (helas) il vaut trop mieux les taire :
Il vaut trop mieux en un lieu solitaire,
En champs, ou Bois, pleins d'Arbres, & de Fleurs,
Aller ditter les plaisirs, ou les pleurs,
Que l'on reçoit de sa Dame chérie.
Puis, pour otter hors du cuer fascherie :
Voller en Plaine, & chasser en Forests,

Descoupler Chiens, tendre Toilles, & Rhets.
Aucunes fois apres les longues courfes
Se venir feoir pres des Ruyſſeaux, & Sources,
Et s'endormir au fon de l'eau, qui bruit :
Ou eſcouter la Muſique, & le bruit,
Des Oyfelets, paints de couleurs eſtranges.
Comme Mallars, Merles, Mauvis, Mefanges,
Pinſons, Pivers, Paſſes, & Paſſerons,
En ce plaifir le temps nous paſſerons :
Et n'en fera (ce croy-je) offenſé Dieu,
Puis que la guerre à l'Amour donne lieu.

Mais s'il advient, que la guerre s'esbranle,
Lors conviendra danſer d'un autre branle :
Laiſſer faudra Bois, Sources, & Ruyſſeaux :
Laiſſer faudra Chafſe, Chiens, & Oyſeaux :
Laiſſer faudra d'Amour les petis dons,
Pour ſuyvre aux champs Eſtendars, & Guidons :
Et lors chacun ſes forces reprendra,
Et pour l'Amour de ſ'Amie tendra
A recouvrer gloire, honneur & butins,
Faiſant congnoiſtre aux Eſpagnols mutins,
Que longuement Fortune variable
En un lieu ſeul ne peult eſtre amiable,
Tant plus les ha Fortune autorifez,
Tant moins ſeront en fin favorifez :
Car la Fortune eſt pour un verre priſe,
Qui tant plus luit, plus toſt ſe caſſe, & briſe.

Voyla, comment aveques Dieu j'eſpere,
Que nous aurons la Fortune proſpere.
Si ne ſay plus, que t'eſcrire, ou mander,
Fors ſeulement de te recommander
Cil qui vers toy ceſte lettre tranſmet :
Et ſi pour luy ta main blanche ne met

La plume en œuvre, au moins (quoy qu'il advienne)
Fay, que de luy quelque fois te souvienne.

S'il t'en souvient, lors que tu trouveras
De mes amis, si dure ne feras,
A' mon advis, que de moy ne t'enquieres :
Et, qui plus est, que tu ne les requieres
De t'avertir en quel poinct je me porte :
Lors ce seul mot, si on me le rapporte,
Allegera la grand douleur des coups,
Dont j'ay esté en deux sortes secoux.

Amour ha fait de mon cueur une bute,
Et Guerre m'ha navré de haquebute :
Le coup du bras le monstre à veuë d'œil :
Le coup du cueur se monstre par son deuil :
Ce nonobstant celui du bras s'amende :
Celuy du cueur je le te recommande.

ELEGIE II

Puis qu'il te faut desloger de ce lieu,
Il m'est bien force (helas) de dire Adieu
Par escripture au corps, qui s'en ira,
Veu que la bouche à peine le dira.
O' quel depart plein de dueil, ou liesse !
Certes, croy moy (ma terrestre Déesse)
Que ton depart ha vertu & pouvoir
De me laisser ou vie, ou desespoir.
Quand ta promesse avant partir tiendras,
En tout plaisir ton amy maintiendras :
Mais si mon cueur ne vient à son entente
A' ce coup cy, je n'y ay plus d'attente :

Et si je pers icelle attente toute,
Ufer mes jours en defespoir je doute.

Pour ton amour j'ay souffert tant d'ennuis
Par tant de jours, & tant de longues nuits,
Qu'il est advis à l'esperoir qui me tient,
Que defespoir le cours du Ciel retient :
A celle fin, que le jour ne s'approche
De l'attendue, & desirée approche.

Un an y ha, que par toy commencée
Fut l'amitié : & sachant ta pensée,
Esclave, & serf d'Amour fus arresté,
Ce que devant jamais n'avois esté.
Un an y ha (ou il s'en faut bien peu)
Que par toy suis d'esperance repeu.
O' moys de May pour moy trop sec & maigre !
O' doux accueil tu me feras trop aigre,
Si ma maistresse avant son departir,
En autre goust ne te veult convertir.

S'ainfi n'advient, à tel Moys de l'année,
Bien me duira couleur Noire, ou Tannée :
A' un tel Moys, qu'on doit danser, & rire,
Raïson voudra, que d'ennuy je soufpire,
Veu qu'en ce temps fut faite l'alliance,
Dont je perdray la totale fiance.

Mais si te plaist, à tel Moys de l'année
Ne me duira couleur Noire & Tannée.
A' un tel Moys, qu'on doit s'esbatre & rire,
Raïson voudra, que point je ne soufpire,
Veu qu'en ce temps fut faite l'alliance,
Dont j'obtiendray la totale fiance.

Las s'il t'eust pleu, bien que je l'eusse obtenue
Depuis le temps de la tienne venue :
Mais je congnoy que ton amour de glace

Pres de mon feu du tout se fond & passe :
Ne me dy point, que peur te fait refraindre,
Je say, que n'as occasion de craindre :
Puis crainte, & peur retarder ne font point
Le cueur d'aucun, quand vraye Amour le point.

Que diray plus ? au tour, dont je t'accuse
Ne trouveras bien suffisante excuse :
Qu'il soit ainsi, plustost huy que demain
(Si ton bon sens y veult mettre la main)
Maugré Fortune, & tout en despit d'elle,
Tu me rendras content, & toy fidelle.
Brief, rien n'y faut, sinon que ton plaisir
Soit accordant à mon ardent desir.

Or voy-je bien que tu n'as pas envie
De me laisser ton cueur toute ta vie :
Car s'ainsi fust, ton Servant allié
Par jouissance eusses desja lié :
Veu que souvent tu t'es dite aßeurée,
Que loyauté auroit en luy durée.

Ce nonobstant quand ton cueur voudras prendre,
Pour t'obeir, je suis prest à le rendre,
Quant est du mien, tu le tiens enfermé
En tes prisons, & si n'ha point erré
Que pleust à Dieu, ne t'avoir jamais veue :
Ou, que ma vie encore fust pourveue
De sa franchise : ou que ton propre vueil
Fust resemblant à ton si bel accueil.

Ha, chere Amie, onc jour de mon vivant
Ne me trouvoy de tell' sorte escrivant :

Mon sens se trouble, & lourdement rimoie,
Mon cueur se fend, & mon povre œil larmoie
Bien prevoyans qu'apres le tien depart,
Des biens d'Amour ilz n'auront jamais part.

Doncques, avant que partir, te supplie,
Qu'envers moy soit ta promesse accomplie,
Ne perds l'amy, qui ne t'ha point forfait :
Donne remede au mal que tu as fait.
Si tu le fais, bienheureux me tiendray :
Si ne le fais, patience prendray.
M'esjouissant de voir ma foy promise
Mener la tienne en Triomphe submise.

ELEGIE III

Puis que le jour de mon depart arrive,
C'est bien raison que ma main vous escrive
Ce que ne puis vous dire sans tristesse,
C'est assavoir, or Adieu ma Maistresse.
Donques Adieu ma Maistresse honnorée,
Jusqu'au retour, dont trop la demeurée
Me tardera : toutesfois ce pendant
Il vous plaira garder un cueur ardent,
Que je vous laisse au partir pour ostage,
Ne demandant pour luy autre avantage,
Fors, que vueillez contre ceux le deffendre,
Qui par desir voudront sa place prendre.

S'il ha mal fait, qu'il en soit hors jetté :
S'il est loyal, qu'il y soit bien traité.
Que pleust à Dieu, qu'en ce cueur peussiez lire,
Vous y pourriez mille choses eslire :
Vous y verriez vostre face au vif peinte :
Vous y verriez ma loyauté empreinte :
Vous y verriez vostre nom engravé,

Avec le dueil, qui me tient aggravé
Pour ce depart : & en voyant ma peine
Certes je croy (& ma foy n'est point vaine)
Qu'en souffririez pour le moins la moytié
Par le moyen de la nostre amitié,
Qui veult aussi que la moytié je sente
Du dueil, qu'aurez d'estre de moy absente.

N'ayez donc peur, deffiance, ne doute
Qu'autre jamais hors de mon cueur vous boute.
Je suis à vous : & depuis ma naissance
Du feu d'Amour n'ay eu tell congnoissance :
Car aussi tost, que la Fortune bonne
Eut à mes yeux monstreé vostre personne,
Nouveaux foudis, & nouvelles pensées
En mon esprit je trouvay amassées.
Tant que (pour vray) mon franc & plein desir,
Qui en cent lieux alloit pour son plaisir,
En un seul lieu s'arresta tout à l'heure,
Et y sera jusques à ce qu'il meure.
Oublirez vous donc apres ce depart
Ce qui est vostre ? hélas, quant à ma part,
Des que mon œil de loing vous ha perdue,
Il me vient dire, ô personne esperdue
Qu'est devenu ceste claire lumiere,
Qui me donnoit liesse coustumiere ?

Incontinent d'une voix basse, & sombre
Je luy respons, œil, si tu es en l'ombre,
Ne t'esbays : le Soleil est caché,
Et pour toy est en plein mydi couché :
C'est a savor, ceste face si claire,
Qui te fouloit tant contenter, & plaire,
Est loing de toy. Ainsi mamie, & Dame,
Mon œil, & moy sans nul reconfort d'ame

Nous complaignons, quand vient à vostre absence.
En regrettant vostre belle presence.

Et puis j'ay peur, quand de vous je suis loing.
Que cependant Amour ne prenne soing
De desbander ses deux aveuglez yeux,
Pour contempler les vostres gracieux,
Si qu'en voyant chose tant singuliere,
Ne prenne en vous amitié familiere,
Et qu'il ne m'oste à l'aïse, & en un jour,
Ce que j'ay eu en peine, & long séjour.

Certainement si bien ferme vous n'estes,
Amour vaincra voz responses honnestes.
Amour est fin, & sa parole farde,
Pour mieux tromper : donnez vous en donc garde.
Car en sa bouche il n'y ha rien, que miel :
Mais en son cueur il n'y ha rien que fiel.

S'il vous promet, & s'il vous fait le doux,
Respondes luy, Amour, retirez vous :
J'en ay choyfi un qui en mainte forte
Merite bien, que dehors moy ne forte.

Quant est de moy, vienne Heleine, ou Venus.
Viennent vers moy m'offrir leurs corps tous nuds,
Je leur diray, retirez vous Déesses,
En meilleur lieu j'ay trouvé mes lieffes.

Ainsi tous deux tant comme nous vivrons,
De Fermeté le grand Guidon suivrons,
Lequel (pour vray) Fermeté a fait peindre
De noir obscur, qui ne se peult destaindre,
Signifiant à tous ceux, qui conçoivent
Amour en eux, qu'esteindre ne la doyvent.

Cestuy Guidon, & triomphante enseigne
Nous devons suyvre : Amour le nous enseigne.
Et s'il advient, qu'Envieux, & Envie.

Reçoivent dueil de nostre heureuse vie,
Que nous en chaut ? en douleur ilz mourront,
Et noz plaisirs tousjours nous demourront.

ELEGIE IV

SALUT, & mieux, que ne sauriez eslire,
S Vous doit Amour : je vous supply de lire
Ce mien escrit, auquel trouver pourrez
Un nouveau cas, ainsi que vous orrez.

Mon cueur entier en voz mains detenu,
N'ha pas long temps, vers moy est revenu,
Tout corroucé sans nuls plaisirs quelzconques :
Et toutesfois aussi bon qui fut onques :
Si me vient dire en plainte bien dolente,

Homme loyal, ton amour violente
M'ha mis es mains d'une, que fort je prise,
Et qui (pour vray) ne peult estre reprise,
Fors seulement d'un seul, & simple poinct,
Qui trop au vif (sans fin) me touche, & point,
C'est que sans cause est en oubly mettant
Moy ton las cueur, & toy, qui l'aymes tant.

N'est ce point là trop ingrate oubliance ?

Certes j'avoy d'elle ceste fiance,
Que l'on verroit Ciel & Terre finir
Plustost, qu'en moy son ferme souvenir,

Or ne se peult la chose plus nier :
Regarde moy, je semble un prisonnier,
Qui est fort d'une prison obscure,
Ou l'on n'ha eu de luy ne soing, ne cure.

Eschappé suis d'elle secretement,
Et suis venu vers toy apertement
Te supplier, que mieux elle me traite.
Ou que vers toy je face ma retraite.

Je suis ton cueur, qu'elle tient en esmoy
Je suis ton cueur, aye pitié de moy :
Et si pitié n'as de mon dueil extreme,
A tout le moins pren pitié de toy mesme :
Car apres moy, vif tu ne demourroys,
Quand en ses mains mal traité je mourroys.
Reçoy moy donc, & ton estomac ouvre,
A' celle fin que dans toy je recouvre
Mon premier lieu, duquel tu m'as osté,
Pour estre (helas) en service bouté.

Ainsi parloit mon cueur plein de martyre :
Et je luy dy, mon cueur, que veux tu dire ?
D'elle tu as voulu estre amoureux,
Et puis te plains, que tu es douloureux.
Sçais tu pas bien, qu'Amour ha de coustume
D'entremesler ses plaisirs d'amertume,
Ne plus ne moins, comme Espines poingnantes
Sont par nature au beau Rosier joingnantes ?
Ne veuille aucun Damoyelles aymer,
S'il ne s'attend y avoir de l'amer,
Refus, oubly, jalousie, & langueur
Suyvent Amours : & pource donc mon cueur
Retourne t'en, car je te fay favoir,
Que je ne veux icy te recevoir :
Et ayme mieux, qu'en peine là sejourne :
Que pour repos devers moy tu retournes.
Voila comment mon cueur je vous renvoye
Brief, puis le temps qu'il print sa droite voye
Par devers vous, je n'ay eu le desir

De l'en tirer pour apres m'en faïtir :
Et toutesfois à dire ne veux craindre,
Qu'il n'ha point eu aucun tort de se plaindre,
Car mis l'avez hors de vostre pensée,
Sans vous avoir (que je fache) offensée.

Quand force fut d'aupres de vous partir,
Plus d'une fois me vinstes advertir,
Qu'au souvenir de vous je me fiaffe,
Me requerant, que ne vous oubliasse :
Ce que je fey : mais vous qui m'advertistes,
La souvenance en oubly convertistes :
Si qu'au retour j'ay en vous esprouvé
Ce qu'avez craint en moy estre trouvé.
Lastous Amans au departir languissent,
Et retournans tousiours se resiouyffent :
Mais au contraire ay eu plus de tourment
A' mon retour, qu'à mon departement :
Car vostre face excellente, & tant claire
S'est faite obscure à moy, qui luy veux plaire :
Vostre gent corps de moy se part, & emble :
Vostre parler au premier ne ressemble,
Et voz beaux yeux, qui tant me consoloient
Ne m'ont point rys ainfi, comme ilz souloient
Las qu'ay je fait ? Je vous pry, qu'on me mande
La faute mienne, afin que je l'amande,
Et que d'y cheoir deormais je me garde.

Si rien n'ay fait, au cueur qu'avez en garde
Veuillez offrir traitemens plus humains :
Car s'il mouroit loyal entre voz mains,
Tort me feriez, & de ce cueur la perte
Seroit à vous (trop plus qu'à moy) aperte
D'autant qu'il est (& vous le savez bien)
Beaucoup plus vostre (en effect) qu'il n'est mien.

ELEGIE V

Si ta promesse amoureusement faite
Estoit venue à fin vraye & parfaite,
Croy (chere Sœur) qu'en ferme loyauté
Je servirois ta jeunesse, & beauté,
Faisant pour toy de corps, d'esprit, & d'ame
Ce que Servant peut faire pour sa Dame.

Je ne dy pas, que de ta bouche forte
Mot, qui ne soit de veritable forte :
Mais quand à l'œil voy ta belle stature
Et la grandeur d'une telle aventure
Qui ne se peult meriter bonnement,
Je ne saurois croire, qu'aucunement
Je puisse atteindre à un si baut degré,
S'il ne me vient de ta grace, & bon gré.

Puis que ton cueur me veux donc presenter,
Et qu'il te plaist du mien te contenter,
Je louë Amour. Or evitons les peines,
Dont les amours communement sont pleines :
Trouvons moyen, trouvons lieu, & loysir
De mettre à fin le tien, & mien desir.

Voicy les jours de l'An les plus plaisans,
Chacun de nous est en ses jeunes ans :
Faisons donc tant, que la fleur de notre aage
Ne suive point de tristesse l'outrage :
Car temps perdu, & jeunesse passée
Estre ne peult par deux foyz amassée.

Le tien office est, de me faire grace :
Le mien fera, d'aviser que je face

Tes bons plaifirs : & fur tout regarder
Le droit chemin pour ton honneur garder.

Si te fupply, que ta Dextre m'annonce
De cest efcrit la finale refpofe,
A' celle fin que ton dernier vouloir
Du tout me face efjouyr, ou douloir.

ELEGIE VI

LE plus grand bien qui foit en amitié,
L'Après le don d'amoureuſe pitié,
Eſt s'entr'eſcrire, ou ſe dire de bouche,
Soit bien, ſoit dueil, tout ce qui au cueur touche.
Car ſi c'eſt dueil, on s'entreconforte :
Et ſi c'eſt bien, ſa part chacun emporte.
Pourtant je veux (Mamie, & mon deſir)
Que vous ayez voſtre part d'un plaifir,
Qui en dormant l'autre nuit me ſurvint.

Adviſ me fut que vers moy tout ſeul vint
Le Dieu d'Amours, auſſi cler, qu'une Eſtoille,
Le corps tout nud ſans drap, linge, ne toille,
Et ſi avoit (aſin que l'entendez)
Son Arc alors, & ſes yeux desbendez.
Et en ſa main celuy traict bienheureux,
Lequel nous fait l'un de l'autre amoureux.

En ordre tel s'approche, & me va dire :
Loyal Amant, ce que ton cueur deſire,
Eſt aſſeuré : celle, qui eſt tant tienne,
Ne t'ha rien dit (pour vray) qu'elle ne tienne :
Et, qui plus eſt, tu es en tel credit,

Qu'elle ha foy ferme en ce que luy as-dit.

Ainsi Amour parloit : & en parlant
M'assura fort. Adonc en esbranlant
Ses esles d'Or en l'air s'en est volé :
Et au resveil je fus tant consolé,
Qu'il me sembla que du plus haut des Cieux
Dieu m'envoya ce propos gracieux.

Lors prins la plume, & par escrit fut mis
Ce songe mien que je vous ay transmis,
Vous suppliant, pour me mettre en grand heur,
Ne faire point le Dieu d'Amours menteur :
Mais, tout ainsi qu'il m'en donne assurance.
En vostre dire ayez perseverance :

Croyant aussi que les propos, & termes
Que vous ay dits, sont assurez, & fermes.

En ce faisant pourray bien soutenir,
Que songe peult sans mensonge advenir :
Et si diray la Couche bienheureuse,
Ou je songeai chose tant amoureuse.

O combien donc heureuse elle fera,
Quand ce gent corps dedans reposera !

ELEGIE VII

QU'AY je meffait, dites, ma chere Amie :
Vostre Amour semble estre tout' endormie
Je n'ay de vous plus lettres, ne langage :
Je n'ay de vous un seul petit message :
Plus ne vous voy aux lieux accoustumez.
Sont ja estains voz desirs allumez,

Qui avec moy d'un mefme feu ardoient ?

Ou font ces yeux lefquelz me regardoient

Souvent en ris, fouvent aveques larmes ?

Ou font les mots, qui tant m'ont fait d'alarmes ?

Ou eft la bouche auffi, qui m'appaifoit,

Quand tant de fois, & fi bien me baifoit ?

Ou eft le cueur, qu'irrevocablement

M'avez donné ? Ou eft femblablement

La blanche main, qui bien fort m'arrestoit,

Quand departir de vous befoing m'eftoit ?

Helas (amans) hélas fe peult il faire,

Qu'Amour fi grand fe puiſſe ainſi deffaire ?

Je penſeroys pluſtoſt, que les Ruiſſeaux

Feroyent aller encontremont leurs eaux,

Conſiderant, que de faiët, ne penſée

Ne l'ay encor (que je fache) offenſée.

Donques Amour, qui couves ſous tes eſſes

Journellement les cueurs des Damoyſelles,

Ne laiſſe pas trop refroidir celui

De celle-là, pour qui j'ay tant d'ennuy.

Ou trompe moy en me faiſant entendre,

Qu'elle ha le cueur bien ferme, & fuſt il tendre.

ELEGIE VIII

DITES, pourquoy voſtre amytié ſ'efface
O cueur ingrat ſous Angélique face ?

Dites le moy, car ſavoir ne le puis,

Touſiours loyal ay eſté, & le ſuis :

Il eſt bien vray, qu'ardant eſt mon ſervice,

Mais d'avoir fait en ſervant un ſeul vice,

Il n'est vivant, lequel me sceust reprendre,
Si trop aymer pour vice ne veult prendre.

Las pourquoy donc laissez vous le cueur pris
D'Amour si grand ? Avez vous entrepris
De mettre fin à sa dolente vie ?
Mieux eust valu (puis qu'en avez envie)
Que consumé l'eussiez à vous servir,
Qu'en le laissant, sans point le desservir.

Mais qui ha meu du Monde la plus belle
A' me laisser ? est ce amitié nouvelle ?
Je croy, que non. Qui vous fait donc changer
Si bon propos ? Seroit-ce point Danger ?
C'est luy pour vray. Danger par jalousie
Chasse l'Amour de vostre fantasie,
Et en son lieu toute crainte y veult mettre,
Ce que ne doit un gentil cueur permettre.
Crainte est obscure : Amour est nette & blanche :
Crainte est servile, Amour est toute franche :
Amour fait vivre, & Crainte fait mourir,
Si vous souffrez en elle vous nourrir.
Ceste beauté de Vertu accueillie
Se passera comm' une fleur cueillie :
Mais quand Amour de vous ne partira,
Ceste beauté plus en plus florira.

Et d'autre part en est-il, qui frequentent
Le train d'Amours, sans que l'assaut ilz sentent
De ces jaloux ? Ou pensez vous qu'ilz soient ?
Si pour cela toutes Dames laissoient
Leurs serviteurs, ainsi comme vous faites,
Toutes Amours par tout seroient defaites.

Ce n'est pas tout, que d'aymer seulement,
Il faut aymer perpetuellement :
Et lors que plus Jalousie se fume,

Lors que Danger plus fa cholere allume,
Et que Rapport plus se met à blasmer,
Lors se doit plus vraye Amour enflammer :
Pour leur monstrier qu'amour est plus puissante,
Que leur rigueur n'est amere & cuyfante.

Ce néantmoins vostre plaisir soit fait :
Il est en vous de me faire (en effect)
Souffrir à tort, mais en vostre puissance
N'est pas d'oster la grande obeyssance,
Et l'amitié qu'ay en vous commencée :
Plustost mourir que changer ma pensée.

ELEGIE IX

La grand'amour que mon las cueur vous porte
Incessamment me conseille, & enhorte
Vous consoler en vostre ennuy extreme :
Mais (tout bien veu) je trouve que moy mesme
Ay bon besoin de consolation
Du dueil que j'ay de vostre affliction.
J'en ay tel dueil, qu'à peine eusse feu mettre
Sur le papier un tout seul petit metre,
Si le desir, qu'ay à vostre service,
N'eust esté grand, & plein d'Amour sans vice.

O Dieu du Ciel, qu'Amour est forte chose !
Sept ans y ha, que ma main se repose
Sans volonté d'escrire à nulle femme,
M'eust-elle aymé sous trefardente flamme :
Et maintenant (las) une Damoysele,
Qui n'ha sus moy affection, ne zelle,

Me fait pour elle employer encre, & plume,
Et, fans m'aymer, d'un feu nouveau m'allume

Or me traictez ainſi qu'il vous plaira :
En endurent mon cueur vous ſervira :
Et ayme mſeux vous ſervir en triſteſſe,
Qu'aymer ailleurs en joye, & en lieſſe.

D'où vient ce poinct ? Certes il faut bien dire,
Qu'en vous y ha quelque grace, qui tire
Les cueurs à foy. Mais laquelle peult-ce eſtre :
Seroit ce point voſtre port tant adextre ?
Seroit ce point les traicts de voz beaux yeux,
Ou ce parler tant doux, & gracieux ?
Seroit ce point voſtre bonté tant ſage,
Ou la hauteur de ce tant beau corſage ?
Seroit ce point voſtre entiere beauté,
Ou ceſte douce honneſte privauté ?
C'eſt ceſte là (ainſi comme il me ſemble)
Ou, ſi je faux, ce ſont toutes enſemble.
Quoy que ce ſoit, de voſtre amour ſuis pris :
Encor je louë Amours en mes eſprits,
De mon cueur mettre en un lieu tant heureux.
Puis qu'il falloir que devinſſe amoureux.

Donc puis qu'Amour m'a voulu arreſter
Pour vous ſervir, plaife vous me traicter
Comme voudriez vous meſme eſtre traicté.
Si vous eſtiez par Amour arreſtée.

ELEGIE X

AMOUR me feit eſcrire au Moys de May
A Nouveau refrain, par lequel vous nommay

(Comme favez) la plus belle de France :
Mais je failly : car, veu la suffisance
De la beauté, qui dessus vous abonde,
Dire devois, la plus belle du Monde.
Ce qui en est, & qu'on en void m'accuse
De telle faute, & vostre amour m'excuse
Qui troubla tant mes douloureux esprits,
Que France alors pour le Monde je pris.

O donques vous du Monde la plus belle,
Ne cachez pas un cueur dur, & rebelle
Sous tell' beauté : ce seroit grand dommage.
Mais à mon cueur, qui vous vient faire hommage,
Faites recueil, je vous en fay present.
Voyez le bien, il est (certes) exempt
De faux penser, feintise ou trahison :
Il n'ha sur luy faute ne mesprison,
En luy ne font aucunes amours vaines.
Tout ce qu'il ha de mauvais, ce sont peines,
Qui de par vous y ont été boutées,
Et qui sans vous n'en peuvent estre ostées.

Si vous suppli, Mamie, & mon recours,
Belle, en qui gist ma mort, ou mon secours,
Prenez mon cueur, que je vous vien offrir,
Et s'il est faux, faites le bien souffrir :
Mais s'il est bon, & de loyale forte,
Arrachez luy tant de peines qu'il porte.

ELEGIE XI

POUR à plaisir ensemble diviser,
On ne sauroit meilleur temps adviser,

Que de Noel la Mynuict, & la Veille :
En ceste nuict le Dieu d'Amour refveille
Ses serviteurs, & leur va commandant
De ne dormir, mais rire, cependant
Que faux Danger, & Maubz, & Jalouſie
Sont endormis au liêt de Fantafie.
O nuict heureuſe, ô douce noire nuict !
Ta noireté aux Amans point ne nuit,
Pluſtoſt endort les langues ſerpentines :
Si que faingnant d'aller droit à Matines,
Pluſieurs Amans peuvent bien (ce me ſemble)
En lieu ſecret ſe rencontrer enſemble.

Les Preſtres lors bien haut chantent, & crient :
Et les Amans tout bas leurs Dames prient,
Et puis entre eux content de leurs fortunes,
En maudiffant les langues importunes,
Ou en diſant choſes, qui mieux leur plaiſent.

Puis les ſervans par coups leurs Dames baiſent,
Et en baiſant, à elles ilz ſe deulent
Pour avoir mieux. Lors ſi les Dames veulent,
Maugré Danger, & toute ſa puiſſance,
A leurs Amis donneront jouyſſance :
Car noire nuict, qui des Amans prend cure,
Les couvrira de ſa grand Robbe obſcure :
Et ſi rendra (ce pendent) endormis
Ceux, qui d'Amour ſont mortelz ennemis.
Qu'en dites-vous ma maiſtreſſe, & mamie ?
Si vous voulez n'eſtre point endormie
Ceſte nuict là, de veiller ſuis content
Avec vous, car mon vouloir ne tend
Qu'à vous complaire. Or pour nous reſjouir,
Si vous voulez les Matines ouir,
Là où favez, il n'eſt chambre ſi bonne,

Ne si bon liét, que du tout n'abandonne
Pour m'y trouver, car pour final propos,
Dedans un liét ne gist point mon repos :
Il gist en vous, & en vous je le quier :
Donnez le moy donques, je vous requier.

ELEGIE XII

Le juste dueil remply de facherie,
L'Qu'eustes arsoir par la grand resverie
De l'homme vieil, ennemy de plaisir,
M'ha mis au cueur un si grand desplaisir,
Que toute nuit repos je n'ay feu prendre :
Aussi seroit à blasmer, & reprendre
Le Serviteur, qui porter ne sauroit
Le mesme dueil que sa maistresse auroit.
Certainement, ma Nymphé, ma Déesse,
Quand joye avez, je suis plein de liesse :
Et quand douleur au cueur vous touche & poinct,
Je ne reçois de plaisir un seul poinct.

Toute la nuit je disois a part moy,
Helas faut-il qu'elle soit en esmoy
Par le parler, & par la langue amere
D'un qui la treuve & mere, & plus que mere ?
Que pourra il faire à ses Ennemis,
Quand il veult nuire à ses meilleurs Amis ?

Ainsi disois, ayant grand confiance,
Que vostre cueur, bien armé de constance,
Plus grans affaux sauroit bien soustenir,
Et que le mal, qui en pourroit venir,

Ne pourroit pas tumber que sur la teste
Du mal parlant, qui trop se monstra beste.

Et quand j'eux bien viré, & reviré
Dedans mon liét, & beaucoup souspiré,
Je priay fort Amour, qui m'affailloit,
Laisser dormir mon esprit, qui veilloit :
Mais lors Amour de rigueur m'ha usé :
Car le dormir du tout m'ha refusé,
Me commandant de composer, & tistre
Toute la nuit ceste petite Epistre,
Pour au matin un peu vous conforter
Du dueil, qu'au soir il vous convint porter.

Oray-je fait le sien commandement,
Si vous requier (ma maistresse) humblement,
Que vostre cueur, tant noble, & gracieux,
Chasse dehors tout ennuy foucieux :
En le chassant, le mien vous chasserez :
Priant Amour qu'en tous lieux, où ferez,
Vienne plaisir, & tristesse s'enfuye,
Et que Vieillard jamais ne vous ennuye.

ELEGIE XIII

L'ESLOIGNEMENT, que de vous je veux faire,
N'est pour vouloir m'exempter, & deffaire
De vostre Amour, encor moins du service :
C'est pour tirer mon loyal cueur sans vice
Du feu, qui l'ard par trop grand' amitié :
Et est besoing, qu'il treuve en moy pitié,
Veu que de vous pour toute recompense
N'ha que rigueur, & mieux trouver n'y pense :

Car de vous n'ay encor ouy responce,
Qui un seul brin de Bon espoir m'annonce.

Si faut-il bien, que vostre cueur entende
Qu'il n'y ha chose au Monde, qui ne tende
A quelque fin. Homme ne fuyt la Guerre,
Que pour honneur, ou proufit y acquerre :
Qui ces deux poincts de la Guerre osteroit,
A y servir nul ne se bouteroit.

Homme nē fuyt le train d'Amours aussi,
Que sous espoir d'avoir don de mercy :
Et qui ce poinct en osteroit, en somme,
D'Amour servir ne se mesleroit homme.

Ce nonobstant, vostre je demourray :
Mais ce sera le plus loing, que pourray :
Car que me vaut voir de pres & congnoistre
Tant de beauté, sinon de faire croistre
Mon nouveau feu ? J'ay tousjours ouy dire.
Qui plus est prés, plus ardamment desire :
Parquoy pour moins ardamment desirer,
Raison me dit, qu'il me faut retirer,
En m'assurant (si je croy son propos)
Que mon esprit par temps aura repos :
Et si promet rendre à ma triste vie
La liberté, que luy avez ravie :
Et vostre amour (helas) ne me promet
Fors desespoir, qui au tombeau me met.

Ay-je donc tort, si Raison je veux croire
Plustost, qu'Amour, qui en mes maux prend gloire :
Las, s'en ouvrant ceste bouche vermeille,
Vous eussiez mis en mon cueur par l'oreille
Un mot d'espoir, travaux, ennuis & peines
M'eussent (pour vous) semblé lieffes pleines :
Car doux espoir conforte la pensée,

Qui bien s'attend d'estre recompensée.
Et moy, qui n'ay espoir, ne seule attente,
Comment feray ma pensée contente,
Fors en fuyant la cause de son dueil ?

Là & au temps gist l'espoir de mon vueil.
Le temps (pour vray) efface toutes choses :
Au long aller mes tristesses encloses
Effacera : toutesfois attendant
Remede tel, j'endure cependant :
Dont maintefois vostre face tant belle
Maudjs tout seul d'avoir cueur si rebelle :
Que pleust à Dieu ne l'avoir onc peu voir,
Ou souvenir jamais d'elle n'avoir.

Croyez, de vray, que ma presente plainte
N'est composée en courroux, ny en fainte :
Faindre n'est point le naturel de moy :
Parquoy vous pry n'en prendre aucun esmoy,
Ne me hayr, si je fuy mon contraire,
A qui je veux, plus que jamais, complaire :
Mais c'est de loing : & pour en faire espreuve,
Commandez moy, Pour vous, certes, je treuve
Facile chose à faire, un impossible :
Et fort aisé à dire, un indicible.
Commandez donc, car je l'accompliray,
Et sur ce point un Adieu vous diray,
Partant du cueur de vostre Amour atteint,
Et qui s'attend d'en voir le feu estaint
Par s'esloingner, puis qu'on ne veult l'estaindre
Par eau de grace, ou bien voudroit atteindre.

ELEGIE XIV

Si ma complainte en vengeance estoit telle,
Comme tu es en abus, & cautelle,
Croy que ma plume amoureuse, & qui t'ha
Tant fait d'honneur, dont trespas s'acquita,
Croy, qu'elle auroit desja jetté fumée
Du style ardent, dont elle est allumée,
Pour du tout rendre aussi noir que charbon
Le tien bon bruit, si tu en as de bon :
Mais pas ne suis assez vindicatif
Pour un tel cueur si faux, & deceptif :
Et neantmoins si me faut-il changer
Mon naturel, pour de toy me venger,
A celle fin que mon cueur se descharge
Du pesant faix, dont ta ruse le charge :
Aussi afin de te faire savoir,
Qu'à trop grand tort m'as voulu decevoir,
Veu qu'en mon cueur ta basse qualité
N'a veu qu'Amour & Liberalité.

Sus donc ma Plume, ores soys ententive
D'entrer en feu d'aigreur vindicative :
Mon juste dueil t'en requiert, pour tout feur,
Ne cherche pas termes pleins de douceur :
Ne trouve Azur, ny Or, en ton chemin,
Ne fin papier, ne vierge parchemin :
Pour mon propos escrire rien ne valent :
Cherche des mots, qui tout honneur ravalent :
Trouve de l'encre espesse & fort obscure,
Avec papier si gros qu'on n'en ayt cure :
Et là dessus escry termes mordans

D'un trait lifable à tous les regardans,
Pour (à bon droit) rendre celle blaſmée
Qu'à bien grand tort tu as tant eſtimée.

Incontinent, deſſoyale femelle,
Que j'auray fait, & eſcrit ton libelle,
Entre les mains le mettray d'une femme,
Qui appellée eſt Rénommée, ou Fame,
Et qui ne ſert qu'à dire par le Monde
Le bien, ou mal de ceux, où il abonde.

Lors Renommée, avec ſes eſſes paintes,
Ira vollant en Bourgs, & Villes maintes :
Et ſonnera ſa Trompette d'argent,
Pour auteur d'elle aſſembler toute gent :
Puis haut, & cler de cent langues, qu'elle ha,
Dira ta vie : & puis deça, & là
Ira chantant les fins tours, dont tu uſes,
Tes laſchetes, tes meſchances, & ruſes.
Ainſi ſera publié ton renom,
Sans oublier ton nom, & ton furnom :
Pour, & afin, que toute fille bonne
Ne hante plus ta mauvaiſe perſonne.

Filles de bien n'en vueillez approcher,
Fuyez, d'autant comme honneur vous eſt cher,
Fuyez du tout, fuyez la Garſe fine,
Qui ſous beaux dits un vray Amant affine :
Et ſi au jour de ſes nopces elle ha
Cheveux au vent, ne ſouffrez pas cela :
Où ſi au chef luy trouvez attaché
Chapeau de fleurs, qu'il luy ſoit arraché :
Car il n'affiert à Garſes diffamées
Uſer des droits de Vierges bien famées :
Vray eſt, qu'elle eſt un jeune perſonnage,
Mais ſa malice outrepaſſe ſon aage.

Donc que fera ce au temps de ta vieillesse ?
Tiendras-tu pas escoles de finesse ?
Certes ouy. Car Medée, & Circé,
Si bien que toy, n'en ont l'art exercé.
Vray est, qu'avant que tu soys définée,
Par affiner te verras affinée :
Si que desja commence à me venger,
Voyant dé loing venir ton grand danger.

Qui te mouvoit lasche cueur dangereux,
A m'envoyer tant d'escrets amoureux ?
Par tes escrets feu d'amour attisois :
Par tes escrets mourir pour moy disois,
Par tes escrets tu me donnois ton cueur :
O don confit en mauvaïse liqueur !
M'as-tu pas fait par l'escriture entendre,
Que tout venoit apoint, qui peult attendre ?
Veux-tu nier, que par là n'accordasses
A mon vouloir, & que ne t'obligeasses,
Lors qu'à mes dons ta main prompte estendois
Tu savois bien la fin, où je tendois :
Mais ton faux cueur trouva l'invention
De varier à mon intention :
Car mariage en propos vins dresser,
Pour qui à moy ne te faut adresser :
Ce n'est pas toy, que chercher je voudroye,
En cest endroit de beaucoup me tourdroye :
Et en la sorte encor que je t'ay quise,
Je m'en repens, congnoissant ta faintise.

Mon cueur loyal, que je t'avois donné,
Par devers moy tout triste est retourné :
Et m'ha bien sceu reprocher, que j'ay tort
De l'avoir mis en un logis tant ord :
Si qu'à present ne prend autre allegeance,

Qu'au paffetemps de fa juſte vengeance,
Que je feray, tant que jeune ſeras :
Mais quand verray, que tu te paſſeras,
Je ceſſeray cette vengeance extreme :
Car lors de toy me vengeras toy-meſme,
Par le regret que ton cueur eſperdu
Aura d'avoir un tel Amy perdu.

ELEGIE XV

Ton gentil cueur ſi hautement aſſis,
Ton ſens diſcret à merveille raſſis.
Ton noble port, ton maintien aſſeuré,
Ton chant ſi doux, ton parler meſuré,
Ton propre habit, qui tant bien ſe conforme
Au naturel de ta tres belle forme :
Brief, tous les dons, & graces, & vertus,
Dont tes eſprits ſont ornez, & veſtus,
Ne m'ont induit à t'offrir le ſervice
De mon las cueur plein d'Amour ſans malice.
Ce fut (pour vray) le doux trait de tes yeux,
Et de ta bouche aucuns mots gracieux,
Qui de bien loing me vindrent faire entendre
Secretement, qu'à m'aymer voulois tendre.

Lors tout ravy (pource que je penſay
Que tu m'aymois) à t'aymer commençay :
Et pour certain aymer je n'euffe ſceu,
Si de l'Amour ne me fuſſe apperceu :
Car tout ainſi que flamme engendre flamme,
Faut que m'amour par autre amour s'enflamme.

Et qui diroit, que tu as fait la feinte
Pour me donner d'amour aucune estrainte :
Je dy que non, croyant que mocquerie
En si bon lieu ne peult estre chérie.
Ton cueur est droit, quoy qu'il soit rigoureux,
Et du mien (las) feroit tout amoureux,
Si ce n'estoit fascheuse deffiance
Qui à grand tort me pourchasse oubliance.
Tu crains (pour vray) que mon affection
Soit composée aveques fiction :
Esprouve moy : quand m'auras esprouvé,
J'ay bon espoir qu'autre seray trouvé.
Commande moy jusques à mon cueur fendre,
Mais de t'aymer ne me vien point deffendre.
Plustost fera Montagne sans Vallée,
Plustost la Mer on verra dessalée,
Et plustost Seine encontremont ira,
Que mon amour de toy se partira.

Ha, cueur ingrat ! Amour, qui vaine les Princes,
T'ha dit cent fois, que pour Amy me prinfes.
Mais quand il vient à cela t'inspirer,
Tu prens alors peine à t'en retirer.
Ainsi Amour par toy est combatu :
Mais garde bien d'irriter sa vertu :
Et si m'en croys, fay ce qu'il te commande :
Car si fur toy de cholere il desbende,
Il te fera par adventure aymer
Quelque homme sot, desloyal, & amer,
Qui te fera maudire la journée,
De ce qu'à moy n'auras t'amour donnée.

Pour fuir donc tous ces futurs ennuis,
Ne me fuy point. A quell' raison me fuis ?
Certes tu es d'estre aymée bien digne :

Mais d'estre aymé je ne fuis pas indigne.
J'ay en thresor jeunes ans, & fanté,
Loyalle amour, & franche volonté,
Obeissance, & d'autres bonnes choses,
Qui ne font pas en tous hommes enclofes,
Pour te servir, quand il te plaira prendre
Le cueur, qui veult si haut cas entreprendre.

Et quand le bruyt courroit de l'entreprise,
Cuiderois tu en estre en rien reprise?
Certes plustost tu en aurois louenge,
Et diroit lon, puis que cestuy se renge
A ceste Dame, elle ha beaucoup de graces :
Car long temps ha qu'il fuit en toutes places
Le train d'Amour : celle, qui l'ha donc pris,
Faut qu'elle soit de grand' estime, & pris.

Ilz diront vray : que ne faisons nous donques
De deux cueurs un? Brief, nous ne feismes onques
Oeuvre si bon : noz constellations,
Aussi l'accord de noz conditions
Le veult, & dit : chacun de nous ensemble
Et mainte chose (en effect) se ressemble.
Tous deux aymons gens pleins d'honnestété :
Tous deux aymons honneur, & netteté :
Tous deux aymons à d'aucun ne mesdire :
Tous deux aymons un meilleur propos dire :
Tous deux aymons à nous trouver en lieux,
Ou ne font point gens melancolieux :
Tous deux aymons la Musique chanter :
Tous deux aymons les Livres frequenter :
Que diray plus? Ce mot là dire j'ose,
Et le diray, que presqu'en toute chose
Nous ressemblons, fors que j'ay plus d'esmoy
Et que tu as le cueur plus dur que moy.

Plus dur (helas) plaife toy l'amollir,
Sans ton premier bon propos abolir :
Et en voulant en toy meſme penſer,
Qu'Amour ſe doit d'Amour recompenſer,
Las, vueille moy nommer doreſnavant
Non pas Amy, mais treshumble Servant,
Et me permetz, allegeant ma detreſſe,
Que je te nomme (entre nous) ma maiſtreſſe.

S'il ne te plaift, ne laiſſeray pourtant
A bien t'aymer : & ma douleur portant,
Je demourray ferme, & plein de bon zelle :
Et toy par trop ingrate Damoyſelle.

ELEGIE XVI

Qui euſt penſé, que l'on peuſt concevoir
Tant de plaifir pour lettres recevoir ?
Qui euſt cuidé le deſir d'un cueur franc
Eſtre caché deſſous un papier blanc ?
Et comme peult un œil au cueur eſlire
Tant de confort par une lettre lire ?

Certainement, Dame treshonnorée,
J'ay leu des ſaints la Legende dorée,
J'ay leu Alain le trefnoble Orateur,
Et Lancelot le trefplaiſant menteur :
J'ay leu auſſi le Romant de la roſe,
Maiſtre en Amours, & Valere, & Oroſe,
Comptans les faits des antiques Romains :
Brief, en mon temps j'ay leu des livres maints,
Mais en nul d'eux n'ay trouvé le plaifir,

Que j'ay bien ſçeu en voz lettres choiſir.
J'y ay trouvé un langage benin,
Rien ne tenant du ſtyle femenin :
J'y ay trouvé fuite de bon propos,
Avec un mot, qui ha mis en repos
Mon cueur eſtant travaillé de triſteſſe,
Quand me ſouffrez vous nommer ma maiſtreſſe.
Dieu vous doint donc, ma maiſtreſſe tresbelle
(Puis qu'il vous plaiſt, qu'ainſi je vous appelle)
Dieu vous doint donc amoureux apetit
De bien traiter voſtre ſervant petit.

O moy heureux d'avoir maiſtreſſe au monde,
En qui vertu ſous grand'beauté abonde !
Tel eſt le bien qui me fut apporté
Par voſtre lettre, ou me ſuis conforté,
Dont je maintien la plume bienheuree
Qui eſcrivit lettre tant deſirée :
Bien heureuſe eſt la main qui la ploya.
Et qui vers moy (de grace) l'envoya :
Bienheureux eſt qui apporter la ſceut,
Et plus heureux celui qui la receut

Tant plus avant ceſte lettre liſoye,
En aïſe grand' tant plus me deduiſoye :
Car mes ennuis ſur le champ me laiſſerent,
Et mes plaiſirs d'augmenter ne ceſſerent
Tant que j'eue leu un mot, qui ordonnoit
Que ceſte lettre ardre me convenoit.

Lòrs mes plaiſirs d'augmenter prindrent ceſſe :
Penſez adonc en quelle doubte, & preſſe
Mon cueur eſtoit : l'obeiſſance grande,
Que je vous doy, bruſler me la commande :
Et le plaiſir, que j'ai de la garder,
Me le deffend, & m'en vient retarder.

Aucune fois au feu je la boutoye
Pour la bruler : puis soudain l'en oſtoye :
Puis l'y remis, & puis l'en reculay :
Mais à la fin (à regret) la bruſlay
En diſant, Lettre (apres l'avoir baiſée)
Puis qu'il luy plaist, tu ſeras embrasée :
Car j'ayme mieux dueil en obeiffant,
Que tout plaifir en desobeiffant.
Voyla comment poudre, & cendre devint
L'ayſe plus grand qu'à moy onques advint.

Mais ſi de vous j'ay encor quelque lettre.
Pour la bruler, ne la faudra que mettre
Pres de mon cueur : là elle trouvera
Du feu aſſez, & ſi eſprouvera,
Combien ardente eſt l'amoureuſe flamme,
Qui mon las cueur pour voz vertus enflamme,
Au moins en lieu des tourmens, & ennuis,
Que voſtre amour me donne jours, & nuitſ,
Je vous ſupply de prendre (pour tous mets)
Un criſtallin Miroir, que vous tranſmets.
En le prenant, grand joye m'adviendra.
Car (comme croy) de moy vous ſouviendra,
Quand là dedans mirerez ceſte face,
Qui de beauté toutes autres eſſace.

Il eſt bien vray, & tien pour ſeureté,
Qu'il n'eſt Miroir, ne ſera, n'ha eſté,
Qui ſçeuſt au vif monſtrer parfaitement
Voſtre beauté : mais croyez ſeurement,
Si voz yeux clers plus que ce criſtallin
Veiffent mon cueur feal, & non malin,
Ilz trouveroient là dedans imprimée
Au naturel voſtre face eſtimée.

Semblablement avec voſtre beauté

Vous y verriez la mienne loyauté :
Et la voyant, vostre gentil courage
Pourroit m'aymer quelque poinct d'avantage :
Pleust or à Dieu donques, que peussiez voir
Dedans ce cueur, pour un tel heur avoir :
C'est le seul bien, ou je tends, & aspire.
Et pour la fin rien je ne vous desire,
Fors que cela, que vous vous desirez,
Car mieux que moy voz desirs choyfirez.

ELEGIE XVII

Tous les humains, qui estes sur la terre,
D'aupres de moy retirez vous grand' erre,
N'oyez le dueil, que mon las cueur reçoit :
Je ne veux pas, que d'ame entendu soit,
Fors seulement de ma seule Maistresse,
A qui pourtant ma plainte ne s'adresse :
Car quand pour elle en langueur je mourroys,
D'elle (pour vray) plaindre ne me pourroys.

D'elle, & d'Amour ne me plains nullement,
Mais Amour doy mercier doublement :
Et doublement à luy je suis tenu,
Quand double bien par luy m'est advenu,
De me submettre en lieu tant estimé,
Et d'avoir fait, que là je suis aymé.

Pourquoy d'ennny suis-je donques tant plein ?
A' trop grand tort (ce semble) me complain,
Veu que plaisir plus grand on ne peult dire,
Que d'estre aymé de celle qu'on desire.

A' dire vray, ce m'est grande lieffe,
Mais à mon cueur trop plus grand ennuy est ce,
De ce que n'ose user de privauté
Vers une telle excellente beauté.

Amour veult bien me donner ce credit :
Mais pour certain Danger y contredit,
Nous menassant de nous faire reproche,
Si l'un de nous trop pres de l'autre approche.

O' Dieu puissant, quelle grande merveille !
Est il douleur à la mienne pareille ?

A' ma grand' soif la belle eau se presente,
Et si convient que d'en boyre m'exempte,
Brief, on me veult le plus grand bien du monde,
Et tout ce bien plus à mal me redonde,
Que si ma Dame estoit vers moy rebelle,
Veu que semblant n'ose faire à la belle,
De qui l'Amour (par sa grace) est à moy :
Ainsi je femble, en peine & en esmoy
A cil qui ha tout l'Or, qu'on peult comprendre,
Et n'oseroit un seul denier en prendre.

Ce neantmoins puis que s'amour me baille.
La serviray, quelque ennuy qui m'affaille :
Et ayme mieux en s'amour avoir peine :
Que sans s'amour avoir lieffe pleine.
Helas, de nuict elle est mieux que gardée
Et sur le jour de cent yeux regardée,
Plus que jadis n'estoit Yo d'Argus,
Qui eut au chef cent yeux clers, & agus.
Si ne faut pas s'esbahir grandement,
Si on la garde ainsi soingneusement,
Car volontiers la chose pretieuse
Est mise à part en garde soucieuse.

Or est ma Dame une Perle de pris

Inestimable à tous humains esprits
Pour sa valeur. Que diray d'avantage ?
C'est le thresor d'un riche parentage :
Que pleust à Dieu que la fortune advint,
Quand je voudrois, que Bergere devint.
S'ainfi estoit, pour l'aller voir feulette,
Souvent feroys de ma Lance Houlette,
Et conduirois, en lieu de grans armées :
Brebis aux champs costoyez de ramees.
Lors la verrois feant sur la verdure :
Si luy dirois la peine que j'endure
Pour son amour, & elle orroit ma plainte
Tout à loysir, sans de nul avoir crainte :
Car loing feroient ceux qui de nuit la gardent
Et les cent yeux, qui de jour la regardent,
Ne la verroient : le faux traistre Danger
Vers elle aux champs ne se viendroit renger .
Toujours se tient en ses maisons Royales,
Pour faire guerre aux personnes loyales .

Ainsi estant en liberté champestre
La requerroys d'un baïser : & peut estre
Me donneroit, pour du tout m'appaiser,
Quelque autre don par dessus un baïser :
Si me vaudroit l'estat de Bergerie
Plus qu'une grande, & noble Seigneurie.

O vous Amans, qui ayez en lieu bas,
Vous avez bien en amours voz esbats,
Si n'ay je pas envie à vostre bien :
Mais en amours avoir je voudrais bien
La liberté à la vostre semblable.

Qu'en dites vous ma Maistresse honorable ?
Ces miens souhaits vous desplaisent ilz point ?
Je vous supply ne les preindre qu'à point,

Reconnoissant que l'amour que vous porte,
Fait que mon cueur en desirs se transporte.

Et pour fermer ma complainte accomplie.
Treshumblement vostre grace supplie,
Perseverer en l'amour commencée,
Et ne l'oster de si noble pensée.
Quant est à moy, seule vous serviray
Tout mon vivant, & pour vous souffriray
Jusques au jour que Fortune voudra,
Que par mercy ma grand' peine faudra.

ELEGIE XVIII

FILZ de Venus voz deux yeux desbendez.
Et mes escrits lisez & entendez,
Pour voir comment,
D'un desloyal servie me rendez :
Las, punissez le, ou bien luy commandez
Vivre autrement.

Je l'ay receu de grace honnestement,
De moy mesdit par tout injustement,
Et me blasonne.
Helas faut il, qu'apres bon traitement,
Un serviteur blasme indiscretement
Sa dame bonne?

Que feront ceux qu'on chasse, & abandonne?
Si ceux, à qui le bon recueil on donne,
Vivent ainsi?
Il faut, Amour, que peine on leur ordonne :
Car plus à vous, qu'à nulle autre personne :
Touche cecy.

Si à telz gens faites grace & mercy,

Noir deviendra vostre Regne esclercy,
Et sans police :
Et n'y aura femme, ne fille aussi,
Qui ose aymer craignant d'avoir foucy,
Par leur malice.

La mauvaise herbe il faut qu'elle perisse :
Et la Brebis mal saine faut qu'elle ysse
Hors des troupeaux.

Jetez donc hors de l'amoureux service
Ce mesdisant, qu'il n'apprenne son vice
A vos feaux.

Certes on voit aux champs les Pastoureux
Leur foy garder, mieux que leurs gras Toreaux :
Sans nul mal dire.

Mais en Palais; grans Villes & Chasteaux
Foy n'y est rien, langues y font cousteaux
Par trop mesdire.

Las qu'ay je dit? Pardonnez à mon ire :
Tous ne sont telz : j'en ay bien feu eslire
Un tresloyal,
A qui mon cueur se lamente & souspire
Des maux que j'ay par l'autre; qui est pire,
Que desloyal.

A l'un (pour vray) l'autre n'est pas esgal :
L'un est bon fruit, & l'autre Reagal,
Poison mortelle.
L'un est d'esprit, l'autre est gros animal :
L'un parle en bien, l'autre tousjours dit mal :
Sa langue est telle.

De l'un reçois tourment dur, & rebelle :
De l'autre j'ay consolation belle,
Dieu sçait combien.

Brief : Amitié n'ha point peine éternelle :

Après le mal j'ay rencontré en elle
Singulier bien.

O toy, mon cueur bienheureux je te tien,
D'avoir trouvé un tel Serviteur tien,
Qui te conforte.
Et à bon droit je me complains tresbien,
Que je ne l'ay plus tost retenu mien,
Congnu fa forte.

Las, de mon cueur luy ay fermé la porte.
Pour à celuy, qui mal de moy rapporte,
Mon cueur unir.
Grand mal je fey, auffi peine j'en porte :
Et croy que Dieu me l'envoye ainfi forte.
Pour m'en punir.

Par fes faux tours me fuis veu advenir
Un grand vouloir de ne me fouvenir
D'homme qui vive.
Mais pour les faux les bons ne faut bannir :
Et puis d'aymer on ne se peut tenir,
Quoy qu'on eſtrive.

Tel veult fuyr, qui plus pres en arrive,
Si loüe Amour, qui plus qu'à femme vive,
M'ha fait ceſt heur
De me montrer la malice exceſſive
D'un faux Amant, & la bonté naiſve
D'un Serviteur.

ELEGIE XIX

TANT eſt mon cueur au voſtre uny, & joinct,
Qu'impoſſible eſt que l'ennuy, qui vous poinct

Ne fente au vif : mais fi vofre conftance
Venoit à faire à l'ennuy réfiftance,
Lors fortiriez de defolation,
Et j'entrerois en confolation,
En vous voyant n'eftre plus defolée.
Si n'ay-je emprif vous rendre confolée
En cefc efcrit, pour feulemment oſter
Le mal, que j'ay de vous voir mal porter,
Pluſtoſt, voudrois, certes qu'il fuſt permis,
Que vofre dueil avec le mien fuſt mis,
Aymant plus cher avoir double deſtreſſe,
Que d'en voir une en ma Dame, & Maiftreſſe .
Mais le moyen plus ſouverain ſeroit,
Quand par vertu tel ennuy ceſſeroit.

La vertu propre, en ceſtuy cas, c'eſt force,
Qui dueil abbat, & les tourmens efforce :
Je ne dy point force du corps, & bras :
S'ainſi eſtoit les Toreaux gros, & gras,
Lions puiſſans, Elephans monſtrueux
Seroient beaucoup (plus que nous) vertueux .
Ce que j'entens, c'eſt force de courage
Pour ſouſtenir d'infortune l'orage,
Et réſiſter à ſurvenans malheurs.

N'eſt elle point parmy voz grans valeurs
Ceſte vertu ? Si eſt abondamment :
Vueillez la donc monſtrer evidemment
En ceſt ennuy. Les eſtoilles celeſtes
Jamais ne ſont que de nuit manifestes :
Auſſi conſtance en nous ne peult bien luyre,
Qu'au temps obſcur, que douleur nous vient nuire.
Aux grans affauts acquiert on les honneurs,
Et tant plus ſont aigres les Blaſonneurs,
Plus le Conſtant ha de loz meritoire.

Si ne faut point sur eux chercher victoire :
Ilz se vaincront, tant sont ilz malheureux,
Faisant tomber tous les blâmes sur eux.

Mais, qui est cil, ne celle en cestuy Monde,
En qui douleur par faux raport n'abonde :
Avant que nul soit jamais ici né,
A ceste peine il est predestiné :
Et tant plus est la personne excellente.
Plus est subjécte à l'aigreur violente
De telz assauts. Vous donques accomplie
De dons exquis, dites, je vous supplie,
Guidez vous bien fuir les violences
Des mesdisans avec voz excellences ?

Si vous voulez, qu'on n'ayt sur vous envie.
Ne foyez plus de vertueuse vie :
Ostez du corps cette exquise beauté :
Ostez du cueur ceste grand loyauté :
Ne foyez plus sur toutes estimée,
Ne des loyaux Serviteurs bien aymée :
Ayez autant de choses vitieuses,
Que vous avez de vertus precieuses :
Lors se tairont. Ha, chere, & seule amie,
Voulez-vous estre envers Dieu endormie,
De recevoir tant de graces de luy,
Et ne vouloir porter un seul ennuy ?
Ennuy (pour vray) n'est pas la pire chose
Qui soit au cueur des personnes enclose :
Petit ennuy un grand ennuy appaise :
Brief, sans ennuy trop fade seroit l'aïse :
Et tout ainsi que les fades viandes—
Avec aigreur on trouve plus friandes :
Ainsi plaisir trop doux & vigoureux
Mellé d'ennuy, semble plus favorableux.

Et d'autre part, raison vous fait favoir,
Qu'impossible est de non tristesse avoir,
Veu que tous ceux, qui le plus fort s'appuyent
Sur leurs plaisirs, de leurs plaisirs s'ennuyent :
Et deviendroît fascheuse leur liesse,
Si quelque fois n'entrevenoit tristesse :
Laquelle en fin se perd avec le temps,
Dont en apres sont plus gays, & contens,
Or si ce dueil n'abbatez pas vertu,
Si fera il par le temps abbatu :
Mais la vertu de vous croire me fait,
Que ja le temps n'aura l'honneur du fait.
Le temps est bon pour les douleurs deffaire
De ceux, qui n'ont constance pour ce faire :
Mais vous Amie, avez en corps de Dame
Un cueur viril pour vous oster de l'ame
Vostre douleur, mieux qu'autre creature,
Ne que le temps, ne que mon escriture.

ELEGIE XX

Est-il une en ceste terre basse,
Qui en tourment de tristesse me passe,
Ou qui en foyt autant, comme moy, pleine ?
Faire se peult : mais je croy qu'à grand' peine
Se trouvera femme en lieu, ne faison,
Qui de se plaindre ayt si grande raison.

Deffous la grand' lumiere du Soleil
Ne trouve point le Phenix son pareil :
Et aussi peu je trouve ma pareille
En juste dueil, qui la mort m'appareille,

Le Phenix fuis des Dames langoureuses
A trop grand tort, voyre des malheureuses,
Et cil qui m'ha tous ces maux avancez,
Est le Phenix des hommes insensez.

Las je me plains non point comme Dido
Frappée au cueur du dard de Cupido :
Ja ne m'orrez alleguer en mes plaintes
Le mien Amant, comme Sappho, & maintes,
Mais mon mary, dont plus mon cueur se deult :
Car les Amants abandonner on peult,
Et les maris c'est force qu'ilz demeurent
(Bons, ou mauvais) jusques à ce qu'ilz meurent.

Non que par moy luy soit mort desirée,
Plustost voudrois sa pensée inspirée.
A me traiter ainsi qu'il est licite,
Ou comme il doit, ou comme je merite :
Veu que mon cueur l'ayme, l'honnore & sert,
Comme il convient, & non comme il dessert.

Pas ne dessert avoir à sa commande
C'est en bon poinct, & ceste beauté grande,
Que m'ha donné Nature à plein desir :
Pas ne merite au chaste lict gerir
De celle là, qui tant luy est feable.

Il ne faut pas qu'un œil tant agreable
Luy soit riant, ne que bouche tant belle
En le baissant, mary, n'amy l'appelle :
Et neantmoins, fuyvant Dieu & sa Loy,
De mon franc vueil tous ces poincts ha de moy.

Mais c'est ingrat tout mal pour bien me baille .
Il ha de moy le bon grain pour la paille,
Humble Douceur pour fiere Cruauté,
Loyalle Foy pour grand' Desloyauté,
Et pour Chagrin toute amoureuse approche,

Sans amollir son cueur plus dur que roche.

Le fier Lion dessus le Chien ne met
Patte, ne dent, quand à luy se submet :
Les forts Romains, quand ilz s'humilient
Sous Attila, son cueur selon plierent :
Le noir Pluton, à flechir mal ayfé,
Fut (par douceur) d'Orpheus appaisé.

Tout s'amollit par douceur tres benigne :
Et toutesfoys la douceur feminine,
Qui les douceurs de ce Monde furpasse,
Devant les yeux de mon dur Mary passe,
Sans l'esmouvoir : & tant plus me submets
Tant plus me fert d'esranges, & durs mets,
Par ainsi passe en cruautez iniques
Lions, Tirans, & Monstres Plutoniques.

Certes quand bien je pense à mon malheur,
Il me souvient du Champestre Oyseleur,
Lequel apres que l'Oysellet de champs
Il ha sceu prendre avec faints & doux chants,
Le tue, & plume : ou, si vif le retient,
Le met en Cage, & en langueur le tient :
Ainsi (pour vray) fus prinse & arrestée,
Et tout ainsi (helas) je suis traitée.
Or si l'Oyseau maudit en son langage
(Comme dit Meun) cil qui le tient en Cage :
Pourquoy icy donques ne me plaindray-je
De ce cruel, qui chacun jour r'engrege
Mes longs ennuis ? Le dueil qui est celé.
Griefve trop plus, que s'il est revelé.
Parquoy le mien donc revelé fera :
Ma bouche au cueur ce grand plaisir fera.
Et à qui, las ? Sera ce à mon Mary,
Que descharger iray mon cueur marry ?

Non certes, non : rien je n'y gagneroye,
Fors qu'en mes pleurs plaisir luy donneroye,
Et à qui donc ? doy-je par amour faire
Un Serviteur, duquel en mon affaire
J'auray conseil, & qui par amitié
De mes douleurs portera la moytié ?
L'occasion le conseille, & le dit :
Mais avec Dieu honneur y contredit.
Pourtant Plaideurs aux amoureuses questes
Allez ailleurs presenter voz requestes :
Je ne feray ne Serviteur n'Amy,
Mais tiendray foy, à mon grand ennemy.

Donques à qui feray ma plainte amere ?
A vous ma chere, & honorée Mere,
C'est à vous seule, à qui s'offre, & presente
Par vray devoir la complainte presente.
Et devers vous s'envollent mes pensées,
De grand ennuy (à grand tort) offensées,
Pour y chercher allegeance certaine.
Comme le Cerf, qui court à la Fontaine
Querant remede à la soif, qui le presse :
Nature aussi ne veult qu'ailleurs m'adresse.

Et si m'ha dit, si pour moy en ce Monde
Y ha confort, qu'en vous seule il abonde :
S'il est en vous (las) si m'en secourez.

S'il n'est en vous, avecques moy pleurez
En maudissant Fortune, & ses alarmes :
Et en mes pleurs entremeslez vos larmes,
Pour arrouser la fleur qu'avez produite,
Qui s'en va toute en seiche herbe reduite.

ELEGIE XXI

DE LA MORT D'ANNE L'HULIER

QU'ICONQUES soys, qui veux que je confesse
Que Venus est la plus belle Déesse,
Il faut aussi, que de rien tu ne doubtes,
Qu'elle que soit la plus male de toutes :
Car quelque don, qui d'elle soit donné,
(Tant soit-il doux) il est environné
De plus de maux, que la Rose d'Espines :
Et (qui pis est) si ses fraudes vulpines
On fait fuyr, ou si un chaste cueur
D'aventure est de sa flamme vainqueur,
Elle (foudain) devient toute enragée ?
Et tout ainsi, que s'on l'eust outragée,
En prend vengeance. Helas piteuse preuve
Toute recente à ce propos se treuve
D'Anne qui fut jadis Orleanique.

Le cas est tel : La Déesse impudique
De son brandon (qui maintes femmes damne)
Jamais ne seut eschauffer le cueur d'Anne.
Dont par despit sur le corps se vengea,
Et pour ce faire à Vulcan se renga :
Car le pouvoir de Vénus est petit
Pour se venger selon son appetit.
A Vulcain donc son dueil elle declaire :
Qui tout subit (pour à Venus complaire)
De son chaut feu (bien autre qu'amoureux)
Vint allumer par un soir malheureux
D'Anne le liét chaste, & immaculé :

Et en dormant son beau corps ha brulé :
Duquel adonc l'ame noble s'osta,
Et toute gaye au Ciel luyfant fauta,
Sans se fentir du feu de Vulcanus,
Encores moins de celuy de Venus.

Or vit son Ame, & le Corps est pery
Par feu ardent. Mais, qui de son Mary
Eust eu alors les larmes qu'espandues,
Il ha depuis, pas ne fussent perdues,
Comme elles font, car de ses yeux fortir
En fait assez pour ce feu amortir.

ELEGIE XXII

DU RICHE INFORTUNÉ JAQUES DE BEAUNE
SEIGNEUR DE SEMBLANÇAY

EN son gyron jadis me nourrissoit
Douce Fortune, & tant me cherissoit,
Qu'à plein fouhait me faisoit delivrance
Des hauts honneurs, & grans thresors de France :
Mais ce pendant sa main gauche treforde,
Secretement me filoit une Corde,
Qu'un de mes Serfz pour sauver sa jeunesse,
A mise au col de ma blanche vieillesse
Et de ma mort tant laide fut la voye,
Que mes Enfans, lesquelz (helas) j'avoie
Haut eslevez en honneur, & pouvoir,
Haut eslevé au Gibet m'ont peu voir.

Ma gloire donc, que j'avois tant chérie,
Fut avant moy devant mes yeux perie :

Mes grans threfors, en lieu de fecourir,
Honteufement me menerent mourir :

Mes Serviteurs, mes Amis & Parens
N'ont peu servir, que de pleurs apparens.

J'eue (en effect) des plus grans la faveur,
Ou au befoing trouvay fade faveur :

Mefmes le Roi fon Pere m'appella :

Mais tell' faveur Juftice n'esbranla.

Car elle ayant le mien criminel vice

Mieux efpluché, que mon paffé fervice,

Pres de Rigueur, loing de Mifericorde

Me pronunça honte, mifere, & corde :

Si qu'à mon los n'eft chofe demourée,

Qu'une conftance en face colorée,

Qui jufqu'au pas de mort m'accompagna,

Et qui les cueurs du peuple tant gaigna,

Qu'eftant meilée avecques mes ans vieux

Feit larmoyer mes propres Envieux.

Certainement ma triomphante vie

Jadis mettoit en grand tourment Envie :

Mais de ma mort or'doibt eftre contente.

Je qui avoys ferme entente, & attente

D'eftre en Sepulchre honorable eftendu,

Suis tout debout à Montfaucon pendu :

Là où le vent, quand eft fort & nuyftible,

Mon corps agite : & quand il eft paifible,

Barbe, & cheveux tous blancs me fait brantler,

Ne plus ne moins, que feuilles d'arbre en l'air.

Mes yeux, jadis vigilans de Nature,

Des vieux Corbeaux font devenus pature :

Mon col, qui eut l'accol de Chevalier,

Eft accolé de trop mortel collier.

Mon corps jadis bien logé, bien veftu,

Est à présent de la Gresle battu,
Lavé de Pluye, et du Soleil fesché,
A plus vil lieu, qui peut estre cherché.

Or pour finir les regrets dolozeux
Partans du cueur du Riche malheureux,
Roys, & Subjets, en moy vueillez apprendre,
Que vaut grand'charge à bailler & à prendre.

En mon vivant ne fut merveille à voir
(Veu mon credit) si j'acquis grand avoir :
Mais à ma mort on peut bien voir adonques
Un des grans tours que Fortune fait onques.

Long-temps me fait appeller Roy de Tours,
Mais puis qu'elle ha usé de ses destours
Sur moy vieillard, chetif, & miserable,
Priez à Dieu (O Peuple venerable)
Que l'Ame soit traitée, fans esmoy
Mieux que le corps : & congnoissez par moy.
Qu'Or, & Argent, dont tous plaisirs procedent.
Causent douleurs, qui tous plaisirs excèdent.

ELEGIE XXIII

DE JAN CHAUVIN MENESTRIER

CHAUVIN, sonnant sur Seine les aubades,
Donna tel aise aux gentilles Naiades,
Que l'un pour tous des aquatiques Dieux
Parla ainsi : Le son melodieux
De ce Chauvin, Frères, nous pourroit nuire
Par traict, de temps, & noz femmes seduire,

Jufqu'à les faire yffir de la clere onde,
Pour habiter la Terre large, & ronde.

Ne fait au chant de fon Pfalterion
Sortir des eaux les Dauphins, Arion ?
Ne tira pas Orpheus Eurydice
Hors des Enfers ? Cela nous eft indice,
Que celtuy cy, qui mieux, que ces deux fonne,
Et qui tant eft gracieufe perfonne,
Nous pourroit bien noz Nymphes fuborner.

Ces mots finis, fe prindrent à tourner
Ces Dieux jaloux, au tour de la Nacelle
Du Bon Chauvin, & renverfans icelle,
L'ont en leurs eaux plongé, & fuffoqué :
Puis chacun d'eux des Nymphes s'eft moqué,
En leur difant, venez, Dames, venez,
Voicy Chauvin, que fi cher vous tenez :
Commandez luy, que danfer il vous face.

Lors, le baifant ainfi mort en la face,
Toutes fur luy de leurs yeux efpandirent
Nouvelles eaux : & après le rendirent
Deffus la Terre es mains de fes Amis,
Qui l'ont enfemble en fepulture mis,
Et d'instruments de Muſique divers
Au Roy du ciel, & du Monde univers
Ont rendu gloire, & immortelles graces,
De l'avoir mis hors des terreſtres places,
Pleines de maux, pour le loger en lieu
Ou plus n'endure, & plus n'offence Dieu.

ELEGIE XXIV

GENTE Danes de Juppiter aymée,
Dedans la Tour d'Arain bien enfermée,
Puis que Fortune, adverfe de tout bien,
Eft maintenant envieufe du mien :
Puis que de l'œil elle m'ha deftourné
Le beau prefent, qu'elle m'avoit donné :
Puis que parler à vous ne puis, & n'ofe,
Que puis je faire orendroit autre chofe,
Fors par efcrit nouvelles vous mander
De mon ennuy, & vous recommander
Le cueur de moy, dont avez jouyffance :
Le cueur, fur qui nulle autre n'ha puiffance ?
Le cueur, qui fut de franchise interdit,
Quand prifonnier en voz mains fe rendit :
Et derechef prifonnier confermé
Aveques vous en la Tour enfermé.
Je vous fupply par celuy dur tourment,
Que nous fouffrons pour aymer loyaument,
Qu'entre voz mains il face fa demeure,
Jufques à tant, que l'un, ou l'autre meure.
Tandis Fortune, avec cours temporel
Se changera, fuyvant fon naturel :
Et ne nous eft fi dure, & mal profpere,
Comme paifible, & bonne je l'efpere.

Parquoy, Amie, or vous reconfortez
En cest efpoir, & conftamment portez
L'une moytié de l'infortune forte :
L'autre moytié croyez que je la porte.
Mais ou font ceux, qui ont eu leur defir

En amitié, fans quelque desplaisir ?
Il n'en est point certes, & n'en fut onques,
Et n'en fera. Ne vous estonnez donques :
Car j'apperçoy de loing venir le temps,
Que nous ferons plus, que jamais, contens :
Et que de moy ferez encor servie,
Sans nul danger, & en despit d'Envie.

ELEGIE XXV

POUR MONSIEUR DE BARROYS :

A MA DAMOYSELLE DE HUBAN

LE Serviteur de vous, chere maistresse,
D'un triste cueur cest escrit vous adresse
Pour salut humble, & pour vous advertir,
Qu'il m'est besoing d'aupres de vous partir :
Mais je ne puis bien vous rendre advertie,
Combien de dueil j'ay de la departie :
Parquoy vault mieux à voz penfers remettre
Ce que n'en puis par escriture mettre :
Ce neantmoins, puis qu'à l'heure presente
Encre, & Papier devant moy se presente,
Compter vous vueil un debat, qui m'esveille.

Toutes les fois que je dors, ou sommeille,
Dire me vient (d'une part) mon Devoir,
Qu'il m'est besoing, pour long temps ne vous voir,
Me remonstrant que j'ay certain affaire
Que trop je laisse à poursuyvre, & à faire,

Et que pour tost chose pressée ouvrir,
Laisser on doibt ce, qu'on peult recouvrer.

De l'autre part Desir vient contredire
A mon Devoir, & luy vient ainsi dire :
Facheux Devoir, veux-tu qu'un Serviteur,
Qui quant à l'œil jamais ne se veit heur
Tel qu'à present, ores il abandonne
Ce bien exquis, que vraye amour luy donne ?
Laissera il celle, qui est pourveuë
De tant de dons ? laissera il la veuë
De ce regard de douceur accomply,
Sous le hazard d'estre mis en oubly ?
Ainsi Desir, et mon Devoir me preschent :
Vous advisant, que tous deux tant m'empeschent
Que je ne fay, auquel j'obeiray :
Parquoy, Maistresse, ici vous suppliray,
De m'advertir, qu'il convient, que je face.

Mon devoir veult, qu'eflongne vostre face :
Desir me veult pres de vous retenir :
Mais à nul d'eux je ne me veux tenir :
Et n'en feray fors cela seulement
Qu'ordonnera vostre commandement,
Qui-dessus moy autant ha de puissance,
Que serviteurs doyvent d'obeissance.

ELEGIE XXVI

A UNE, QUI REFUSA UN PRESENT.

QUAND je vous dy (sans penser mal affaire)
J'ay, chere Sœur, un present à vous faire,

Le prendrez vous? dès que m'eustes ouy,
Dit ne me fut le contraire d'ouy :
Parquoy, ma Sœur, si en vous l'envoyant
Y ha forfait, chacun fera croyant,
Que non de moy, mais de vous vient l'offence.
Et pour renfort de ma juste defense,
(Sans me vanter) ce mot bien dire j'ose,
Qu'en maint bon lieu j'ay donné mainte chose,
Que lon prenoit, sans penser le donneur
Pretendre rien du prenant, que l'honneur.
Que n'avez vous de moy ainsi pensé?
Jamais me suis je en termes avancé
Aupres de vous, qu'honneur, & Dieu ensemble
N'y fussent mis? quelque fois, ce me semble,
Je vous ay dit (si bien vous en souvient)
Treschère Sœur, si service vous vient
De mon costé, je vous supply n'entendre,
Que je vous vueille obliger le me rendre,
Brief : mes propos tenuz d'affection,
Seront tesmoings de mon intention :
Vous asseurant, que l'estime immuable,
Que j'ay de vous, est si grande, & louable,
Que rien par vous n'y peult estre augmenté,
En refusant un offre présenté.

Il n'est pas dit (certes) que tous donneurs
Voyssent cherchant (par tout) les deshonneurs :
Et n'est pas dit, que les Dames, qui prenent,
Font toutes mal, & qu'en prenant mesprenent :
Ce nonobstant, prendre n'exauceray
En mon escrit, & si confesseray,
Que bien souvent, quand à femme lon donne,
Le refuser est chose honneste, & bonne :
Mais bien souvent (à dire verité)

Il peult tourner en incivilité.

Je ſçay affés que de rien n'avez faite :
 Je ſçay combien de cueur vous eſtes haute :
 Ce neantmoins (pour nourrir amytié)
 N'eſt mal feant, s'abbaiſſer de moytié.
 Quand tout eſt dit, nette ſens ma penſée
 D'avoir fait cas, ou ſoyez offenſée :
 Pluſtoſt devrois me ſentir offenſé
 Du mal, qu'avez (peult eſtre) en moy penſé :
 Veu que l'offrir, dont j'ay voulu uſer,
 En cas d'honneur vaut bien le refuſer :
 Et croy, de fait, que ſi ce n'eult eſté
 La Foy, que j'ay de voſtre honneſteté,
 J'euffe penſé proceder mon defaut
 De n'avoir fait mon preſent aſſez haut :
 Mais Dieu me gard d'eſtre ſi tranſgreſſeur
 De l'amitié d'une ſi bonne Sœur,
 Qui congnoitra que Frere ne ſe treuve
 Plus vray, que moy, me mettant à l'eſpreuve.

ELEGIE XXVII

A UNE

MALCONTENTE, D'AVOIR ESTÉ SOBREMENT
 LOUÉE; ET SE PLAIGNANT
 NON SOBREMENT.

POUR tous les biens qui ſont deça la Mer,
 Je ne voudrois vous, ny autre blaſmer
 Contre raiſon : en ſorte qu'on peult dire,
 Que je me mets volontiers à meſdire.

Mais si faut-il que vous croyez aussi,
Que je n'ay pas tant befoing, Dieu mercy,
De voz faveurs, qu'on me fist consentir,
En vous louant, de flatter, ou mentir.

Je laisse à ceux faire ceste corvée,
Qui n'ont encor nulle amie trouvée :
Et sont contens de prendre tout en gré,
Pour en Amours avoir quelque degré.

Je laisse à faire à ces Italiens,
Ou Espagnolz, tombez en voz liens,
Qui disent plus qu'onques ilz ne penserent,
Pour avoir mieux encores qu'ilz n'esperent.

Car le plus lourd de telles nations
Entend assez voz inclinations :
Et sçavent bien que des païs estranges,
Il ne vient rien si peu cher que louanges.

Ceux là diront, que les raiz de voz yeux
Font devenir le Soleil envieux :
Et que ce sont deux Astres reluyfans,
Tout leur bonheur & malheur produyfans.

En vous voyant, ilz feront esbahys,
Comme Dieu meit tel bien en ce païs :
Et beniront l'An, le Ciel, & l'Idée,
D'où telle grace en terre est procedée.

Ilz vous diront que d'un ris seulement,
Vous eschauffez le plus froid Element :
Et que les biens, dont Arabie est pleine,
N'approchent point de vostre douce aleine.

Ils jureront que voz mains sont d'yvoire,
Et que la neige, au pris de vous est noire.
Voz blanches dents, ou plustost Diamans,
Sont la prison des espritz des Amantz.

Et le Coral où elles sont encloses,

Pallit le taint des plus vermeilles Rofes.
De voz cheveux, c'est moins que la raifon
De faire d'eux à l'Or comparaifon.

Ilz vous diront que voftre doux langage
Les cueurs humains aliene & engage :
Et que l'accueil de voz douces manieres,
Peut appaifer Mars entre fes bannieres.

Si vous touchez Efpinettes ou Luts,
Vous appaifez les fubjets d'Eolus.
Et fi l'aller par les champs vous delecte,
A chacun pas croift une violette.

Brief, noftre Siecle, où vous avez vefcu,
A les paffez par vous feule vaincu.
Et qui fçauroit tant de fables redire,
Sans fe fâcher, ou fans mourir de rire ?
Ilz dient tant, que je croy que le tiers,
En efcrivant, fait rougir les papiers.

Or quant à moy, je ne fçauroys avoir
Sens, ne loifir, d'apprendre ce fçavoir,
Ne mon efprit eft d'aflez bonne marque
Pour fuyvre ainfi Jean de Meun, ou Petrarque.

Je diray bien, & ne mentiray point,
Que fous les draps vous eftes en bon point :
Et que peult eftre, on void mainte qui brague,
Qui beaucoup pres n'eft point fi bonne bague.

Mais de parler qu'eftes chofe divine,
On me diroit, que je fonge, & devine,
Car en ce corps fait de fucre & de miel,
Y ha des cas trop peu dignes du ciel.





EPISTRES

MAGUELONNE A SON AMY PIERRE
DE PROVENCE.

SUBSCRIPTION EN VERS ALEXANDRINS.

*Messager de Venus pren ta haute volée.
Cherche le seul Amant de ceste desolée :
En quelque part qu'il rie, ou gémisse à présent,
De ce piteux escrit fay luy un doux présent.*



a plus dolente, & malheureuse femme,
Qui onc entra en l'amoureuse flamme
De Cupido, met ceste Epistre en voye,
Et par icelle (amy) salut t'envoye,
Bien congnoissant que despite Fortune,
Et non pas toy à présent m'infortune :
Car si tristesse avecques dur regret
M'ha fait jetter maint gros souspir aigret,

Certes je ſçay, que d'ennuy les alarmes,
T'ont fait jetter maintefoys maintes larmes,

O noble cueur, que je voulu choÿfir
Pour mon Amant, ce n'eſt pas le plaïſir,
Qu'eufmes alors, qu'en la maïſon Royale
Du Roy mon Pere à t'amyé loyalle
Parlemantas, d'elle tout vis à vis :
Si te promets, que bien m'eſtoit advis,
Que tout le bien du Monde, & le deduit
N'eſtoit que dueil, prés du gracieux fruit
D'un des baiſers, que de toy je receuz :
Mais noz eſprits par trop furent deceus,
Quand tout ſoudain la fatale Déeſſe
En duél mua noſtre grande lieſſe,
Qui dura moins que celle de Dido :
Car toſt apres que l'enfant Cupido
M'eut fait laiſſer mon pere, puiſſant Roy,
Vinfmes entrer ſeulets en defarroy
En un grand bois, où tu me deſcendis,
Et ton manteau deſſus l'herbe eſtendis,
Et me diſant, mamie Maguelonne,
Repoſons nous ſur l'herbe, qui fleuronne,
Et eſcoutons du Roſſignol le chant.

Ainſi fut fait. Adonc en arrachant
Fleurs, & boutons de beauté trefinſigne,
Pour te monſtrer de vraye Amour le ſigne,
Je les jettoys de toy à l'environ,
Puis devifant m'aſſis ſur ton giron :
Mais en comptant ce qu'avions en penſée,
Sommeil me print, car j'eſtois bien laſſée.
Finalement m'endormy pres de toy :
Dont contemplant quelque beauté en moy,
Et te ſentant en ta liberté franche,

Tu descouvris ma poytrine assez blanche,
Dont de mon fein les deux pommes pareilles
Veis à ton gré, & tes levres vermeilles
Baïferent lors les miennes à desir.

Sans vilenie, en moy prins ton plaisir
Plus que ravy, voyant ta douce amie
Entre tes bras doucement endormie.
Là tes beaux yeux ne se pouvoient saouler :
Et tu disois (pour plus te consoler)
Semblables mots en gemissant' aleine :

O beau Paris, je ne croy pas qu'Heleine
Que tu ravis, parvenu dedans Grece,
Eust de beauté autant que ma maistresse :
Si on le dit, certes ce font abus.

Disant ces mots, tu vis bien, que Phebus
Du haslé noir rendoit ma couleur tainte,
Dont te levas, & coupas branche mainte,
Que tout autour de moy tu vins estendre
Pour preserver ma face jeune, & tendre.
Helas Amy, tu ne savois que faire
A me traiter, obéir, & complaire,
Comme celuy, duquel j'avois le cuer.

Mais cependant, ô gentil Belliqueur,
Je dormois fort, & Fortune veilloit :
Pour nostre mal (las) elle travailloit.
Car quand je fus de mon repos lassée,
En te cuidant donner une embrassée,
Pour mon las cuer grandement consoler,
En lieu de toy (las) je veins accoler
De mes deux bras la flairante ramée,
Qu'autour de moy avois mise, & semée,
En te disant, mon gracieux Amy,
Ay-je point trop à vostre gré dormy ?

N'est-il pas temps, que d'icy je me leve?

Ce proferant, un peu je me soufleve,
Je cherche, & cours : je revien, & puis vois,
Autour de moy je ne vey que les Bois :
Dont maintefois t'appellay Pierre, Pierre,
As-tu le cueur endurcy plus que pierre,
De me laisser en cestuy Bois absconse?

Quand de nully n'euz aucune responce,
Et que ta voix point ne me reconforte,
A terre cheu, comme transüe, ou morte :
Et quand apres mes langoureux esprits
Quelque vigueur eurent un peu repris,
Semblables mots je dy de cueur & bouche :

Helas, Amy, de prouesse la fouche,
Où es allé? Es-tu hors de ton sens
De me livrer la douleur que je sens
En ce Bois plein de bestes inhumaines?

M'as-tu osté des plaissances mondaines,
Que je prenois en la maison mon Pere,
Pour me laisser en ce cruel repaire?
Las, qu'as-tu fait, de t'en partir ainsi?
Penses-tu bien, que puisse vivre icy?
Que t'ay-je fait, ô cueur lasche, & immunde!

Si tu estois le plus noble du Monde,
Ce vilain tour si rudement te blesse,
Qu'oster te peult le tiltre de noblesse.
O cueur remply de fallace, & faintise!
O cueur plus dur que n'est la roche bise!
O cueur plus faux qu'onques nasquit de mere!

Mais respons moy à ma complainte amere :
Me promis-tu en ma chambre parée,
Quand te promis suivre jour, & serée,
De me laisser en ce Bois en dormant?

Certes tu es le plus cruel Amant,
Qui oncques fut, d'ainfi m'avoir fraudée :
Ne suis-je pas la seconde Medée?
Certes ouy : & à bonne raison
Dire te puis estre un second Jason.

Difant ces mots, d'un animé courage,
Te vois querant, comme pleine de rage
Parmy les Bois, fans doubter nuls travaux :
Et fur ce point recontray noz chevaux
Encor liez, paiffans l'herbe nouvelle,
Dont ma douleur renforce, & renouvelle :
Car bien congneu, que de ta voulenté
D'aveques moy ne t'estois absenté :
Si commençay, comme de douleur teinte,
Plus que devant faire telle complainte.

Or voy-je bien (Amy) & bien appert,
Que maugré toy en cestuy Bois desert
Suis demourée. O Fortune indecente :
Ce n'est pas or ne de l'heure presente,
Que tu te prens à ceux de haute touche,
Et aux loyaux. Quell' rancune te touche?
Es-tu d'envie entachée, & pollue,
Dont nostre Amour n'ha esté dissolue?

O cher amy, ô cueur doux, & benin,
Que n'ay-je prins d'Atropos le venin
Aveques toy? voulois-tu, que ma vie
Fust encor' plus cruellement ravie?
Je te promets, qu'onques à creature
Il ne survint si piteuse adventure.
Et t'ay à tort nommé, & sans raison
Le desloyal, qui conquit la toison :
Pardonne moy, certes je m'en repens.

O fiers Lyons, & venimeux Serpens,

Crapaux enflez, & toutes autres bestes
Courez vers moy, & foyez toutes prestes
De devorer ma jeune & tendre chair,
Que mon amy n'ha pas voulu toucher
Qu'avec honneur. Ainsi morne demeure
Par trop crier : & plus noire que meure,
Sentant mon cueur plus froid, que glace, ou marbre :
Et de ce pas montay dessus un arbre
A grand labeur. Lors ma veuë s'espart
En la Forest : mais en chacune part
Je n'entendy, que les vois treshydeuses,
Et hurlemens des bestes dangereuses.

De tous costez regardois, pour savoir
Si le tien corps pourroye appercevoir :
Mais je ne vy, que celuy Bois sauvage,
La Mer profonde, & perilleux rivage,
Qui durement fait mon mal empirer.

Là demouray (non pas fans soupirer)
Toute la nuict : ô vierge treshautaine,
Raïson y eut, car je suis trefcertaine,
Qu'onques Thysbé, qui à la mort s'offrit
Pour Piramus, tant de mal ne souffrit.

En évitant que les Loups d'aventure
De mon corps tien ne feissent leur pasture,
Toute la nuict je passai sans dormir
Sur ce grand arbre, où ne fey que gemir :
Et au matin, que la clere Aurora
En ce bas Monde esclercy le jour ha,
Me descendy, triste, morne, & pallie,
Et noz Chevaux en plorant je deslie,
En leur disant : ainsi comme je pense,
Que vostre maistre au loing de ma presence
S'en va errant par le Monde en esmoy,

C'est bien raison, que (comme luy, & moy)
Alliez, feulets par Bois, Plaine, & Campagne.

Adonc rencontre une haute montagne :
Et de ce lieu les Pelerins errans
Je pouvois voir, qui tiroient sur les rengs
Du grand chemin de Romme sainte, & digne.
Lors devant moy vey une Pelerine,
A qui donnay mon Royal vestement
Pour le sien povre : & dès lors promptement
La tienne amour si m'incita grand' erre
A te chercher en haute Mer, & Terre :
Où maintefois de ton nom m'enqueroie,
Et Dieu tout bon souvent je requeroie,
Que de par toy je fusse rencontrée.

Tant cheminay que vins en la contrée,
De Lombardie, en fousy trefamer :
Et de ce lieu me jettay sur la Mer,
Où le bon vent si bien la Nef avance,
Qu'elle aborda au païs de Provence :
Où mainte gent, en allant, me racompte
De ton depart : & que ton pere (Conte
De ce païs) durement s'en contriste :
Ta noble mere en ha le cueur si triste,
Qu'en desespoir luy conviendra mourir.

Penfes-tu point donques nous secourir?
Veux-tu laisser ceste povre loyalle
Née de sang, & semence Royale,
En ceste simple & miserable vie?
Laquelle encor de ton amour ravie,
En attendant de toy aucun rapport,
Un Hospital ha basty sur un port
Diçt de saint Pierre, en bonne souvenance
De ton haut nom : & là prend sa plaifance

A gouverner, à l'honneur du haut Dieu,
Povres errans malades en ce lieu :
Où j'ay bafty ces miens tristes esclits
En amertume, en pleurs, larmes, & cris,
Comme peult voir, qu'ilz font faitz, & tissus :
Et si bien voys la main dont font issus,
Ingrat feras, si en cest Hospital,
Celle qui t'ha donné son cueur total,
Tu ne viens voir : car Virginité pure
Te gardera, sans aucune rompure :
Et de mon corps feras seul jouyssant.

Mais s'ainfi n'est, mon aage fleurissant
Consummeray sans joye singuliere
Et povreté, comme une Hospitaliere.

Donques (Amy) vien me voir de ta grace :
Car tien toy seur qu'en ceste povre place
Je me tiendray, attendant des nouvelles
De toy, qui tant mes regrets renouvelles.

LE DESPOURVEU,
A MA DAME LA DUCHESSE D'ALENÇON,
ET DE BERRY,
SŒUR UNIQUE DU ROY.

Si j'ay emprisé en ma simple jeunesse
De vous esclire, ô treshaute Princeſſe,
Je vous ſupply, que par douceur humaine
Me pardonnez : car Bon vouloir, qui meine
Le mien deſir, me donna eſperancé,
Que voſtre noble, & digne preference

Regarderoit, par un sens trefillustre,
Que petit feu ne peult jetter grand lustre.

Autre raison, qui m'induit & inspire
De plus en plus le mien cas vous escrire,
C'est qu'une nuit tenebreuse & obscure,
Me fut advis, que le grand Dieu Mercure,
Chef d'Eloquence, en partant des hauts cieux
S'en vint en terre apparoiſtre à mes yeux,
Tenant en main ſa verge & Caducée
De deux Serpens par ordre entrelaſſée :
Et quand il eut ſa face celeſtine
(Qui des humains la memoire illumine)
Tournée à moy, contenance, ne geſte
Ne peuz tenir, voyant ce corps celeſte,
Qui, d'un amour entremelée d'ire,
Me commença ſemblables mots à dire.

MERCURE

Mille douleurs te feront ſouſpirer.
Si en mon art tu ne veux inspirer
Le tien eſprit par cure diligente :
Car bien peu ſert la Poëſie gente,
Si bien, & los on n'en veult attirer.

Et ſ'autrement tu n'y veux aspirer,
Certes, Amy, pour ton dueil empirer,
Tu ſouffriras des fois plus de cinquante
Mille douleurs.

Donc ſi tu quiers au grand chemin tirer
D'honneur, & bien, vueille toy retirer
Vers d'Alançon la Duchefſe excellente,
Et de tes faits, télz qu'il ſont luy preſente :
Car elle peult te garder d'endurer

Mille douleurs.

L'AUTEUR

Après ces mots, fes aîles esbranla,
Et vers les cours celestes s'en alla
L'eloquent Dieu : mais à peine fut-il
Monté au Ciel par son volder subtil,
Que dedans moy (ainfi qu'il me sembla)
Tout le plaisir du Monde s'assembra.

Les bons propos, les raisons singulieres
Je vois cherchant, & les belles matieres,
A celle fin de faire œuvre duifante
Pour Dame tant en vertus reluifante.

Que diray plus? Certes les miens esprits
Furent dès lors comme de joye esprits
Bien difpofez d'une veine fubtile,
De vous efcrire en un fouverain ftyle :
Mais tout foudain, Dame trelvertueufe,
Vers moy s'en vint une vieille hydeufe,
Maigre de corps, & de face blefmie,
Qui fe difoit de Fortune ennemie :
Le cueur avoit plus froid que glace ou marbre,
Le corps tremblant, comme la fueille en l'arbre
Les yeux baiffez, comme de peur estrainte,
Et s'appelloit par fon propre nom Crainte :
Laquelle lors d'un vouloir inhumain
Me fait faillir la plume hors la main :
Que fur papier toft je voulois coucher,
Pour au labour mes esprits empescher :
Et tous ces mots de me dire print cure,
Mal confonans à ceux du Dieu Mercure

CRAINTE

Trop hardiment entreprends, & meffai
O toy tant jeune, ofes-tu bien tes faits

Si mal baïtis presenter devant celle,
Qui de favoir toutes autres precelle?
Mal peult aller, qui charge trop grand faix.

Tous tes labeurs ne font que contrefaits,
Auprès de ceux des Orateurs parfaits,
Qui craignent bien de s'adresser à elle
Trop hardiment.

Si ton sens foible advisoit les forfaits
Aïsez à faire en tes simples effets,
Tu dirois bien que petite Nacelle
Trop plus souvent, que la grande, chancelle :
Et pour autant regarde que tu fais
Trop hardiment.

L'AUTEUR

Ces mots finis, demeure mon semblant
Triste, transi, tout terny, tout tremblant,
Sombre, songeant, sans seure soustenance,
Dur d'esperit, denué d'esperance,
Melancolic, morne, marry, mufant,
Palle, perplex, paoureux, pensif, pensant,
Foible, failly, foulé, fasché, forclus,
Confus, courcé. Croyre Crainte conclus
Bien congnoissant que vérité disoit
De celle là, que tant elle prisoit :
Dont je perds cueur, & audace me laisse,
Crainte me tient, Doubte me meine en laisse,
Plus dur devient le mien esprit, qu'enclume :
Si ruay jus encre, papier, & plume :
Voire, & defait propoisois de mon tistre
Jamais pour vous Rondeau, Loy, ou Epistre,
Si n'eust esté, que sur ceste entreprise
Vint arriver (à tout sa barbe grise)

Un bon Vieillard, portant chere joyeuse,
Confortatif, de parole amoureuse.
Bien ressemblant homme de grand renom,
Et s'appelloit Bon espoir par son nom :
Lequel voyant ceste femme tremblante,
Autre qu'humaine (à la voir) ressemblante
Vouloir ainsi mon malheur pourchasser,
Fort rudement s'efforça la chasser,
En m'incitant d'avoir hardy courage
De besongner, & faire à ce coup rage.
Puis folle crainte amie de Soucy
Irrita fort, en s'escriant ainsi.

BON ESPOIR

Va t'en ailleurs, faulx Vieille dolente,
Grande ennemie à Fortune, & Bonheur,
Sans forvoyer par ta parole lente
Ce povre humain hors la voye d'honneur :
Et toy Amy croy moy, car guerdonneur
Je te feray si craintif ne te sens :
Croy donc Mercure, employe tes cinq sens,
Cueur, & esprit, & fantasie toute
A composer nouveaux mots, & recens,
En dechassant, Crainte, Soucy, & Doubte.

Car celle là, vers qui tu as entente
De t'adresser, est pleine de liqueur
D'humilité, ceste vertu patente,
De qui jamais vice ne fut vainqueur.
Et (outre plus) c'est la Dame de cueur
Mieux excusant les esperits, & sens
Des Ecrivains tant soient ilz innocens,
Et qui plustost leurs miseres deboute.
Si te supply, à mon vueil condescens,

En dechassant Crainte, Soucy, & Doubte.

Est-il possible, en vertu excellente,
Qu'un corps tout seul puisse estre possesseur
De trois beaux dons, de Juno l'opulente,
Pallas, Venus? ouy : car je suis seur,
Qu'elle ha prudence, Avoir, Beauté, Douceur,
Et de Vertus encor plus de cinq cens.
Parquoy, amy, si tes ditz sont decens,
Tu congnoistras (& de ce ne te doubte)
A quel honneur viennent Adolescents
En dechassant Crainte, Soucy, & Doubte.

Envoy.

Homme craintif, tenant rentes, & cens
Des Muses, croy, si jamais tu descends
Au val de Peur, qui hors espoir te boute,
Mal t'en ira : pource à moy te consens,
En dechassant Crainte, Soucy, & Doubte.

LE DESPORVEU

En ce propos grandement travaillay.
Jusques à tant qu'en sursaut m'esveillay,
Un peu devant qu'Aurora (la fourriere
Du cler Phebus) commençast mettre arriere
L'obscurité nocturne sans sejour,
Pour esclarcir la belle Aube du jour.

Si me souvint tout à coup de mon songe,
Dont la plupart, n'est fable ne mensonge :
A tout le moins pas ne fut mensonger
Le bon Espoir, qui vint à mon songer :
Car verité feit en luy apparoitre
Par les vertus, qu'en vous il disoit estre.
Or ay-je fait au vueil du Dieu Mercure :

Or ay-je prins la hardiësse, & cure
De vous escrire à mon petit pouvoir,
Me confiant aux parolles d'Espoir
Le bon Vieillard, vray confort des craitifz,
A droit nommé repaisseur des chetifz :
Car repeu m'ha tousjours sous bonne entente
En la forest nommée Longue attente :
Voire, & encor de m'y tenir s'attend,
Si vostre grace envers moy ne s'estend :
Parquoy convient, qu'en esperant je vive,
Et qu'en vivant tristesse me poursuive.

Ainsi je suis poursuy, & poursuivant
D'estre le moindre, & plus petit servant
De vostre hostel (magnanime Princeesse)
Ayant espoir que la vostre noblesse
Me recevra, non pour aucune chose,
Qui soit en moy pour vous servir enclose :
Non pour prier, requeste, ou rhetorique,
Mais pour l'amour de vostre Frere unique,
Roy des François qui à l'heure presente
Vers vous m'envoye, & à vous me presente
De par Pothon, gentilhomme honorable.

En me prenant, Princeesse venerable,
Dire pourray, que la Nef opportune
Aura tiré de la mer d'Infortune,
Maugré les vents, jusque en l'Isle d'honneur
Le Pelerin exempté de bon heur :
Et si auray par un ardant desir
Cueur, & raison de prendre tout plaisir
A esveiller mes esperits indignes .
De vous servir, pour faire œuvres condignes
Telz qu'il plaira à vous treshaute Dame
Les commander : priant de cueur & d'ame

Dieu tout puissant, de tous humains le pere,
Vous maintenir en fortune prospere :
Et dans cent ans prendre l'ame à mercy
Partant du corps sans douleur, ne fousy.

DU CAMP D'ATTIGNY, A MADITE DAME
D'ALENÇON

SUBSCRIPTION

*Lettre mal faite, & mal escrite
Volle de par cest escrivant
Vers la plus noble Marguerite,
Qui soit point au Monde vivant.*

LA main tremblant dessus la blanche carte
Me voy souvent, la plume loing s'escarte,
L'encre blanchit, & l'esperit prend cesse,
Quand j'entrepren (tresillustre Princeffe)
Vous faire escrits : & n'eusse prins l'audace,
Mais Bon vouloir, qui toute peur efface,
M'ha dit : Crains tu à escrire soudain
Vers celle là, qui onques en desdain
Ne print tes faits? ainsi à l'estourdy
Me fuis montré (peult estre) trop hardy :
Bien congnoissant, neantmoins, que la faute
Ne vient sinon d'entreprise trop haute :
Mais je m'atten, que sous vostre recueil
Sera congneu le zelle de mon vueil.

Or est ainsi, Princeffe magnanime,
Qu'en haut honneur, & triomphe sublime

Est fleurissant en ce Camp, où nous sommes,
Le conquerant des cueurs des Gentilshommes,
C'est Monseigneur par sa vertu loyalle
Esleu en chef de l'armée Royale :
Où l'on ha veu de guerre maints esbats,
Adventuriers esmouvoir gros combats
Pour leur plaisir sur petites querelles,
Glaives tirer, & briser allumelles,
S'entrenavrans de façon fort estrange :
Car le cueur ont si tres haut, qu'en la fange
Plustost mourront que fuir à la lice :
Mais Monseigneur, en y mettant police,
Ha deffendu de ne tirer espée,
Si on ne veut avoir la main coupée.

Ainsi Pietons n'osent plus desgainer,
Dont sont contrains au poil s'entretrainer,
Car sans combattre ilz languissent en vie :
Et cry (tout feur) qu'ilz ont trop plus d'envie
D'aller mourir en guerre honnestement,
Que demeurer chez eux oyfivement.

Ne pensez pas, Dame où tout bien abonde,
Qu'on puisse voir plus beaux hommes au Monde :
Car (à vray dire) il semble que Nature
Leur ayt donné corpulence, & facture
Ainsi puillante, avec le cueur de mesmes,
Pour conquerir Sceptres, & Diademes
En Mer, à pied, sur Courriers, ou Genets :
Et ne deplaise à tous noz Lansquenets,
Qui ont le bruit de tenir aucun ordre,
Car à ceux cy n'ha point tant à remordre.

Et qui d'entre eux l'honnesteté demande,
Voise orendroit voir de Mouy la bande
D'aventuriers yssus de nobles gens :

Nobles font ilz, pompeux, & diligens,
Car chacun jour au Camp fous leur enseigne
Font exercice, & l'un à l'autre enseigne
A tenir ordre, & manier la Pique,
Ou le Verdun, fans prendre noife, ou pique.

De l'autre part, fous fes fiers Eftandars
Meine Boucal mille puiffans fouldars,
Qui ayment plus debats, & groffes guerres,
Qu'un Laboureur bonne paix en fes terres.
Et qu'ainfi foit, quand rudement fe battent,
Advis leur eft proprement, qu'ilz s'ebattent.

D'autre cofté, voit-on le plus fouvent
Lorges jetter fes Enfeignes au vent,
Pour fes Pietons faire uſiter aux armes,
Lors que viendront les perilleux vacarmes :
Grans hommes font en ordre triomphans,
Jeunes, hardis, roides, comme Elephans,
Fort bien armez corps, teſtes, bras, & gorges :
Auſſi dit-on, les Hallecrets de Lorges.

Puis de Mouy, les nobles, & gentils,
Et de Boucal les hommes peu craintifs :
Brief, Hercules, Montmoreau, & Danieres
Ne font pas moins triompher leurs bannieres :
Si que deçà on ne fauroit trouver
Homme, qui n'ayt deſir de s'eſprouver,
Pour acquerir par haut œuvre bellique
L'amour du Roy, le voſtre Frere unique.
Et parainſi, en bataille, ou aſſaut
N'y aura cil, qui ne prenne cueur haut,
Car la pluſpart ſi hardiment ira,
Que tout' le reſte au choc s'enhardira.

De jour en jour une Campagne verte
Voit-on icy de gens toute couverte,

La Pique au poing, les trenchantes Espées
Ceinçtes adroit, chauffeures decoupées,
Plumes au vent, & hauts fifres sonner
Sus gros tabours, qui font l'air retonner :
Au son desquelz, d'une fiere façon,
Marchent en ordre, & font le limaçon,
Comme en bataille, afin de ne faillir,
Quand leur faudra deffendre, ou assaillir,
Tousjours crians, les Ennemis font nostres :
Et en tel poinct sont les six mill' Apostres
Deliberez sous l'espée Saint Pol,
Sans qu'aucun d'eux se monstre lache, ou mol.

Souventesfois par devant la maison
De Monseigneur, viennent à grand' foison
Donner l'aubade à coups de Hacquebutes,
D'un autre accord qu'Espinettes, ou Flustes.

Après oyt on sur icelle priere
Par grand terreur bruire l'Artillerie,
Comme Canons doubles, & racourfis,
Chargez de poudre, & gros boulets massifs,
Faisans tel bruit, qu'il semble que la Terre
Contre le Ciel vueille faire la guerre.

Voilà comment (Dame trefrenommée)
Triomphamment est conduite l'Armée,
Trop mieux aymant combattre à dure outrance,
Que retourner (sans coup ferir) en France.

De Monseigneur, qui escrire en voudroit,
Plus cler esprit, que le mien, y faudroit :
Puis je sens bien ma Plume trop ruralle
Pour exalter sa maison libérale,
Qui à chacun est ouverte, & patente.

Son cueur tant bon Gentils hommes contente :
Son bon vouloir gens de guerre entretient :

Sa grand' vertu bonne justice tient :
Et sa justice en guerre la paix fait :
Tant que chacun va disant (en effet)
Voicy celuy, tant liberal, & large,
Qui bien merite avoir Royale charge.
C'est celuy là, qui tousjours en ses mains
Tient, & tiendra l'Amour de tous humains :
Car puis le temps de Cesar dict Auguste,
On n'ha point veu Prince au monde plus juste.

Tel est le bruit qui de luy court sans cesse
Entre le peuple, & ceux de la Noblesse,
Qui chacun jour honneur faire luy viennent
Dedans sa chambre, où maints propos se tiennent,
Non pas d'Oyseaux, de Chiens, ne leurs aboys :
Tous leurs devis ce sont Haches, Gros bois,
Lances, Harnois, Estendars, Goufanons,
Salpestre, Feu, Bombardes, & Canons :
Et semble advis à les ouyr parler,
Qu'onques ne fut memoire de baller.

J'escrirois bien encores autre chose,
Mais mieux me vaut rendre ma lettre close
En cest endroit, car les Muses entendent
Mon rude style, & du tout me deffendent
De plus rien dire, afin qu'en cuydant plaire,
Trop long escrit ne cause le contraire.
Et pour autant, Princeesse cordiale,
(Tige partant de la fleur Liliale)
Je vous supply ceste Epistre en gré prendre,
Me pardonnant de mon trop entreprendre,
Et m'estimer (si peu que le desfers)
Tousjours du reng de vos treshumbles serfs.

Priant celuy, qui les ames heurées
Fait triompher aux maisons Syderées,

Que son vouloir, & souverain plaisir,
Soit mettre à fin vostre plus haut desir.

A LA DITE DAME TOUCHANT L'ARMÉE
DU ROY EN HAYNAUT

Icy voit-on (trefillustre Princeſſe) du Roy la triomphante armée : qui un Mecredy (comme ſavez) s'attendant avoir la Bataille, par parolles perſuadantes à le bien ſervir, eſleva le cueur de ſes gens à ſi volontaire force, qu'alors ilz euſſent non ſeulement combatu, mais foudroyé le reſte du Monde pour ce jour : auquel fut veü la hauteſſe de cueur de maints Chevaliers, qui par ardent deſir voulurent pouſſer en la flotte des Ennemis, lors qu'en diſſamée fuite tournerent, laiſſant grand nombre des leurs ruynez en la Campagne par impetueux orage d'Artillerie, dont fut atteint le Baſtard d'Aimery, ſi au vif, que le lendemain fina ſes jours à Vallenciennes. Apres peult on voir des anciens Capitaines la ruſée conduite : de leurs gens d'armes la diſcipline militaire obſervée : l'ardeur des Adventuriers & l'ordre des Suyſſes avec le triomphe general de l'armée Gallicane : dont la veü ſeulement ha meurtry l'honneur de Haynaut, comme le Baſilique premier voyant l'homme mortel. Autre choſe (ma ſouveraine Dame) ne voyons nous, qui ne ſoit lamentable, comme povres femmes deſolées errantes (leurs enfans au col) au travers du païs deſpouillé de Verdure par le froid yvernal, qui ja les commence à poindre : puis s'en vont chauffer en leurs Villes, Villages, & Chasteaux mis à feu,

combustion, & ruine totale, par vengeance reciproque : voire vengeance si confuse, & universelle, que noz Ennemis propres font assez pitié devant noz yeux. Et en telle miserable façon, ceste impitoyable serpente, la Guerre, ha obscurcy l'air pur, & net, par poudre de terre sèche, par salpêtre, & poudre artificielle, & par fumée causée du bois mortel ardent en feu (sans eaue de grace) inextinguible. Mais nostre espoir par deça est, que les prieres d'entre vous nobles Princeses monteront si avant es chambres celestes, qu'au moyen d'icelles, la tressacrée fille de Jesu-Christ, nommée Paix descendra trop plus luyfante, que le Soleil, pour illuminer les regions Galliques. Et lors fera vostre noble sang hors du danger d'estre espendu sur les mortelles plaines. D'autre part aux cueurs des jeunes Dames & Damoyelles entrera certaine esperance du retour désiré de leurs Maris, & vivront povres Laboureurs seurement en leurs habitacles, comme Prelatz en chambres bien nattées. Ainſi, bienheuree Princeſſe, esperons nous la non assez soudaine venue de Paix : qui toutesfois peult finalement revenir en despit de Guerre cruelle : comme tesmoingne Minfant en sa Comedie de fatalle destinée, disant :

Paix engendre Prosperité :
De Prosperité, vient Richesse :
De Richesse, Orgueil, Volupté :
D'Orgueil, Contention sans cesse :
Contention la Guerre adresse :
La Guerre engendre povreté :
La Povreté, Humilité :
D'Humilité revient la Paix :
Ainsi retournent humains faits.

Voila comment (au pis aller, dont Dieu nous gard) peult revenir celle precieuse Dame souvent appellée par la nation Françoisse, dedans les Temples divins, chantans : Seigneur, donne nous Paix. Laquelle nous vueille de brief envoyer iceluy Seigneur, & Redempteur Jesus, qui vous doint heureuse vie transitoire, & enfin eternelle.

A LA DAMOYSELLE NEGLIGENTE DE VENIR
VOIR SES AMIS

NE pense pas, tresgente Damoyfelle,
Ne pense pas que l'amour, & vray zelle
Que te portons; jamais finisse, & meure
Pour ta trop longue, & facheuse demeure,
Facheuse est elle, au moins en noz endroits :
Mais ores quand quarante ans te tiendrois
Loing de noz yeux, si auroit on (pour voir)
Recors de toy, & dueil de ne te voir :
Car le long temps, ne l'absence loingtaine
Vaincre ne peult l'amour vraye, & certaine.

Si t'advifons nostre Amie treschere,
Que pardeça ne se fait bonne chere,
Que de t'avoir on ne face un souhait :
Si l'un s'en rid, si l'autre est à souhait,
Si l'un s'esbat, si l'autre se recrée,
Si tost qu'on tient propos, qui nous agrée,
Tant que le cueur de plaisir nous sautelle,
Pleust or à Dieu (ce dit on) qu'une telle
Fust or icy. L'autre dit, pleust à Dieu,
Qu'un ange l'eust transportée en ce lieu :

Mais pleust à Dieu (dit l'autre) qu'Astarot
L'apportast faine, aussi tost qu'un garrot.

Voila comment pour ta fort bonne grace,
Il n'y ha cil qui son souhait ne face
D'estre avec toy : & ne pouvons favoir,
Parquoy ne viens tes Amis deça voir :
Le chemin n'est ny facheux, ny crotté,
En moins d'avoir dit un Obsecro te,
En noz quartiers tu serois arrivée :
Pourquoy donc es de nous ainsi privée ?
Possible n'est que bien t'escuser seusses.
Brief nous voudrions, qu'aussi haut voler peusses,
Que le haut mont d'Olympe, ou Parnasus
Ou qu'eusses or le Cheval Pegafus,
Qui te portast volant par les Provinces :
Ou qu'à present à ton vouloir tu tinsses
Par le licol, par queuë, ou par colet
Le bon Cheval du gentil Pacolet :
Ou que ton pied fust aussi legier donques,
Que Biche, ou Cerf, que le Roy chassa onques :
Ou que de là jusqu'icy courust eau,
Qui devers nous te menast en Bateau.
Lors n'auroys tu bonne excuse jamais,
Mais fauroit on si en oubly tu mets
Les tiens Amis. Car adonc ne tiendrait,
Fors seulement au bon vouloir, & droit,
Et à l'Amour qui aux gens donne soing,
De venir voir les Amis au besoing :
Quoy qu'envers toy n'avons peur qu'elle faille,
Mais prions Dieu, qu'excuse te defaille :
Afin qu'Amour, qui onc ne te laissa,
A noz desirs t'amene pardeça.

DES JARTIERES BLANCHES

DE mes couleurs, ma nouvelle Alliée,
Estre ne peult vostre jambe liée,
Car couleurs n'ay & n'en porteray mie
Jusques a tant, que j'auray une Amie,
Qui me taindra le seul blanc que je porte,
En ses couleurs de quelque belle forte.
Pleust or' à Dieu, pour mes douleurs estaindre,
Que vous eussiez vouloir de les me taindre :
C'est qu'il vous pleust pour Amy me choisir,
D'aussi bon cueur que j'en ay bon desir.
Que dy-je, Amy? Mais pour humble servant,
Quoy que ne soye un tel bien desservant.
Mais quoy? au fort, par loyaument servir
Je tacheroye à bien le desservir.
Brief, pour le moins, tout le temps de ma vie
D'une autre aymer ne me prendroit envie.
Et par ainsi quand ferme je seroys,
Pour prendre noir, le blanc je laisseroys :
Car fermeté c'est le noir par droiture,
Pource que perdre il ne peult sa tainture.
Or porteray le blanc, ce temps pendant
Bonne Fortune en Amour attendant,
Si elle vient, elle sera receuë
Par loyauté dedans mon cueur conceuë :
S'elle ne vient, de ma voulonté franche,
Je porteray toujours livrée blanche :
C'est celle là, que j'ayme le plus fort
Pour le present : vous advisant au fort,
Si j'ayme bien les blanches ceinturettes.
J'ayme encor mieux Dames qui sont brunettes.

AU ROY

EX m'esbatant je fay Rondeaux en Rime,
Et en rimant bien souvent je m'enrime :
Brief, c'est pitié d'entre nous Rimailleurs,
Car vous trouvez assez de rime ailleurs,
Et quand vous plaist, mieux que moy, rimez,
Des biens avez & de la rime assez :
Mais moy à tout ma rime, & ma rimaille.
Je ne soustien (dont je suis marry) maille.

Or ce me dit (un jour) quelque Rimart
Viença, Marot, trouves tu en Rime art,
Qui serve aux gens, toy qui as rimassé ?
Ouy vrayement (dy je) Henry Macé.
Car vois tu bien la personne rimante,
Qui au Jardin de son sens la rime ente,
Si elle n'ha des biens en rimoyant,
Elle prendra plaisir en rime oyant :
Et m'est advis que si je ne rimoyis,
Mon povre corps ne seroit nourry moyis,
Ne demy jour. Car la moindre rimette
C'est le plaisir, ou faut que mon ris mette.

Si vous supply, qu'à ce jeune rimeur
Facies avoir un jour par sa rime heur.
Afin qu'on die, en prose, ou en rimant,
Ce Rimailleur, qui s'alloit enrimant,
Tant rimassa, rima, & rimonna,
Qu'il ha congneu, quel bien par rime on ha.



POUR LE CAPITAINE BOURGEON

A MONSIEUR DE LA ROQUE

C OMME à celuy en qui plus fort j'espere,
Et que je tien pour pere, & plus que pere,
A vous me plains par cest escrit leger,
Que je ne puis de Paris desloger,
Et si en ay vouloir tel comme il faut :
Mais quoy ? c'est tout, la reste me deffaut,
J'entens cela qui m'est le plus duifant.

Mais que me vaut d'aller tant devifant ?
Venons au poinct, vous savez sans reproche,
Que suis boiteux, aux moins, comme je cloche :
Mais je ne fay si vous savez, comment
Je n'ay Cheval, ne Mule, ne Jument :
Parquoy Monsieur, je le vous fay savoir,
A celle fin que m'en faciez avoir :
Ou il faudra (la chose est toute feure)
Que voife à pied, ou bien que je demeure :
Car en finer je ne m'attends d'ailleurs :
Raifon pourquoy ? Il n'est plus de bailleurs,
Si non de ceux, lesquelz dormiroient bien :
Si vous supply, le trescher Seigneur mien,
Baillez assez, mais ne vueillez dormir.

Quand Defefpoir me veult faire gemir,
Voicy comment bien fort dé luy me moque,
O Defefpoir, croy, que fous une Roque,
Roque bien ferme, & pleine d'affurance,
Pour mon fecours est cachée Esperance,
Si elle en fort, te donnera carriere,
Et pource donc reculle toy arriere.

Lors Defefpoir s'en va faignant du nez,
Mais ce n'est rien, si vous ne l'eschinez :
Car autrement jamais ne cessera
De tourmenter le Bourgeon, qui fera
Toufiours Bourgeon, fans Raisin devenir,
S'il ne vous plaist de luy vous fouvenir.

POUR LE CAPITAINE RAISIN

AUDIT SEIGNEUR DE LA ROQUE

En mon vivant je ne te fey favoir
Chose de moy, dont tu deusses avoir
Ennuy ou dueil : mais pour l'heure presente,
Trefcher Seigneur, il faut que ton cueur sente
Par amitié, & par ceste escriture
Un peu d'ennuy de ma male adventure.
Et m'attens bien, qu'en maint lieu, où iras,
A mes amis ceste Epistre liras :
Je ne veux pas aussi, que tu leur celes,
Mais leur diras : Amis, j'ay des nouvelles
D'un malheureux, que Venus la Déesse
A forbanny de foulas, & lieffe.

Tu diras vray, car maux me sont venus
Par le vouloir d'impudique Venus.
Laquelle feit tant par Mer, que par Terre
Sonner un jour contre femmes la guerre :
Ou trop tost s'est maint Chevalier trouvé,
Et maint grand homme à son dam esprouvé.
Maint bon Courtaut y fut mis hors d'aleine :
Et maint Mouton y laissa de sa laine

Brief, nul ne peult (foit par feu, fang, ou mine)
Gagner prouffit en guerre feminine :
Car leur ardeur est aspre le possible :
Et leur harnois haut, & bas invincible.

Quant est de moy, jeunesse povre, & fotte
Me fait aller en ceste dure flotte
Fort mal garny de lances, & escus :
Semblablement le gentil Dieu Bacchus
M'y amena accompagné d'Andoilles,
De gros Jambons, de Verres, & Gargoilles,
Et de bon vin versé en maint Flafcon :
Mais j'y receu si grand coup de Faucon,
Qu'il me fallut soudain faire la poulle,
Et m'enfuyr (de peur) hors de la foule.

Ainsi navré je contemple, & remire,
Ou je pourrois trouver souverain Mire :
Et prenant cueur autre que de malade
Vins circuir les limites d'Archade,
La Terre neufve, & la grand' Tartarie,
Tant qu'à la fin me trouvay en Surie :
Ou un grand Turc me vint au corps saisir,
Et sans avoir à luy fait desplaisir,
Par plusieurs jours m'ha si tresbien frotté
De Dos, les Reins, les Bras, & le Costé,
Qu'il me convint gesir en une couche
Criant les Dents, le Cueur, aussi la Bouche,
Disant (helas) ô Bacchus puissant Dieu,
M'as tu mené expres en ce chaut lieu,
Pour voir à l'œil moy le petit Raisin
Perdre le gouft de mon proche Cousin ?
Si une fois puis avoir allegeance,
Certainement j'en prendray bien vengeance,
Car je feray une armée legere,

Tant seulement de lances de Fougere,
Camp de Taverne, & pavoys de Jambons,
Et Bœuf fallé, qu'on trouve en mangeant bons,
Tant que du choc rendray tes Flascons vuides.
Si tu n'y mets grand' ordre, & bonnes guides.

Ainsi j'esleve envers Bacchus mon cuer,
Pource qu'il m'ha privé de sa liqueur,
Me faisant boire en chambre bien ferrée
Fade Tifane, avecques eau ferrée,
Dont souvent fay ma grand'foif estancher.

Voila comment (ô Monseigneur tant cher)
Sous l'Estandard de Fortune indignée,
Ma vie fut jadis predestinée.

En fin d'escrit, bien dire le te vueil,
Pour adoucir l'aigreur de mon grand dueil,
Car dueil caché en desplaisant courage,
Cause trop plus de douleur, & de rage,
Que quand il est par parolles hors mis,
Ou declairé par lettre à ses Amis :
Tu es des miens le meilleur espruvé :
A Dieu celuy que tel j'ay bien trouvé.

A MONSIEUR BOUCHART

DOCTEUR EN THEOLOGIE

DONNE responce à mon present affaire,
Docte Docteur. Qui t'ha induit à faire
Emprisonner depuis six jours en ça,
Un tien Amy, qui onc ne t'offensa?
Et vouloir mettre en luy crainte, & terreur
D'aigre justice, en disant, que l'erreur

Tient de Luther? Point ne fuis Lutherifte,
Ne Zuinglien, & moins Anabaptifte :
Je fuis de Dieu par son filz Jefu Christ.

Je fuis celuy, qui ay fait maint efcrit,
Dont un feul vers on n'en fauroit extraire,
Qui à la Loy divine foit contraire.

Je fuis celuy, qui prens plaisir, & peine
A louer Christ & fa Mere tant pleine
De grace infufe : & pour bien l'efprouver,
On le pourra par mes efcrits trouver.

Brief, celuy fuis, qui croit, honore, & prise
La fainte, vraye, & catholique Eglife.
Autre doctrine en moy ne veux bouter :
Ma Loy eft bonne, & fi ne faut doubter,
Qu'à mon povoir ne la prise, & exaufse,
Veu qu'un Payen prise la fienne fauffe.
Que quiers tu donc, ô Docteur catholique?
Que quiers tu donc? as tu aucune pique
Encontre moy? ou fi tu prens faveur
A me trifter deffous autrui faveur.

Je croy que non, mais quelque faux entendre
T'ha fait fur moy telle rigueur eftendre.
Donques refrain de ton courage l'ire,
Que pleuft à Dieu, qu'ores tu peusses lire
Dedans ce corps de franchise interdit :
Le cueur verrois, autre qu'on ne t'ha dit.

A tant me tais, cher Seigneur nostre maiftre,
Te fuppliant à ce coup amy m'estre.
Et fi pour moy à raifon tu n'es mis,
Fay quelque chofe au moins pour mes Amis,
En me rendant par une horfboutée
La liberté, laquelle m'as oſtée.

A SON AMY LYON

J E ne t'escry de l'amour vaine, & folle,
Tu vois assez, s'elle fert, ou affolle :
Je ne t'escry ne d'armes, ne de guerre,
Tu vois, qui peult bien ou mal y acquerre :
Je ne t'escry de Fortune puissante,
Tu vois assez, s'elle est ferme, ou glissante :
Je ne t'escry d'abus trop abusant,
Tu en fais prou, & si n'en vas usant :
Je ne t'escry de Dieu, ne sa puissance,
C'est à luy seul t'en donner congnoissance :
Je ne t'escry des Dames de Paris,
Tu en fais plus que leurs propres Maris :
Je ne t'escry, qui est rude, ou affable,
Mais je te veux dire une belle Fable :
C'est assavoir du Lyon, & du Rat.

Cestuy Lyon plus fort qu'un vieil Verrat,
Veit une fois que le Rat ne savoit
Sortir d'un lieu, pourautant qu'il avoit
Mengé le lard, & la chair toute crue :
Mais ce Lyon (qui jamais ne fut Grue)
Trouva moyen, & maniere, & matiere
D'ongles, & dents, de rompre la ratiere :
Dont maistre Rat eschappa viftement :
Puis meit à terre un genouil gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille fois la grand' Beste :
Jurant le Dieu des Souris, & des Ratz
Qu'il luy rendroit (Maintenant tu verras
Le bon du compte). Il advint d'aventure,

Que le Lyon pour chercher sa pasture,
Saillit dehors sa caverne, & son siege :
Dont (par malheur) se trouva pris au piege,
Et fut lié contre un ferme posteau.

Adonc le Rat, sans serpe, ne cousteau,
Y arriva joyeux, & esbaudy,
Et du Lyon (pour vray) ne s'est gaudy :
Mais despita Chatz, Chates, & Chatons,
Et prisa fort Ratz, Rates, & Ratons,
Dont il avoit trouvé temps favorable
Pour secourir le Lyon secourable :
Auquel ha dit, Tais toy Lyon lié,
Par moy feras maintenant deslié :
Tu le vaux bien, car le cueur joly as :
Bien y parut, quand tu me deslias.
Secouru m'as fort Lyonneusement,
Or secouru feras Rateusement.

Lors le Lyon ses deux grans yeux vestit,
Et vers le Rat les tourna un petit,
En luy disant, ô povre verminiere,
Tu n'as sur toy instrument, ne maniere,
Tu n'as Cousteau, serpe, ne serpillon,
Qui feust couper corde, ne cordillon,
Pour me jeter de ceste estroite voye.
Va te cacher, que le Chat ne te voye.

Sire Lyon (dit le filz de Souris)
De ton propos (certes) je me souz ris,
J'ay des Cousteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc plus trenchans qu'une Sie :
Leur gaine c'est ma gencive, & ma bouche :
Bien couperont la corde, qui te touche
De si trespres : car j'y mettray bon ordre.

Lors Sire Rat va commencer à mordre

Ce gros lien : vray est, qu'il y fongea
Affez long temps, mais il le vous rongea
Souvent, & tant, qu'à la parfin tout rompt :
Et le Lyon de s'en aller fut prompt,
Disant en foy : Nul plaisir (en effect)
Ne se perd point, quelque part ou soit faict.
Voilà le compte en termes rimassez :
Il est bien long, mais il est vieil assez,
Tefmoing Esope, & plus d'un million.

Or vien me voir, pour faire le Lyon :
Et je mettray peine, sens, & estude
D'estre le Rat, exempt d'ingratitude :
J'enten, si Dieu te donne autant d'affaire,
Qu'au grand Lyon : ce qu'il ne vueille faire.

DU COQ A L'ASNE

A LYON JAMET

JE t'envoye un grand million
De saluts, mon amy Lyon :
S'ilz estoient d'Or, ilz vaudroient mieux :
Car les François ont parmy eux
Toufiours des nations estranges.
Mais quoy ? nous ne pouvons estre Anges,
C'est pour venir à l'equivoque :
Pource qu'une femme se moque,
Quand son Amy son cas luy compte.
Or pour mieux te faire le compte,
A Romme sont les grans pardons :
Il faut bien que nous nous gardons,

De dire, qu'on les apétisse :
Excepté que gens de Justice
Ont le temps apres les Chanoines.

Je ne vey jamais tant de Moines,
Qui vivent, & si ne font rien.
L'Empereur est grand terrien,
Plus grand, que Monsieur de Bourbon.
On dit, qu'il fait à Chambourg bon,
Mais il fait bien meilleur en France :
Car si Paris avoit souffrance,
Montmartre auroit grand desconfort :
Aussi depuis qu'il gele fort,
Croyez qu'en despit des jaloux,
On porte fouliers de veloux,
Ou de trippe, que je ne mente.
Je suis bien fol, je me tormente
Le Cueur, & le Corps d'un affaire,
Dont toy & moy n'avons que faire
Cela n'est qu'irriter les gens :
Tellement que douze Sergens
Bien armez jusque au colet,
Battront bien un homme seulet :
Pourveu que point ne se deffende.
Jamais ne veulent qu'on les pende :
Si disent les vieux quolibetz
Qu'on ne void pas tant de gibets
En ce Monde, que de larrons.

Porte bonnets carrez, ou ronds,
Ou chapperons fourrez d'Ermines,
Ne parle point, & fay des mines,
Te voila sage, & bien discret.
Lyon Lyon, c'est le secret,
Appren tandis que tu es vieux :

•

Et tu verras les envieux
Courir comme la Chananée,
En difant qu'il est grand'année,
D'amoureufes, & d'Amoureux,
De dolens, & de langoureux,
Qui meurent le jour quinze fois.
Samedy prochain toutesfois
On doit lire la loy civile :
Et tant de Veaux, qui vont par ville,
Seront bruslez fans faute nulle,
Car ilz ont chevauché la Mule,
Et la chevauchent tous les jours.
Tel fait à Paris long fejours,
Qui voudroit estre en autre lieu.
Laquelle chose de par Dieu
Amours finissent par Couteaux.
Les trois dames des Blancs manteaux
S'habillent toutes d'une forte
Il n'est pas possible, qu'on forte
De ces cloistres aucunement,
Sans y entrer premierement :
C'est un argument de Sophiste,
Et qu'ainfi soit un bon Papiſte
Ne dit jamais bien de Luther :
Car s'ilz venoyent à disputer,
L'un des deux seroit Heretique.
Outre plus, une femme Ethique
Ne fauroit estre bonne bague :
D'avantage, qui ne se brague,
N'est point prisé au temps present :
Et qui plus est, un bon present
Sert en amours plus que babils.
Et puis la façon des habits,

Dedans un an fera trop vieille.

Il est bien vray, qu'un Amy veille,
Pour garder l'autre de diffame.

Mais tant y ha, que mainte femme
S'efforce à parler par escrit.

Or est arrivé l'Antechrist,
Et nous l'avons tant attendu.

Madame ne m'ha pas vendu,
C'est une Chançon gringottée,
La Musique en est bien notée,
Où l'affiete de la clef ment.

Par la mort bieu voyla Clement,
Prenez le, il a mengé le lard.

Il fait bon estre Papelard,
Et ne courroucer point les fées.

Toutes choses qui sont coiffées,
Ont moult de Lunes en la teste.

Escrivez moy s'on fait plus feste
De la Lingere du palais :

Car maistre Jean du Pont Alais
Ne sera pas si outrageux,

Quand viendra à jouer ses jeux,
Qu'il ne vous fasse trestous rire.

Un homme ne peult bien escrire,
S'il n'est quelque peu bon lifart.

La chançon de frere Grifart

Est trop sale pour ces Pucelles :

Et si fait mal aux cueurs de celles,
Qui tiennent foy à leurs Maris.

Si le grand rimeur de Paris
Vient un coup à voir ceste lettre,
Il en voudra oster, ou mettre,
Car c'est le Roy des Corrigears.

Et ma plume d'Oye, ou de Jars
Est ja plus escroupionnée
Qu'une vieille bas enconnée,
D'escrire aujourd'hui ne cessa.

Des nouvelles de pardeça,
Le Roy va souvent à la chasse,
Tant qu'il faut descendre la Chasse
Saint Marceau pour faire plouvoir.

Or Lyon, puis qu'il t'ha pleu voir
Mon Epistre jusques icy,
Je te supply m'excuser, si
Du Coq à l'Asne vois fautant,
Et que ta plume en faisse autant :
Afin de dire en petit metre
Ce que j'ay oublié d'y metre.

Excuses d'avoir fait aucuns Adieux.

SUBSCRIPTION

*Clement Marot aux gentilz Veaux,
Qui ont fait les Adieux nouveaux.*

SATYRIQUES trop envieux,
Escrivans de Plume lezarde,
Vous avez fait de beaux Adieux.
Le feu Saint Antoine les arde :
Puis vostre langue se hazarde
De semer que je les ay faits :
Ainsi le Coulpable se garde,
Et l'innocent porte le faix.

Si mentez vous bien par la gorge,
Sur Dames ne suis animé :
Et ne fortit onc de ma Forge
Un ouvrage si mal limé :
Et ne fera mien estimé
Par ceux qui congnoissent ma veine.
Brief, il est un peu mal rimé,
Mais la raison en est bien vaine.

Et en cela plus fots, que fins,
Vous vous monstrez apertement :
Car pour bien venir à voz fins,
Besongner falloit autrement.
Si parlé eussiez seulement
De fix, qui hayne m'ont voué,
On vous eust creu facilement,
Et j'eusse le tout advoué.

Mais un chacun juger peult bien,
Que parler ne voudrois de femmes,
Qui ne m'ont offensé en rien,
Et qui n'eurent jamais diffames,
Et puis vous y meslez les Dames
Qui sçavent que suis leur servant :
C'est tresmal entendu voz games,
Pour mettre voz chants en avant.

Bien ne mal n'ay voulu escrire
De tant honnestes Damoyelles :
Et quand d'elles voudrois rien dire,
Je ne ferois point faux Libelles :
Plustost leurs louanges tresbelles
Dirois en mon petit sçavoir,
Pour aquerir la grace d'elles,
Que chacun met peine d'avoir.

Dames on n'y a que reprendre,

Et qui tenez l'honneur trescher,
A moy ne vous en vueillez prendre,
Onques ne pensay d'y toucher.
Vueillez vous donques attacher
Aux meschans, & fots Blafonneurs,
Qui n'ont sceu comment me fascher,
Sinon en touchant voz honneurs.

De tigne espeffe de fix doits,
D'un Oeil hors du Chef arraché,
De Membres aussi secs que bois,
D'un Nez de fins Clous attaché,
De tout cela soit entaché
Qui telz beaux Adieux a fait naistre :
Quand il sera ainsi merché,
Il fera aise à congnoistre.

AUX DAMES DE PARIS,

QUI NE VOULOIENT PRENDRE LES PRECEDENTES
EXCUSES EN PAYEMENT

Puis qu'au partir de Paris, ce grand lieu,
On vous ha dit trop rudement Adieu,
Dire vous veux, maugré chacun Langard,
A l'arriver doucement Dieu vous gard.

Dieu vous gard donc mes Dames tant Poupines :
Qui vous fait mal ? trouvez-vous des espines
En ces Adieux ? Ces beaux Rhetoriqueurs
Ont-ilz au vif touché vos petits cueurs ?
Croyez de vray que le grand Lucifer
S'en chauffera un jour en son Enfer :

Car ce n'est point jeux de petits enfans,
D'ainfi toucher voz honneurs triomphans.

Or puis qu'advient que ce mal vous avez,
Guerissez vous, si guerir vous savez :
Quant est de moy, je ne sçay Medicine,
Emplastre, unguent, ny herbe, ne Racine
Qui sceust au vray l'aigreur diminuer
De vostre mal, qui veult continuer :
Mais je sçay bien comme il ne croistra point,
Et ne poindra par moy non plus qu'il poinct.
Tant seulement faut, que plus ne croyez,
Qu'il vient de moy : car certaines foyez,
Que si ma plume endroit vous se courrouffe,
Il n'y aura Blanche, Noire ny Rouffe,
Qui bien ne sente augmenter son angoisse :
Et qui au doigt, & à l'œil ne congnoisse
Combien mieux pique un Poëte de Roy,
Que les rimeurs, qui ont fait le defroy.
Non que ce soit de piquer ma coustume,
Mais il n'est bois si verd qui ne s'allume.
Tant plus me suis par escrit excusé,
Tant plus m'avez de parole accusé,
Usant vers moy de menasses follettes :
Puis quand sentez voz puissances foyblettes,
Alez querant aux hommes allegeance,
En leur chantant, Faites m'en la vengeance,
O foyble gent, qui ne se peult (en somme)
D'homme venger sinon par secours d'homme !
Bon est l'ouvrier, qui ne fait pas égale
Vostre puissance à la volonté male,
Puis qu'en tout cas, & en toute saison
Vostre appetit surmonte la raison.

Ces mots ne vont jusques aux Vertueuses.

Mais dites moy vous autres bien Facheufes,
Quand des Adieux j'eusse advoué l'affaire
Sans m'excuser, qu'eussiez vous sceu pis faire ?
Vous me tenez termes plus rigoureux,
Que le Drappier au Berger douloureux.
S'il n'est-il Loup, Louve, ne Louveton,
Tigre, ne Aspic, ne Serpent, ne Luthon,
Qui jamais eust fur moy la dent boutée,
Si mon excuse il eust bien escoutée.
Avez-vous donc les cueurs moins damoyseaux,
Qu'Aspicz, ne Loups, & telz gentils oyseaux ?
Je croy que non : par tout avez louanges
D'humble parler, & de visage d'Anges :
Et de ma part me semblent voz façons
Succe en douceur, & en froideur glaçons.
Si trompé suis, je dy que la Couleuvre
En voz Jardins sous douces fleurs se cœuvre.
Certes je croy que vous cuidez (sans fainte)
Que j'ay basti mes excuses par crainte :
Bien peu s'en faut, que ne die en mes vers
Propos de vous, qui monstre le revers.
Ma Muse ardante autre chose ne quiert,
L'encre le veult, la plume m'en requiert :
Et je leur dy que rien de vous ne sçay :
Mais Dieu vous gard que j'en fasse l'essay.
N'ay-je passé ma jeunesse abusée
Autour de vous ? laquelle j'eusse usée
En meilleur lieu (peult estre en pire aussi)
Rien ne diray, n'avez aucun soucy :
Et si en sçay, bien je l'ose asseurer,
Pour faire rire, & pour faire pleurer.
Mais que vaudroit d'en travailler mes doigts
Sur le papier ? Mores, Turcz, & Medois

Sçavent vos cas : la Terre n'est semée,
Sinon du grain de vostre renommée.
Brief, pour escrire y a bien d'autres choses
Dedans Paris trop longuement enclofés.
Tant de Broillis, qu'en Justice on tolere,
Je l'escrirois, mais je crains la Colere :
L'oyfiveté de Prestres, & Cagots
Je la dirois, mais garde les Fagots :
Et des abuz, dont l'Eglise est fourrée,
J'en parlerois, mais garde la Bourrée.
De tout cela, & de vous me tairoye,
Et en chemin plus beau me retrairoye,
Quand me viendrait d'escrire le desir.

Je blasmerois Guerre, qui fait gesir
Journellement par terre en grand' outrance
Les vieux Soudars, & les jeunes de France.

Ou emplirois la mienne blanche carte,
Du bien de paix, la priant qu'elle parte
Du haut du Ciel pour venir visiter
Princes Chrestiens, & entr'eux habiter.

Ou dirois loz meritoire de ceux,
Qui bien fervans n'ont l'esprit paresseux
A la chercher tachans (comme loyaux)
Tirer deça les deux Enfans Royaux.

Ou parlerois (usant de plus haut style)
De maint conflict cruel, dur & hostile,
Où l'on a veu charges, & presses fendre
Nostre bon Roy pour vous autres dessendre,
Ce temps pendant que preniez voz delictz
Sans nul danger) en voz chambres, & lietz.

Ou compterois de luy maint grand orage
De grand fortune, & son plus grand courage,
Qui sous le faix n'a esté veu ployer.

Voila le poinct où voudrois m'employer,
Sans m'amuser à rimer voz Adieux.
Et faites moy mines de groins, & d'yeux,
Tant que voudrez : onques ne prins vifée
Pour vous lascher un feul traict de rifée,
Et m'en croyez : mais les langues qui sonnent,
Comme un cliquet, tousjours le bruit me donnent
De tous escrits, tant soient lourdement faits :
Ainsi foustien des Afnes tout le faix.

Or estes vous dedans Paris fix femmes,
Qui un escrit tout farfy de diffames
M'avez transmis : & quand aucun se boute
A l'escouter, luy semble qu'il escoute,
En plein marché fix ordes harengeres
Jetter le feu de leurs langues legeres
Contre quelcun : Va vilain Farcereau,
Maraut, Belistre, Yvrongne, Maquereau,
Comme une Pie en cage injurieuse.

En vostre Epistre aussi tant furieuse
M'avez repris, que je veux faire bragues
Dessus l'Amour, sans Chaines & sans Bagues,
Ha (dy je lors) il faut que chacun croye,
Qu'à tout Oyseau il souvient de sa proye.
Voz grans Faucons, qui furent Fauconneaux,
Vollent tousjours pour Chaines, & Anneaux.

Puis vous touchez, & les morts & les vifs :
Repondez moy, pourquoy en voz devis
Blasmez vous tant feu mon Pere honoré,
Qui vostre sexe ha tant bien decoré
Au Livre, des Dames l'advocate ?
J'estimerois la recompense ingrate,
Si pour vous fix eust travaillé sa teste :
Mais il parla de toute femme honneste :

Non que sur vous je treuve que redire,
Ainçois chacun vous doibt nommer, & dire
Avant la mort les six Canonifées :
Ou (pour le moins) les six Chanonifées,
Quant au Réfveur, qui pour telz vieux Registres
Print tant de peine à faire des Epistres
Encontre moy, pour tous les menus droits
De son labeur, feulement je voudrois,
Qu'il eust couvert de vous six la plus faine :
Il auroit beau se laver d'eau de Seine
Après le coup. Ha, le vil Blafonneur,
C'est luy qui fait sur les Dames d'honneur
Tous les Adieux : & vous six l'en priaftes :
Puis dessus moy le gland Haro criaftes,
Sçachans, de vray, que pour vous feulement
On n'est crié dessus moy nullement.

Et de bon heur prinftes un Secretaire
Propre pour vous : onques ne se feut taire
De composer en injure : & meschance :
Je le congnoy. Or prenons autre chance.

Je fuis d'advis que veniez appointant,
Quant au courroux, en moy n'en ha point tant,
Que pour le bien de vous six je ne vueille :
Et qu'ainfi soit, en Amy vous conseille,
Que deormais vostre bec teniez coy :
Car vostre honneur ressemble un ne fay quoy,
Lequel tant plus on le va remuant,
Moins il sent bon, & tant plus est puant.

Et quand orrez ces miens presens alarmes,
Ayez bon cueur, & contenez voz larmes,
Que vous avez pour les Adieux rendues
Las mieux vaudroit les avoir esbandues
Dessus les piedz de Christ les essuyans

De voz cheveux, & voz pechez fuyans
Par repentance aveques Magdaleine.

Qu'attendez-vous ? Quand on est hors d'alaine,
La force faut. Quand vous ferez hors d'aage,
Et que voz nerfs sembleront un cordage,
Plus de voz yeux larmoyer ne pourrez,
Car sans humeur seiches vous demourrez :
Et quand vos yeux pourroient plourer encores,
Où prendrez vous les cheveux, qu'avez ores,
Pour effuyer les piedz du Roy des Cieux ?
Croyez qu'à tel mystere precieux
Ne ferez lors du bon Ange appellées,
Pource que trop ferez vieilles pellées :
Desja vous prend icelle maladie.

Vous voulez faire, & ne voulez, qu'on die
Cessez, cessez toutes occasions,
Si prendront fin toutes derisions :
C'est le droit poinct pour clorre les passages
Aux mal difans. Et vous autres bien sages,
Qui des Adieux ne fustes point touchées,
Et vous aussi, que l'on y a couchées.
Et qui pourtant compte n'en faictes mie,
Nulle de vous ne me soit ennemie,
Je vous supply, pour telles bourgeoissettes,
Qui vont cherchant des noïses pour noïsettes.
On voit assez, que vous estes entieres
De n'avoir prins à cueur telles matieres.
Aussi n'est-il blason, tant soit infame,
Qui sceust changer le bruit d'honneste femme :
Et n'est blason, tant soit plein de louange,
Qui le renom de folle femme change.
On a beau dire, une Colombe est noire,
Un Corbeau blanc : pour l'avoir dit, faut croire

Que la Colombe en rien ne noircira,
Et le Corbeau de rien ne blanchira.

Certainement les vertus, qui s'espendent
Dessus voz cueurs, si fort vostre me rendent,
Que pour l'amour de vous n'eusse jamais
Contre elles fait ceste presente : mais
Tant m'ont pressé d'escrire, & me contraignent,
Qu'il semble au vray que plaisir elles praignent
En mes propos : & ont bien ce credit,
Que si je n'ay assez à leur gré dit,
Je leur feray un livre de leurs gestes
Intitulé, Les six vieilles Digestes :
Et si n'auray de matiere defaut.
J'en ay encor plus qu'il ne leur en faut :
Mais pour ceste heure elles prendront en gré,
Car au propos où elles m'ont ancré,
Veux mettre fin, & avant que l'y mettre,
Vostre Clement vous prie en ceste Lettre,
Dames d'honneur, que ces femmes notées
Soient deormais d'autour de vous ostées
Ne plus ne moins qu'on oste mauvaïse herbe
D'avec l'espy, dont on fait bonne Gerbe :
Vous advisant que trop plus sont nuisantes
A voz honneurs, que les Rimes cuïfantes
De fots Adieux : & toutesfois, afin
Que mon escrit ne les fache à la fin,
Je leur vois dire un Adieu sans rancune.

Adieu les six, qui n'en vallez pas une :
Adieu les six, qui en vallez bien cent :
Qui ne vous void, de bien loing on vous sent.



A LA ROYNE ELEONOR

A SON ARRIVÉE D'ESPAGNE AVEC MESSIEURS LES ENFANS

Puis que les Champs, les Monts, & les Vallées,
Les Fleuves doux, & les ondes salées
Te font honneur à la venuë tienne,
Princesse illustre, & Royne treschrestienne :
Puis que Clerons, & Bombardes tonnantes,
Chantres, Oyseaux de leurs voix resonnantes
Tous à l'envy maintenant te saluent,
Feray-je mal, si de ma Plume fluent
Vers mesurez, pour saluer aussi
Ta grand' hauteur, qui rompt nostre foucy :
Certes le son de ma Lettre n'ha garde
D'estre si dur comme d'une Bombarde
Et si n'est point mortel en Terre, comme,
Voix de Clérons, ou d'Oyffelet, ou d'Homme :
Parquoy je croy que de toy sera pris
Autant à gré. Donques, Perle de pris,
Par qui nous est tant de joye advenuë,
Tu sois la bien (& mieux que bien) venuë
Pourquoy as fait si longue demourée?
Certainement ta venuë honorée
De tarder tant tous languir nous faisoit :
Mais bien favons que trop t'en desplaïoit.
N'est-ce pas toy, qui du Roy fus esprise
Sans l'avoir veu? mesmes apres sa prinse :
Ou tellement aux armes laboura,
Que le corps pris, l'honneur luy demoura.
N'est-ce pas toy, qui sentis plus fort croistre
L'amour en toy, quand tu vins à congnoistre

Et voir son port, forme, fens, & beauté
Qui ne sent rien que toute Royauté?
N'est-ce pas toy, qui songeois nuiét & jour
A le remettre en son privé sejour?
Et qui depuis en prison si amere
A ses Enfans feis office de mere,
Jusqu'à donner à ton cher Frere Auguste
Doubte de toy? voire doubte tresjuste :
Car je croy bien, si eusses eu l'usage
Des arts subtils de Medée la sage,
Qu'en blancs vieillards tu eusses transformez
Ces jeunes corps tant beaux, & bien formez,
Pour les mener secretement en France,
Et puis rendu leur eusses leur enfance.

Or (Dieu mercy) amenez les as tu
Sans Nigrommance, ou Magique vertu,
Ains par le vueil de Dieu, qui tout prevoit,
Et qui desja destinée t'avoit
Femme du Roy, duquel & jours, & nuiéts
Tu as porté la moytié des ennuis
Dont raison veult, & le droit d'Amytié
Que maintenant reçoives la moytié
De fa grand joye, & du regne puissant,
Et de l'amour du peuple obeissant.

O Royne donc, de tes subjets loyaux
Vien recevoir les hauts honneurs Royaux :
Voir te convient ton Royaume plus loing,
Tu n'en as veu encor qu'un petit coing :
Tu n'as rien veu que la Doue, & Gironde :
Bientost verras la Cherante profonde
Loire au long cours, Seine au port fructueux :
Saone qui dort, le Rosne impetueux :
Aussi la Somme, & force autres Rivieres :

Qui ont les borts de force Villes fieres,
Dont la plus grande est Paris sans pareille.

Là, & ailleurs desja on t'appareille
Mysteres, jeux, beaux paremens de Rues,
Sur le pavé fleurs espees & drues,
Par les quantons Theatres, Colifées,
Brief, s'on pouvoit faire champs Elifées,
On les feroit pour mieux te recevoir.

Mais que veult-on encor te faire voir ?
Pourroit-on bien augmenter tes plaisirs ?
N'as tu pas veu le grand de tes desirs,
Ton cher espoux, nostre souverain Roy ?
Si as tresbien : mais encores je croy,
Qu'en gré prendras, & verras volontiers
Les appareils du peuple en maints quartiers.
Et, qui plus est, en cela regardant
Tu congnoistras le zelle trefardant,
Qu'en toy on a : ce que je te supplie
Congnoistre en moy, Royne trefaccomplie :
Car Apollo, ne Clio, ne Mercure
Ne m'ont donné secours, ne soing, ne cure
En cest escrit. Le zelle, que je dy,
L'a du tout fait, & m'a rendu hardy
A te l'offrir, tel que tu le vois estre.
Puis ton Espoux est mon Roy, & mon maistre :
Donques tu es ma Royne & ma maistresse :
Voila pourquoy mes escrits je t'adresse.



A MONSEIGNEUR DE LORRAINE,

LUY PRESENTANT LE PREMIER LIVRE TRANSLATÉ
DE LA METAMORPHOSE

S'IL y ha rien, Prince de haut pouvoir,
Qui par deça face mal son devoir
De recevoir ta hauteſſe honorée,
Ce ne fera que ma Plume eſſorée,
Qui entreprend de te donner Salut,
Et pour ce faire onc aſſez ne valut :
Ains trop eſt lourde, & de ſtyle trop mince,
Pour s'adreſſer à tant excellent Prince :
Ce neantmoins ſachant, que tu as pris
Par maintesfois plaifir en mes eſcrits,
J'ayme trop mieux t'eſcrire lourdement,
Que de me taire à ton advenement,
Car j'ay eſpoir que la volonté tienne
Congnoiſtra bien en ceſt eſcrit la mienne :
Qui eſt, & fut, & fera, de ſavoir
Faire aucun cas, ou tu puiffes avoir
Quelque plaifir. Premier donc je ſaluë
Treſhumblement ta hauteſſe & valuë :
Puis à celui, qui eſt Prince des Anges,
Rends de bon cueur immortelles louanges,
De l'heureux point de ta noble venuë,
Qui eſt le temps de la Paix advenuë :
Par qui tu vois les deux enfans de France
Hors des liens de captive ſouffrance.

Graces auſſi luy faut rendre des pertes :
Vray eſt, que trop ſont lourdes, & apertes

A un chacun : mesme ta Majesté
Participante aux malheurs ha esté,
En y perdant sous la fleur de jeunesse
Deux Freres pleins d'honneur, sens, & prouesse,
Qui est celuy (si bien le congnoissoit)
Qu'en y pensant, plein de douleur ne soit ?
Si convient il en douleur, & ennuy
Nostre vouloir conformer à celuy
Du Tout puissant : autrement on resiste
A sa bonté. Ce propos dur, & triste
En cest endroit rompray pour le present,
Et te supply prendre en gré le present,
Que je te fay de ce translaté Livre,
Lequel (pour vray) hardiment je te livre,
Pource que point le sens n'en est yssu
De mon cerveau : ains ha esté tissü
Subtilement par la Muse d'Ovide :
Que pleust à Dieu l'avoir tout mis au vuyde
Pour t'en faire offre. Or si ce peu t'agrée,
Heureux seray que ton cueur, s'y recrée
Ce temps pendant qu'en France tu sejourne,
Et attendant qu'en ta Duché retournes,
Duché puissante, & Duché souveraine,
Duché de biens, & de Paix toute pleine,
Duché, de qui par tout le nom s'estend,
Là où ton Peuple à ceste heure s'attend
Aussi faché de ta loingtaine absence,
Que toy joyeux de la noble presence
De nostre Roy, de ses Enfans ayez.
Et des treshauts Princes tant renommez :
Entre lesquelz de tes Freres la Reste
Tu vois fleurir en honneur manifeste,
Cheris du Roy, & du peuple honorez.

Or à ces deux, que Mort ha devorez,
Dieu doit repos : & aux trois qui demeurent,
Que de cent ans (bien comptez) ilz ne meurent.

A MONSEIGNEUR LE GRAND MAISTRE
DE MONTMORENCY

LUY ENVOYANT UN PETIT RECUEIL DE SES ŒUVRES
AVEC RECOMMANDATION DU PORTEUR

EN attendant le moyen, & pouvoir,
Qu'honnestement je me puisse mouvoir
De ce païs, il m'est pris le courage,
De mettre à part reposer un Ouvrage,
Qui pour le Roy fera tost mis à fin :
Puis ay choisi un autre Plume, afin
De vous escrire en Rime la presente :
De par laquelle orendroit vous presente
Salut treshumble : & un livre petit,
Ou j'ay espoir que prendrez appetit :
Car long temps ha, qu'il vous a pleu me dire,
Et commander, que le vous feisse escrire.

C'est un amas de choses espendues,
Qui (quant à moy) estoient si bien perdues,
Que mon esprit n'eut onc à les ouvrir
Si grand labeur, comme à les recouvrer,
Mais comme ardent à faire vostre vueil,
J'ay tant cherché : qu'en ay fait un recueil,
Et un Jardin garny de fleurs diverses
De couleur Jaune, & de Rouges, & Perles.

Vray est, qu'il est sans arbre ne grand fruit :
Ce neantmoins je ne vous l'ay construit
Des pires fleurs, qui de moy sont forties.

Il est bien vray, qu'il y a des Orties :
Mais ce ne sont que celles, qui piquent
Les Mufquins, qui de moy se moquent.

Vostre esprit noble en ce petit Verger
Aucunesfois se pourra soulager,
Quand travaillé aura au bien publique,
Auquel tousjours soigneusement s'applique.
Donc (Monseigneur) plus que treshumblement
Je vous supply de cordialement
Le recevoir, & du Porteur de luy
Avoir pitié. C'est encores celui
Petit Tailleur entre tous les Tailleurs,
Dont à Bourdeaux, à Coignac, & ailleurs,
Je vous parlay par escrit, & de bouche.
Enrichy n'est : il se leve, & se couche
Soir, & matin aussi mal fortuné
Que quand pour luy fustes importuné.

Jadis servit la haute Seigneurie
De la feu Royne en sa noble escuyrie :
Mais son estat dessous la dure lame
Fut enterré avec la bonne Dame.
Or ne peut plus revivre sa maistresse :
Quand à l'estat malgré la mort traistresse
Vous le pouvez refaire aussi vivant,
Et aussi beau qu'il estoit par avant.
Las (Monseigneur) faites ce beau miracle :
Il est aisé. Et si par quelque obstacle
Ne peut ravoïr son estat de Tailleur,
Il ne le faut que tromper d'un meilleur.
Si vous haûsez son estat, & son bien,

Il le prendra : car je le congnois bien.
Au pis aller, pour conclurre l'affaire,
Je vous supply comme aux autres luy faire :
Et s'il n'en ha (autant comme eux) beloing,
Je suis content qu'on n'en prenne le foing.

Priant celuy, lequel vous a fait naistre,
Que cent bons ans vous maintienne grand maistre,
Ou qu'il vous monte en plus digne degré,
Afin que plus luy en fachez de gré.

POUR PIERRE VUIART

A MADAME DE LORRAINE

J'E ne l'ay plus liberalle Princeſſe,
Je ne l'ay plus, par mort il a prins ceſſe
Le bon Cheval, que j'euz de voſtre grace.
N'en ſauroit on recouvrer de la race ?
Certainement tandis que je l'avoie,
Je ne trouvois rien nuifant en la voye.
En le menant par Bois, & par Taillis
Mes yeux n'eſtoient de branches aſſaillis.
En luy faiſant gravir Roc, ou Montagne
Autant m'eſtoit que trotter en Campagne.
Autant m'eſtoit Torrents, & grandes eaux
Passer ſur luy, comme petits Ruiſſeaux,
Car il ſembloit que les pierres s'oſtaſſent
De tous les lieux ou ſes piedz ſe boutaſſent.

Que diray plus ? onc voyage ne fait
Avecques moy, dont il ne vint prouffit :
Mais maintenant toutes choſes me grevent,

Branches au Bois les yeux quasi me crevent,
Car le Cheval que je pourmaine, & maine,
Est malheureux, & bronche en pleine plaine :
Petits Ruiffeaux, grans Rivieres luy semblent,
Pierres, Cailloux en son chemin s'assemblent.
Et ne me donne en voyages bonheur.

O Dame illustre, ô parangon d'honneur,
Dont proceda le grand bonheur secret
Du Cheval mort, ou j'ay tant de regret ?
Il ne vint point de Cheval, ne de selle :
J'ay ceste Foy qu'il proceda de celle
Par qui je l'euz. Or en fuis desmonté,
La Mort l'ha pris, la Mort l'ha surmonté :
Mais c'est tout un, vostre bonté naïve
Morte n'est pas : ainçois est si trespive,
Qu'elle pourroit non le resusciter,
Mais d'un pareil bien me faire heriter.

S'il advient donc que par la bonté vostre
Monseigneur face un de ses Chevaux nostre,
Treshumblement le supply, qu'il luy plaife
Ne me monter doucement, & à l'aïse.
Je ne veux point de ces doucets Chevaux,
Tant que pourray endurer les travaux :
Je ne veux point de Mule, ne Mulet,
Tant que je fois vieillard blanc, comme laiët :
Je ne veux point de blanche Haquenée,
Tant que je fois Damoyfelle attournée.

Que veus je donc ? un courtaut furieux,
Un Courtaut brave, un Courtaut glorieux,
Qui ait en l'air ruade furieuse,
Glorieux trot, la bride glorieuse.
Si je l'ay tel, fort furieusement
Le piqueray, & glorieusement.

Conclusion, si vous me voulez croire,
D'homme, & Cheval ce ne fera que gloire.

EPISTRE QU'IL PERDIT A LA CONDEMNADE

CONTRE LES COULEURS D'UNE DAMOYSELLE

J E l'ay perdue : il faut que je m'aquitte.
En la payant, au fort me voila quitte,
Prenez la donc l'Epistre, que savez
Et si dedans peu d'eloquence avez,
Si elle est sotte, ou alpre, ou à reprendre,
Au composeur ne vous en vueillez prendre,
Prenez vous en aux facheuses, qui prindrent
Vostre party, & qui lors entreprindrent
De hautement leurs caquets redoubler
Durant le jeu, afin de me troubler,
Prenez vous en à ceux, qui me trompoient,
Et qui mon jeu à tous coups me rompoient :
Prenez vous en à quatre pour le moins,
Qui contre moy furent tous faux tesmoins :
Prenez vous en à vous mesmes aussi,
Qui bien vouliez qu'ilz feissent tous ainsi.

Si on ne m'eust troublé de tant de bave,
Vous eussiez eu une Epistre fort brave,
Qui eust parlé des Dieux, & des Déesses,
Et de neuf Cieux, où sont toutes lieses.
Sur ces neuf Cieux, je vous eusse eslevée,
Et eusse fait une grande levée
De Rhétorique, & non pas de Bouclier :

Puis eusse dit, comment on oyt crier
Au fons d'Enfer plein de peines, & pleurs
Ceux qui au jeu furent jadis trompeurs :
Donnez vous garde. Or brief (sans m'eschauffer)
J'eusse descrit tout le logis d'Enfer,
Là où iront (si brief ne se reduisent)
Les vrays Trompeurs, qui ce Monde feduisent.

Puis qu'on m'a donc l'esprit mis en mal aise,
Excusez moy, si l'Epistre est mauvaise :
Vous asseurant, si l'eussiez bien gagnée,
Qu'elle eust esté (pour vray) bien besongnée :
Mais tout ainsi que vous avez gagné,
Par mon serment ainsi j'ay besongné :
Non qu'à regret ainsi faite je l'aye,
Ne qu'à regret aussi je vous la paye :
Tous mes regrets, toutes mes grans douleurs
Viennent (sans plus) de ce que les couleurs
N'ay sceu gagner d'une tant belle Dame,
A qui Dieu doit repos de Corps, & d'Ame.

A UNE JEUNE DAME

LAQUELLE UN VIEILLARD MARIE VOULOIT ESPOUSER
ET DECEVOIR

Non pour vouloir de rien vous requérir,
Non pour plus fort vostre grace acquerir,
Non pour distraire aucune vostre emprise
J'ay le papier, l'encre, & la plume prinse,
Et devers vous ce mien escrit transmis :
Mais pour autant qu'il affiert aux Amis,

Et Serviteurs, jamais ne celer rien
A leurs ayez, soit de mal, ou de bien,
J'ay bien voulu vous escrire (ma Dame)
Chose, qui n'est en congnoissance d'ame,
Fors que de moy : & de vous n'est point sceuë :
Parquoy pourriez en fin estre deceuë
Et je ne veux vous laisser decevoir,
Tant que mon œil pourra l'appercevoir.

Or est ainſi, que me trouvant au lieu,
Ou j'esperois vous pouvoir dire Adieu,
Triste devins, sachant vostre hauteſſe
Desja partie. Et adonques l'Hostesse
Me va monſtrer Lettres de vostre main,
Là ou teniez propos doux, & humain,
A un vieillard, à qui vous les transmiſtes.
Lors à mon cueur soudainement vous miſtes
Deux penſemens, voyant vostre jeune aage
Favoriſer un ſi vieil perſonnage.

Mon penſement premier au cueur me dit,
Que par Amour il n'ha vers vous credit :
Car je ſay bien que Venus jeune, & cointe,
Du vieil Saturne en nul temps ne s'acçointe.

Mon penſement ſecond me feit comprendre,
Que pour Espoux le pourriez vouloir prendre :
Et ne veux pas de ce vous divertir,
Mais je veux bien au vray vous advertir,
Que (long temps a) il fut mis ſous le jou
De Mariage au bas païs d'Anjou,
Et eſt encor. Si voulez (toutesfois)
Il ſ'y mettra pour la ſeconde fois :
Combien pourtant que bien foible me ſemble
Pour labourer à deux terres enſemble.

Donc ſi voulez vostre blonde jeuneſſe

Joindre, & lier à sa grife vieilleſſe,
Il fera bon vous enquerir avant,
Si j'ay parlé du cas, comme ſavant,
En ceſte Epiſtre aſſez mal compoſée :
Vous ſuppliant l'avoir pour excuſée,
Si elle n'eſt en termes elegans,
Et recevoir veuillez auſſi les Gants,
Que de bon cueur vous tranſmets pour l'eſtraine
De l'An preſent. La choſe eſt bien certaine,
Que voz deux mains tant blanches de nature
Meritent bien plus digne couverture :
Mais s'ilz ne font à voz mains comparez,
Du bon du cueur (pour le moins) les aurez.

Ainſi rendray mon propos accompli
En ceſt endroit. Et avant vous ſupply,
Si rencontrez rien dur en ceſte Epiſtre,
De l'oublier, & n'en tenir regiſtre :
Car bien à tard voudroit l'homme deſplaire,
(S'il n'eſt trop ſaint) qui met peine à complaire.

A CELUY QUI L'INJURIA PAR ESCRIT
ET NE S'OSA NOMMER

QUICONQUES fois, tant fois tu brave,
Qui ton orde, & puante bave
Contre moy as eſté crachant,
Su es fot, craintif, & meſchant.

Ta ſottife on void bien parfaite
En l'Epiſtre, que tu as faite
Sans art, & ſans aucun ſavoir :
Toutesfois tu cuides avoir

Chanté en Rossignol ramage :
Mais un Corbeau de noir plumage,
Ou un grand Afne d'Arcadie
Feroit plus douce melodie.

Et pour venir au demourant,
Tu crains fort, ô povre ignorant,
Tu crains, qu'envers toy je m'allume,
Tu crains la fureur de ma Plume.
Pourquoy crains tu ? Il faut bien dire.
Qu'en toy y ha fort à redire :
Car il est certain, si tu fusses
Homme de bien, & que tu n'eusses
Quelque marque, ou mauvais renom
Tu ne craindrois dire ton nom.

Quant est de ta meschanceté,
Elle vient de grand' l'ascheté
D'injurier celuy, qui onques
Ne te fait offences quelconques :
Et quand je t'aurois fait offense,
Et tu de si peu de deffence,
Si couard, & si babouin,
De n'oser parler que de loing ?

L'epistre venue de moy
Pour femme qui vaut mieux que toy,
N'est autre cas, qu'une risée,
Ou personne n'est desprisée,
Mais toy lourdaut mal entendu,
En ta responce m'as rendu
Pour une risée une injure.
Si je te congnoissois (j'en jure)
Tu sentirois, si mes Lardons
Ressembtent Roses, ou Chardons.

POUR UN GENTILHOMME DE LA COURT

ESCRIVANT AUX DAMES DE CHASTEAUDUN

D'uy cueur entier, dames de grand' valuë,
Par cest escrit vostre Amy vous saluë,
Bien loing de vous, & grandement se deult,
Que de plus près saluer ne vous peult. ♦
Car le record de voz grandes beautez,
Le fouvenir des douces privautez,
Qui sont en vous sous honneste recueil,
Cent fois le jour font fouhaïter mon œil
A vous revoir : mais la grand' servitude,
De ceste Court, ou est nostre habitude,
M'oste souvent par force le plaisir,
Dessus lequel s'aslied tout mon desir :
Et m'esbahy, que veu vostre amytié
N'avez souvent de nous plus grand' pitié.
En nous voyant pour noz Princes, & Maïstres
Aller, venir parmy ces Bois champaitres :
Puis s'arrester en Villages, & Bourgs,
Dont le meilleur ne vaut pas voz Fauxbourgs.
Et là Dieu sçait si en maisons Bourgeoïses
Sommes logez : ces grosses Villageoïses
Là nous trouvons : Les unes sont Vacheres
En gros estat, & les autres Porcheres :
Qui nous diront (s'il nous ennuye, ou fasche)
Quelque propos de leur païs de Vache.
Lors ces propos, qui mes maux point n'appaisent
Me font penser aux vostres, qui me plaisent :
Disant en moy, Douce Vierge honorée,
Férons nous cy la longue demourée ?

Prendrons nous point bien tost le droit sentier
De Chasteaudun ? Là gist mon cueur entier :
Non pour le lieu, mais pour meilleure chose,
Qui au dedans de voz murs est enclose.

Ainsi me plains : & si tost qu'on depart,
Il m'est advis qu'on tire celle part,
Dont suis deceu : car (peult estre) ce jour
Prendrons d'assaut quelque rural séjour,
Ou les plus grans logeront en Greniers
De toutes pars percez comme Paniers.
Encor posé, que fussions arrestez
Dedans Paris, & tousiours bien traitez,
Si qu'à souhait eussions plusieurs delices,
Comme en Chevaux courir en pleines lices,
Chasser au bois, vouler au grans prairies,
Ouyr des Chiens les abois, & brairies :
Et autre maint beau passetemps honneste,
Si me vient il tousiours en cueur, ou teste
Un grand regret de vous perdre de veuë,
Et un desir de prochaine reveuë :
Car le plaisir, que je pren à vous voir,
Passe tous ceux que je pourroye avoir :
Et si n'estoit espoir de brief retour,
Ennuy pourroit me faire un mauvais tour,
Se transmuant en pire maladie.

Vous advisant (puis qu'il faut, que le die)
Que me devez d'amour grand' recompense :
Car il n'est jour qu'en vous autres ne pense :
Et ne se passe une nuict, qu'un beau songe
De vous ne face. Encore (sans mensonge)
L'autre nuictée en dormant fus ravy,
Et me sembla que toutes je vous vey
Dessus un Pré faire cent beaux esbas

En cotte fimple, & les robbes à bas.

Les unes vey, qui danfoient fous les fons
Du Tabourin : les autres aux Chanfons :
L'autre en apres, qui estoit la plus forte,
Prend fa compagne, & par terre la porte :
Puis de fa main de l'herbe verde fauche,
Pour l'en feffer dessus la cuiffe gauche.
L'autre, qui veit fa compagne outrager,
Laiſſa la Danſe, & la vint revenger.
De l'autre part, celles qui ſe laſſerent,
En leur ſeant ſur le Pré, ſ'amaſſerent,
Et dirent là une grand' Letanie
De plaifants mots, & jeu ſans villanie.

Què diray plus ? L'autre un banquet de creme
Faiſoit porter pour la chaleur extreme,
Au moins pour ceux, qui devoient banqueter.
Lors me ſembla que ne ſeu m'arreſter,
Que devers vous ne couruſſe en ceſt eſtre :
Mais ſur ce poinct voicy une fenestre
De mon Logis, qui tombant ſeit tel bruit,
Que m'eſveillant mon plaifir ha deſtruit.

Ha (dy je lors) fenestre malheureuſe
Trop m'ha eſté ta cheute rigoureuſe :
J'alois baiſer leur bouche douce, & tendre,
L'une après l'autre : & tu n'as ſeu attendre.

Si m'eſveillay tout faſché, & m'en vins
Faire expoſer mon beau ſonge aux Devins :
Entre leſquelz un grand Frere Mineur
Je rencontray excellent Devineur,
Qui m'aſſeura que de trois choſes l'une
Me diroit vray. A minuiet à la Lune,
Va faire en terre un grand cerne tout rond.
Guigne le Ciel, fa corde coupe & rompt,

Fait neuf grans tours, entre les dents barbotte
Tout à part luy, d'Agios une botte.
Puis me va dire, Amy trefcher, je tien
Vray à peu pres l'effect du fonge tien :
Si tu vas voir la Ville désirée,
Garde n'auras de trouver empirée :
La compagnie des Dames, & la chere.
Va doncques voir ceste Ville tant chere
Mieux que par fonge. Alors le Devin sage
Va alleguer là dessus maint passage
De Zoroast, d'Hermes, de la Sibylle,
De Raziel & de maint autre habile
Nigromanceur. Puis je luy dy, Beaupere
Vous dites vray. Ainsi Dames j'espere,
Qu'après avoir bien couru, & veillé
Par la Campagne, & beaucoup travaillé,
Nostre retour pour Chasteaudun fera :
Là où mon œil se recompensera
De son plaisir perdu si longuement.

Mais en tandy je vous prie humblement,
Prendre la Plume, & faire en Prose, ou Metre
Quelque responce à ma grossiere Lettre.

A GUILLAUME DU TERTRE

SECRÉTAIRE DE MONSIEUR DE CHASTAUBRIANT

QUAND les Escrits, que tu m'as envoyez
Seroient de Rime, & Raïson desvoyez,
Quand ton vouloir (lequel trop plus j'estime
Que tes Escrits, ta Raïson, ne ta Rime)

Seroit tout autre : & quand le Secretaire
De Montejan n'eust rien fait que se taire,
Sans me donner de t'escrire appetit,
Ja pour ces poinçts (Monsieur de Montpetit)
N'eusse failly la responce transmettre :
Car la maison, où Dieu t'ha voulu mettre,
Digne te rend, & plus que digne au Monde,
Non que Marot, mais Maro, te responde.

Que pleust à Dieu que tant il me feist d'heur,
Qu'ores je peusse escrire au Serviteur
Propos qui fust si fort plaissant au Maistre,
Que mal plaissant ne peust à la Dame estre.
Certes alors me tiendrois aiséuré,
Que cest Escrit (tant soit mal mesuré)
Pourroit combattre aveques ton Envoy :
Mais sans cela rien en luy je ne voy
Pour le sauver, qu'il ne se trouvast moindre
Aupres du tien, quand viendrait à les joindre.
Or tel qu'il est, en gré le vueilles prendre :
Plus j'escrirois, plus me ferois reprendre.

POUR UN VIEIL GENTILHOMME

RESPONDANT A LA LETTRE D'UN SIEN AMY

VENUS venueste, & celeste Déesse.
Ne sentit onc au cueur si grand' ließe,
En recevant par Pâris Juge esleu
La Pomme d'Or, comme moy, quand j'ay leu
Ta Lettre douce, & d'amour toute pleine :
Tant coule doux, tant naïve ha la veine :

Tant touche bien noz junesses muées,
Qu'elle ha (pour vray) les cendres remuées
De mon vieil aage : & de fait en icelles
Il s'est encore trouvé des estincelles
Du feu passé, toutesfois non ardantes :
Car quant à moy, les raisons sont patentes,
Qu'ardamment plus ne suis amoureux :
Par consequent moins triste, et douloureux.

Mais quoy, que peu à present je m'en mesle,
Quant de la Done à la poignant', mammelle
Je vins à lire, autant fus resjoüy,
Que de propos qu'en mon vivant ouy,
Si fuz je bien de celle de Grenoble.

O qu'elle est belle, & qu'elle ha le cueur noble :
Il n'est amant qui se sceust exempter
De son service à elle presenter :
Et ne croy pas (ou tu es impassible)
Qu'à ta jeunesse il ait été possible,
En regardant si parfaite beauté,
De non sentir sa douce cruauté.
Bien croy, qu'au fait onc ne t'esvertuas,
Car celle amour, qu'en ton parti tu as,
Ta foy loyalle, & tes façons pudiques
Vaincroyent d'un coup cent dardes Cupidiques.

Ta lettre m'ha maint plaisir fait sentir,
Mais le plus grand (il n'en faut point mentir)
C'est le rapport de la bonne vinée
De pardela : car par chacune année
Me conviendra luy livrer les assauts,
Puis qu'en amours j'ay jetté mes grans fauts.

A dire vray, je devien vieille lame,
Et ne puis bien croire, qu'aucune Dame
(Tant que tu dis) s'enquiere, & se soucie

De mon estat : neantmoins te mercie,
Si quelque fois de moy tiennent ensemble
Aucun propos : car par cela me semble
Que Cupido, fans de rien me priser :
En vieil foudart me veult favoriser.

Or si tu m'as, ainsi comme je pense,
Mis en leur grace, aucune recompense
Fors que d'amour à toy n'en fera faite :
Mais dy leur bien qu'à toutes je souhaite,
Que les souhaits, qui d'elles seront faits,
Deviennent tous accomplis, & parfaits.

Te suppliant donner salut pour moy
A celles là desquelles fans esmoy
Nous devisions, passant melancolie,
Sur le chemin des Alpes d'Italie.

Et pour l'Adieu de ma lettre, t'assure
Que nonobstant, que nostre amitié ferme
Tousjours flurisse en sa verdeur frequente,
Certes encor ton Epistre eloquente,
Pres du Ruisseau Caballin composée,
Luy ha servy d'une douce rousée,
Qui reverdir l'ha fait, & eslever
Comme la Rose au plaissant temps de Ver.

AU CHANCELLIER DU PRAT

NOUVELLEMENT CARDINAL

Si officiers en l'estat seurement
Sont tous couchez fors le povre Clement,
Qui comme un arbre est debout demeuré,
Qu'en dites-vous Prelat treshonoré?

Doit son malheur estre estimé offense ?
Je croy que non. Et dy pour ma deffense,
Si un Pasteur qui ha fermé son parc,
Trouve de nuïct loing cinq, ou six traits d'arc
Une Brebis des siennes esgarée,
Tant qu'il soit jour, & la nuïct separée;
En quelque lieu la doit loger, & paistre :
Ainsi ha fait nostre bon Roy, & maistre,
Me voyant loing de l'estat ja fermé,
Jusques au jour, qu'il fera deffermé
Ce temps pendant, à pasturer m'ordonne ?
Et pour trouver plus d'herbe franche, & bonne,
M'ha adressé au Pré mieux fleurissant
De son Royaume ample, large & puissant.

Là, sans Argent, je rimaille, & compose :
Et quand suis las, sur ce Pré me repose,
Là où le Trefle en sa verdure se tient,
Et où le Lys en vigueur se maintient :
Là je m'attends, là mon espoir je fiche,
Car si séelez mon Aquit, je suis riche.
Raison me dit, puis que le Roy l'entend,
Que le ferez. Mon espoir, qui attend,
Me dit apres, pour replique finale,
Que de la grand' dignité Cardinale
Me sentiray. Car ainsi que les Roys,
De nouveau mis en leurs nobles arroys,
Mettent dehors en pleine delivrance
Les Prifonniers vivans en esperance :
Ainsi j'espere, & croy certainement,
Qu'à ce beau rouge, & digne advenement,
Vous me mettrez (sans difference aucune)
Hors des Prisons de faute de pecune.

Puis qu'en ce donc tous autres precellez,

Je vous suppli (tresnoble Pre) seillez
Le mien Acquit : pourquoy n'est-il seellé ?
Le Parchemin ha long, & assez lé :
Dites (fans plus) il faut, que le seellons,
Seellé fera fans faire procès longs.

S'on ne le veult d'adventure seeller,
Je puis bien dire (en effect) que c'est l'Air,
L'Eau, Terre, & Feu, qui tout bonheur me celent,
Confideré que tant d'autres se seellent :
Mais si je touche Argent par la seelleure,
Je beniray des fois plus de sept l'heure,
Le Chancelier, le Seau, & le Seelleur,
Qui de ce bien m'auront, pourchassé l'heur
C'est pour Marot, vous le congnoissez ly,
Plus leger est, que Volucres Cœli,
Et ha fuiuy long temps Chancellerie
Sans prouffiter rien touchant seellerie.
Brief, Monseigneur, je pense, que c'est là,
Qu'il faut seeller, si jamais on seella :
Car vous sçavez que tout Acquit fans feel
Sert beaucoup moins qu'un potage fans fel,
Qu'un arc fans corde, ou qu'un Cheval fans selle.
Si prie à Dieu, & sa tresdouce ancelle,
Que dans cent ans en fanté excellent
Vous puisse voir de mes deux yeux seellant.

AU DIT SEIGNEUR

POUR SE PLAINDRE DU TRESORIER PREUDHOMME

PUISSANT Prelat, je me plains grandement
Du Tresorier qui ne veult croire en cire,

En bon Acquit, en expres mandement,
En Robertet, n'en François nostre Sire :
Si ne sçay plus que luy faire, ne dire,
Fors plaindre Dieu en mon Acquit fufdit :
Adonc s'il est si preudhomme qu'on dit,
Il y croira : car en Dieu faut-il croire.
Encor ay peur, que Dieu ne soit defdit,
Si ne mettez l'homme en bonne memoire.

AU ROY

POUR LE DELIVRER DE PRISON.

Roy des François, plein de toutes bontez,
Quinze jours ha (je les ay bien contez)
Et dés demain seront justement seize,
Que je fus fait confrere au Diocese
De saint Marry, en l'Eglise saint Pris :
Si vous diray, comment je fus surpris,
Et me desplaist, qu'il faut que je le die.

Trois grans pendars vindrent à l'estourdie
En ce Palais, me dire en defaroy,
Nous vous faisons prisonnier par le Roy.
Incontinent, qui fut bien estonné
Ce fut Marot, plus que s'il eust tonné.
Puis m'ont monsté un parchemin escrit,
Où n'y avoit seul mot de Jesu Christ :
Il ne parloit tout que de plaiderie,
De Conseillers, & d'emprisonnerie.

Vous souvient-il (ce me dirent ilz lors)
Que vous estiez l'autre jour là dehors,

Qu'on recourut un certain prisonnier
Entre noz mains : Et moy de le nier :
Car foyez peur, si j'eusse dit ouy,
Que le plus fourd d'entre eux m'eust bien ouy :
Et d'autre part j'eusse publiquement
Esté menteur. Car pourquoy, & comment
Eusse-je peu un autre recourir,
Quand je n'ay sceu moy-mesmes secourir ?
Pour faire court, je ne sceu tant prescher,
Que ces paillars, me vouüssent lascher.
Sur mes deux bras ilz ont leur main posée :
Et m'ont mené ainsi qu'une Espousée :
Non pas ainsi, mais plus roide un petit :
Et toutesfois j'ay plus grand appetit
De pardonner à leur folle fureur,
Qu'à celle là de mon beau Procureur :
Que male mort les deux jambes luy casse :
Il a bien prins de moy une Beccasse,
Une Perdris, & un Levraut aussi :
Et toutesfois je suis encor icy.
Encor je croy, si j'en envoyois plus,
Qu'il le prendroit : car ilz ont tant de glus
Dedans leurs mains, ces faiseurs de pippée :
Que toute chose, où touchent est grippée.

Mais pour venir au poinct de ma sortie :
Tant doucement, j'ay chanté ma partie
Que nous avons bien accordé ensemble :
Si que n'ay plus affaire, ce me semble,
Si non à vous. La partie est bien forte :
Mais le droit poinct, où je me reconforte,
Vous n'entendez proces, non plus que moy,
Ne plaidons point, ce n'est que tout esmoy.
Je vous en croy, si je vous ay mesfait.

Encor posé le cas, que j'eusse fait,
 Au pis aller n'y cherroit qu'une amende :
 Prenez le cas que je la vous demande :
 Je prens le cas que vous me la donnez :
 Et si plaideurs furent onc estonnez :
 Mieux que ceux cy, je veux qu'on me delivre,
 Et que soudain en ma place on les livre.

Si vous supply (Sire) mander par lettre :
 Qu'en liberté voz gens me vueillent mettre :
 Et si j'en fors, j'espere qu'à grand' peine
 M'y reverront, si on ne m'y rameine.

Treshumblement requerant vostre grace,
 De pardonner à ma trop grand' audace,
 D'avoir enprins ce sot escrit vous faire :
 Et m'excusez, si pour le mien affaire
 Je ne suis point vers vous allé parler :
 Je n'ay pas eu le loisir d'y aller.

AU REVERENDISSIME CARDINAL DE LORRAINE

L'HOMME qui est en plusieurs fortes bas,
 Bas de stature, & de joye, & d'esbas,
 Bas de sçavoir, en bas degré nourry,
 Et bas de biens, dont il est bien marry,
 Prince trefnoble, à vostre advis, comment
 Vous pourroit-il saluër hautement ?
 Fort luy seroit, car petite clochette
 A beau branler, avant qu'un haut son jette :
 Puis qu'il n'ha donc qu'humble & basse valuë :
 Par un bas stile humblement vous saluë.

Mais qui est-il ce gentil salûeur,
Qui ose ainsi approcher sa lueur
Du cler Soleil, qui la peult effacer ?
C'est un Marot, lequel vient pourchasser
Un trait verbal de vostre bouche exquise,
Pour bien tirer droit au blanc où il vise.

Ce qu'il attend en ceste court, gist là :
Et cependant pour tous trefors il ha
Non revenu, banque, ne grand' pratique,
Mais seulement sa plume Poëtique :
Un don Royal, où ne peult advenir :
Et un espoir (en vous) d'y parvenir.

Touchant la plume, elle vient de la Muse,
Qui à rimer aucunes fois m'amuse :
Le don Royal vient (certes) d'un outroy,
Plus liberal que de nul autre Roy :
Quant à l'espoir, que j'ay en vous bouté,
D'ailleurs ne vient que de vostre bonté,
En qui me fie : & brief telle fiance
Mettra ma peine au gouffre d'oubliance,
J'enten porveu que Monsieur le grand Maistre
Vueillez prier vouloir souvenant estre
De mon affaire à ces nouveaux estats,
Car on y void un si grand nombre, & tas
De poursuyvans, que grand peur au cueur ay-je
De demourer aussi blanc comme neige.
Et puis Fortune en l'oreille me souffle,
Qu'on ne prend point en court telz chats sans moufle,
En me disant qu'à cause du rebout,
Souvent se faut tenir ferme debout,
Et qu'aux estats des Roys on ne se couche
Facilement, comme en liêt, on en couche.

Sous ces propos Fortune l'insensée

Languir me fait fans l'avoir offensée :
Mais Bon espoir, qui veult estre vainqueur,
Jusques chez moy vient visiter mon cueur.
En m'assurant qu'une seule parolle
De vous me peult faire coucher au rolle.

Plaife vous donc, noble fleuron Royal,
Plaife vous donc à ce Baron loyal,
En dire un mot, pour ma protection,
Accompagné d'un peu d'affection :
Si vous pourray donner ce los (si j'ose)
De m'avoir fait de neant quelque chose.

Mais d'où provient, que ma Plume se melle
D'escrire à vous ? ignore, ou presume elle ?
Non pour certain, motif en est Mercure :
Qui long temps ha, de me dire print cure,
Que vous estiez dés bien ayez amans,
Des dits dorez, & des rimez Romans :
Soit de science, ou divine, ou humaine.

C'est le motif, qui mon Epistre meine
Devant voz yeux, esperant que bien prinse
Sera de vous, fans en faire reprinse :
Non que dedans rien bon y puisse avoir,
Fors un desir de mieux faire sçavoir :
Et nonobstant, si petit que j'en sçay,
Quand me voudrez pour vous mettre à l'essay,
Et que mon sens je congnoisse trop mince
Pour satisfaire à tant excellent Prince.
Je m'en iray par Bois, Prez & Fontaines
Pour prier là les neuf Muses hautaines,
De vouloir estre à mon escrit propices,
Afin de mieux accomplir voz services.

AU ROY

POUR AVOIR ESTÉ DEROBÉ

ON dit bien vray, la mauvaise fortune
Ne vient jamais, qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou trois avecques elle (Sire)
Vostre cueur noble en sçauroit bien que dire :
Et moy chetif, qui ne suis Roy, ne rien,
L'ay esprouvé : Et vous compteray bien,
Si vous voulez, comment vint la besongne.

J'avois un jour un Valet de Gascongne,
Gourmant, Yvrongne, et assuré Menteur,
Pipeur, Larron, Jureur, Blasphemateur,
Sentant le Hart de cent pas à la ronde :
Au demeurant, le meilleur filz du Monde :
Prisé, loué, fort estimé des Filles
Par les Bordeaux, & beau joueur de Quilles.

Ce venerable Hillot fut adverty
De quelque Argent, que m'aviez departy.
Et que ma bourse avoit grosse apostume :
Si se leva plustost que de coustume,
Et me va prendre en tapinois icelle :
Puis la vous met tresbien sous son effelle,
Argent & tout (cela se doit entendre)
Et ne croy point que ce fut pour la rendre :
Car onques puis n'en ay ouy parler.

Brief, le villain ne s'en voulut aller
Pour si petit : mais encor il me happe
Saye, & bonnet, chausses, pourpoint, & cappe :
De mes habits (en effect) il pilla
Tous les plus beaux : & puis s'en habilla,

Si justement, qu'à le voir ainsi estre,
Vous l'eussiez prins (en plein jour) pour son maître.

Finalement de ma chambre il s'en va
Droit à l'estable, où deux Chevaux trouva,
Laisse le pire, & sur le meilleur monte,
Pique, & s'en va. Pour abreger le conte
Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublia rien, fors à me dire Adieu.

Ainsi s'en va chatouilleux de la gorge
Ledit Valet, monté comme un saint George :
Et vous laissa Monsieur dormir son faoul :
Qui au resveil n'eust feu finer d'un soul :
Ce Monsieur là (Sire) c'estoit moy-mesme :
Qui sans mentir fus au matin bien blefme :
Quand je me vey sans honneste vesture,
Et fort fasché de perdre ma monture :
Mais de l'Argent, que vous m'aviez donné,
Je ne fus point de le perdre estonné,
Car vostre Argent (tres debonnaire Prince
Sans point de faute est sujet à la Pince.

Bien tost apres ceste fortune là,
Une autre pires encore se mesla
De m'affaillir, & chacun jour m'affaut.
Me menassant de me donner le faut,
Et de ce faut m'envoyer à l'envers,
Rimer sous terre, & y faire des vers.

C'est une lourde, & longue maladie
De trois bons mois, qui m'ha tout' estourdie
La povre teste, & ne veult terminer,
Ains me contraint d'apprendre à cheminer,
Tant affoibly m'ha d'estrange maniere,
Et si m'ha fait la cuyffe heronniere,
L'estomac sec, le ventre plat, & vague :

Quand tout est dit, aussi mauvaise bague
(Ou peu s'en faut) que femme de Paris,
Saulvé l'honneur d'elles, & leurs maris.

Que diray plus? au miserable corps
(Dont je vous parle) il n'est demouré fors
Le povre esprit, qui lamente, & souspire,
Et en pleurant tasche à vous faire rire.

Et pour autant (Sire) que suis à vous,
De trois jours l'un viennent taster mon poux
Messieurs Braillon, le Coq, Akaquia,
Pour me garder d'aller jusqu'à quia.

Tout consulté ont remis au Printemps
Ma guerison : mais à ce que j'entens,
Si je ne puis au Printemps arriver,
Je suis taillé de mourir en Yver :
Et en danger, si en Yver je meurs,
De ne voir pas les premiers railins meurs.

Voila, comment depuis neuf moys en ça
Je suis traicté. Or ce que me laissa
Mon Larronneau, long temps ha, l'ay vendu,
Et en Sirops, & Juleps despendu :
Ce neantmoins ce, que je vous en mande,
N'est pour vous faire, ou requeste, ou demande :
Je ne veux point tant de gens ressembler,
Qui n'ont soucy autre, que d'assembler.
Tant qu'ilz vivront, ilz demanderont eux,
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à voz dons m'arrester.
Je ne dy pas, si voulez rien prester,
Que ne le prenne : Il n'est point de presteur
(S'il veut prester) qui ne fasse un debteur.
Et savez-vous (Sire) comment je paye?
Nul ne le fait, si premier ne l'essaye.

Vous me devrez (si je puis) de retour :
Et vous feray encores un bon tour,
A celle fin, qu'il n'y ait faute nulle.
Je vous feray une belle Cedula,
A vous payer (sans usure il s'entend)
Quand on verra tout le Monde content :
Ou, si voulez, à payer ce fera,
Quand vostre loz, & renom cessera.

Et si sentez, que fois foible de reins
Pour vous payer, les deux Princes Lorrains
Me plegeront : Je les pense si fermes,
Qu'ilz ne faudront pour moy à l'un des termes,
Je say assez que vous n'avez pas peur,
Que je m'enfuye, ou que je sois trompeur :
Mais il fait bon assurer ce qu'on preste.
Brief, vostre paye, ainsi que je l'arreste,
Est aussi seure, advenant mon trespas,
Comme advenant que je ne meure pas.

Advisez donc, si vous avez desir
De rien prester, vous me ferez plaisir :
Car puis un peu, j'ay basti à Clement,
Là où j'ay fait un grand desboursment :
Et à Marot, qui est un peu plus loing :
Tout tombera, qui n'en aura le soing.

Voila le poinct principal de ma Lettre.
Vous savez tout, il n'y faut plus rien mettre :
Rien mettre, las? Certes & si feray,
Et ce faisant, mon style j'enfleray,
Disant, ô Roy amoureux des neuf Muses,
Roy, en qui sont leurs sciences infuses,
Roy, plus que Mars d'honneur environné,
Roy, le plus Roy, qui fut onc couronné,
Dieu tout puissant te doint, pour t'estrener,

Les quatre Coings du Monde gouverner :
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que sur tous en est digne.

A UN SIEN AMY, SUR CE PROPOS

Puis que le Roy a desir de me faire
A ce besoing quelque gracieux prest,
J'en suis content : car j'en ay bien affaire,
Et de signer ne fus onques si prest.
Parquoy vous pry favoir de combien c'est
Qu'il veult Cedula, afin qu'il se contente :
Je la feray tant seure (si Dieu plaist)
Qu'il n'y perdra que l'argent & l'attente.

A UN QUI CALUMNIA L'EPISTRE
PRECEDENTE

LE Rimeur, qui assailly m'ha,
En mentant contre moy rima :
Car je ne blasme point Gascongne.
De toutes tailles bons Levriers,
Et de tous arts mauvais ouvriers :
Son epistre assez le tesmoingne.
Il faut dire, puis qu'ainsi hoingne :
Que je luy ay gratté sa roingne
En quelque mot, qu'il trova laid.
Pourquoy d'ailleurs voudroit il guerre?

Je voudrois volontiers m'enquerre,
S'il est parent de mon valet.

Si je congnoissois le follet,
Je produirois en mon rollet
De sa vie assez de tesmoings.
Quel qu'il soit, il n'est point Poëte,
Mais filz aîné d'une Chouvette,
Ou aussi larron, pour le moins.

Pinseur pinfant, entre autres poincts
Je t'ay pinfé de ce mot, pinse :
Les bons n'y sont pinsez, ny poincts
Mais les meschans, dont tu es prince.

AU LIEUTENANT GONTIER

Si maladie au visage blesmy
N'eust perturbé le sens à ton amy,
Long temps y ha (Gontier) que ta semonce
Eust eu de moy la presente responce,
Qui ne devoit responce se nommer.

Quant à tes faits, qui feront renommer
Ton nom par tout, & apres la mort vivre,
Si en cest art veux ta poincte poursuivre :
Tes poincts sont grans, tes Metres mesurez,
Tes dits tous d'Or, tes termes Azurez,
Voire si hauts, & ardens à tout prendre,
Que mon esprit travaille à les comprendre.

Quand tout est dit, les louanges données
De toy à moy, doyvent estre ordonnées
(Sans de nully vouloir blesser l'honneur)
A Jean le Maire, ou au mesme donneur.

Il te falloit un esprit Poëtique,
Non pas ma plume efflorée, & rustique,
Pour te respondre. Or ay je mis estude
A n'estre point noté d'ingratitude.

Tu m'as escrit, je te respons aussi :
Et si tu n'as beaucoup de vers icy,
Supporte moy : les Muses me contraignent
Penfer ailleurs : & faut que mes vers plainnent
La dure mort de la mere du Roy
Mon Mecenas. Et si quelque desroy
On trouve icy, ou resverie aucune,
Tu n'as Gontier, pour moy excuse qu'une,
C'est, que celui pour resueur on prendra,
Qui un resvant, en fievre reprendra.

A VIGNALS THOULOUSAN

QUAND Dieu m'auroit aussi bien présenté
Le bon loisir, & l'entiere santé,
Que le vouloir, ta response alongée
Seroit du tiers, & beaucoup mieux songée,
Ce neantmoins, Vignals, je pense bien,
Que tu congnois, que le souverain bien
De l'amitié, ne gift en longues lettres,
En mots exquis, en grand nombre de Metres,
En riche rime, ou belle invention,
Ains en bon cueur, & vraye intention.

Donc je m'attends, qu'excusé je feray
De ton bon sens. Or à tant cesseray,
Ma Muse foible à peine peult chanter :
Mais pour le moins tu te peux bien vanter,

Que de Marot tu as à ta commande
Petite epistre, & amitié bien grande.

A MONSEIGNEUR DE GUISE

PASSANT PAR PARIS

V^A tost epistre, il est venu, il passe,
Et part demain des Princes l'outre passe :
Il le te fault saluër humblement,
Et dire ainsi : Vostre humble serf Clement
(Prince de pris) luy mesme fust venu,
Mais maladie au liêt l'ha retenu
Si longuement, qu'onques ne fut si mince,
Palle et deffait. Vray est, illustre Prince,
Qu'en ce corps maigre est l'esprit demouré.
Qui autresfois ha pour vous labouré,
Non bien sachant combien il y doibt estre :
Parquoy tandis qu'il vit en ce bas estre,
Servez vous en. Ainsi diras, epistre,
A cil qui est digne de Royal tiltre,
Puis te tairas : car tant debile suis,
Que d'un seul vers alonger ne te puis.

AU ROY

POUR SUCCEDER EN L'ESTAT DE SON PERE

N^{ON} que par moy soit arrogance prinse,
Non que ce soit par curieuse emprinse
D'escrire au Roy : pour tout cela ma plume
D'ardant desir de voller ne s'allume.

Mon juſte dueil, ſeulement l'ha contrainte,
De faire à vous, & non de vous, complainte.
Il vous ha pleu, Sire, de pleine grace,
Bien commander qu'on me miſt en la place
Du pere mien, voſtre ſerf humble mort :
Mais la Fortune ou luy plaïſt, rid & mord.
Mors elle m'ha, & ne m'ha voulu rire.
Ne mon nom faire en voz papiers eſcrire :
L'eſtat eſt fait, les perſonnes rengées,
Le parc eſt clos, & les brebis logées
Toutes, fors moy, le moindre du troupeau.
Qui n'ha toyſon, ne laine ſur la peau.

Si ne peult pas grand loz Fortune acquerre.
Quand elle meine aux plus foibles la guerre.
Las pourquoy donc à mon bon heur s'oppoſe :
Certes mon cas pendoit à peu de choſe,
Et ne falloït, Sire, tant ſeulement,
Qu'eſſacer Jean, & eſcrire Clement.
Or en eſt Jean par ſon trespas hors mis,
Et puis Clement par ſon malheur obmis :
C'eſt bien malheur, ou trop grand' oubliance
Car quant à moy, j'ay ferme confiance,
Que voſtre dire eſt un divin Oracle,
Ou nul vivant n'oſeroit mettre obſtacle.
Telle touſiours a eſté la parolle,
Des Roys, de qui le bruit aux Attres volle.

Je quier ſans plus Roy de loz eternal,
Eltre heritier du ſeul bien paternel :
Seul bien je dy, d'autre n'en eut mon pere.
Ains s'en tenoit ſi content, & proſpere,
Qu'autre oraïſon ne faiſoit iceluy,
Fors que peuſſiez vivre par deſſus luy :
Car vous vivant, touſiours ſe ſentoit riche.

Et vous mourant, la terre estoit en friche.

Si est il mort ainsi qu'il demandoit :
Et me souvient, quand la mort attendoit,
Qu'il me disoit, en me tenant la dextre,
Filz, puis que Dieu t'a fait la grace d'estre
Vray heritier de mon peu de savoir,
Quiers en le bien qu'on m'en ha fait avoir :
Tu congnois, comme user en est decent :
C'est un savoir tant pur, & innocent,
Qu'on n'en sauroit à creature nuire.

Par Preschemens le peuple on peult seduire :
Par Marchander, tromper on le peult bien :
Par Plaiderie on peult manger son bien :
Par Medecine on peult l'homme tuer :
Mais ton bel art ne peult telz coups ruer :
Ains en sauras meilleur Ouvrage tistre.
Tu en pourras ditter Lay, ou Epistre,
Et puis la faire à tes Amis tenir,
Pour en l'amour d'iceux t'entretenir,
Tu en pourras traduire les volumes
Jadis escrits par les divines plumes
Des vieux Latins, dont tant est mention.

Après tu peux de ton invention
Faire quelque Oeuvre à jetter en lumiere :
Dedans lequel en la fueille premiere
Dois invoquer le nom du tout puissant.
Puis descriras le bruit resplendissant
De quelque Roy, ou Prince, dont le nom
Rendra ton Oeuvre immortel de renom :
Qui te fera, peult estre, si bon heur,
Que le prouffit fera joint à l'honneur.

Donc pour ce faire, il faudroit que tu prinses
Le droit chemin du service de Princes : .

Mesmes du Roy, qui cherit, & pratique
Par son haut sens ce noble art Poétique.
Va donc à luy, car ma fin est presente,
Et de ton fait quelque Oeuvre luy presente :
Le suppliant que par sa grand' douceur,
De mon Estat te face successeur.
Que pleures-tu, puis que l'aage me presse?
Cesse ton pleur, & va où je t'adresse.

Ainsi disoit le bon Vieillard mourant :
Et aussi tost que vers vous fus courant,
Plus fut en vous liberalité grande,
Qu'en moy desir d'impetrer ma demande,
Je l'impetray, mais des fruits je n'herite :
Vray est aussi, que pas ne les merite,
Mais bien est vray, que j'ay d'iceux befoing.

Or si le cueur, que j'ay de prendre soing
A vous servir, si ceste Charte escrete,
Ou du defunct quelque faveur petite
Ne vous esmeut (ô Sire) à me pourvoir,
A tout le moins vous y vueille esmouvoir
Royal' promesse, en qui tout' asseurance
Doit consister. La gist mon esperance,
Laquelle plus au defunct ne peult estre,
Combien qu'il eust double bien, comme un Prestre :
C'est assavoir Spiritualité,
Semblablement la Temporalité.
Son Art estoit son bien Spirituel :
Et voz biensfaits estoient son Temporel.

Or m'ha laissé son Spirituel bien :
Du temporel jamais n'en auray rien,
S'il ne vous plaist le commander en sorte,
Qu'obeissance, à mon prouffit, en sorte.

POUR LA PETITE PRINCESSE DE NAVARRE

A MADAME MARGUERITE

Voyant que la Royne ma Mere
Trouve à present la Rime amere,
Ma Dame, m'est prins fantatie
De vous monstrier qu'en Poësie
Sa Fille suis. Arriere Prose,
Puis que rimer maintenant j'ose.

Pour commencer donc à rimer,
Vous pouvez, ma Dame, estimer,
Quell' joye à la Fille advenoit,
Sachant que la Mere venoit :
Et quelle joye est advenuë
A toutes deux à sa venuë.

Si vous n'en savez rien, j'espere,
Qu'au retour du Roy vostre Pere
Semblable joye sentirez,
Puis des nouvelles m'en direz.

Or, selon que j'avois envie,
Par eau jusqu'icy l'ay suivie,
Avecques mon bon Perroquet
Vestu de vert, comme un bouquet
De marjolaine. Et au dit lieu
M'ha fuyvie mon Escurieu,
Lequel tout le long de l'année
Ne porte que robbe Tannée,

J'ay aussi pour faire le tiers
Amené Bure en ces quartiers,
Qui monstre bien à son visage
Que des trois n'est pas la plus sage.

Ce font là des nouvelles nostres :
Mandez nous, s'il vous plaît, des vostres,
Et d'autres nouvelles aussi :
Car nous en avons faite icy.
Si de la Court aucun revient,
Mandez nous (s'il vous en souvient)
En quel estat il la laissa.

Des nouvelles de pardeça :
Loire est belle & bonne Riviere,
Qui de nous revoir est si fiere,
Qu'elle en est enflée, & grosse,
Et en bruyant nous remercie,
Si vous l'eussiez donc Abordée :
Je croy qu'elle fust desbordée :
Car plus fiere seroit de vous,
Qu'elle n'ha pas esté de nous :
Mais Dieu ce bien ne m'ha donné,
Que vostre chemin adonné
Ce soit icy : & faut, que sente
Parmy ceste joye presente
La tristesse de ne vous voir.

Joye entiere on ne peult avoir,
Tandis que l'on est en ce Monde :
Mais, afin que je ne me fonde
Trop en Raïson, icy je mande
A vous, & à toute la Bande,
Qu'Estienne, ce plaïsant Mignon,
De la danse du compaignon,
Que pour vous il ha compailée,
M'ha ja fait maistresse passée.
De fine force, par mon ame,
De me dire, Tournez ma dame.
Si tost qu'ensemble nous ferons,

Si Dieu plaist, nous la danferons.

Ce temps pendant soit loing, soit pres,
Croyez que je suis faite expres
Pour vous porter obeissance,
Qui prendra tousiours accroissance,
A mesure que je croistray :
Et sur cela fin je mettray
A l'escrit de peu de valuë,
Par qui humblement vous saluë
Celle qui est vostre sans cesse.
Jane de Navarre Princesse.

AU GENERAL PRÉVOST

JE l'ay receu ton gracieux envoy :
Trescher Seigneur, te promettant en foy
D'homme non fainct, que leu, & regardé
L'ay plusieurs fois, & si sera gardé,
Tout mon vivant, parmy toutes les choses,
Que j'ay au cueur par souvenir encloses,
Que je crains perdre, & dont j'ay cure, & soing.

Ce tien escrit, certes, sera tesmoing
A tousioursmais de l'amitié ouverte,
Laquelle m'as de si bon cueur offerte,
Que la reçois : & par ceste presente
De mesme cueur la mienne te presente.
Bien est il vray, que la tienne amitié
Passe en povoir la mienne de moytié :
Mais de retour, je t'offre le service,
Qui ne faudra de faire son office,

En & par tout ou voudras l'employer.
Et sur ce poinét vois ma lettre ployer,
Pour me remettre aux choses ordonnées,
Que pour t'escire avois abandonnées.

A ALEXIS JURE

DE QUIERS EN PIEDMONT

A^{MY} Jure
Je te jure,
Que desir,
Non loisir,
J'ay d'escire.
Or de dire,
Que tes Vers
Me sont verds,
Durs ou aigres
Ou trop maigres,
Qui l'ha dit,
A mesdit :
Toutesfois
Je m'en vois
Dire en sens,
Que j'en sens.
Ton vouloir
Fait valoir
Tes escrits,
Que j'ay pris
En gré, comme
Si docte homme

Chastelain,
Ou Alain
Les eust faits.
De leurs faits,
Sans reproches
Tu n'approches :
Mais il faut
Ton deffaut
Raboter,
Pour oster
Les gros neudz,
Lourds, & neufz
Du langage
Tout ramage :
Et que limes,
Quand tu rimes,
Tes mesures,
Et cesures.
Alors maître
Pourras estre :
Car ta veine
N'est point vaine :

Mais d'icelle
 Le bon zelle
 D'amitié
 La moytié
 Plus j'estime
 Que ta rime :
 Qui un jour
 A séjour.
 Sera faite
 Plus parfaite.

Cependant,
 Attendant
 Que te voye,
 Je t'envoye
 Jusqu'en France
 Affeurance,
 Que je quiers
 Congnoissance
 D'un de Quiers.

A UNE DAMOYSELLE MALADE

MA mignonne,
 Je vous donne
 Le bon jour,
 Le séjour
 C'est prison :
 Guerison
 Recouvrez :
 Puis ouvrez
 Vostre porte,
 Et qu'on forte
 Vistement :
 Car Clement
 Le vous mande.
 Va friande

De ta bouche,
 Qui se couche
 En danger
 Pour manger
 Confitures :
 Si tu dures
 Trop malade,
 Couleur fade
 Tu prendras,
 Et perdras
 L'embonpoint.
 Dieu te doint
 Santé bonne,
 Ma mignonne.



A DEUX DAMOYSELLES

SUSCRIPTION

*Sus lettre, il faut que tu desloges :
Par toy saluer je pretens
La nouvelle Espouse Bazoges :
Aussi Trezay, qui perd son temps.*

MES Damoysselles,
Bonnes, & belles,
Je vous envoie
Mon feu de joye :
Si j'avois mieux,
Devant vos yeux
Il seroit mis :
A ses Amis
Bien, tant soit cher,
Ne faut cacher.
Or est besoing,
Quand on est loing,
De s'entr'escire.
Cela fait rire,
Et chasse esmoy.
Escrivez moy

Donc je vous prie :
Car l'enfant crie.
Quand on luy fault.
S'il ne le vaut
Il le vaudra :
Et ne faudra
D'estre à jamais
Tout vostre : mais
Dieu fait combien
Il voudroit bien
Vous supplier
Ne l'oublier.
Ailleurs, ne là
Rien que cela
Il ne demande ?
Me recommande.



A CEUX, QUI APRÈS L'EPIGRAMME
DU BEAU TETIN EN FEIRENT D'AUTRES

N OBLES Esprits de France Poëtiques,
Nouveaux Phebus furpassans les antiques,
Graces vous rends, dont avez imité
Non un Tetin beau par extremité,
Mais un Blason, que je fey de bon zelle
Sur le Tetin d'une humble Damoyfelle.

En me fuyvant vous avez blasonné :
Dont hautement je me fens guerdonné.
L'un de sa part, la Chevelure blonde :
L'autre le Cueur : l'autre la Cuiffe ronde :
L'autre la Main descrite proprement :
L'autre un bel Oeil deschiffre doctement :
L'autre un Esprit, cherchant les Cieux ouvers :
L'autre la Bouche, ou sont plusieurs beaux vers :
L'autre une Larme, & l'autre a fait l'Oreille,
L'autre un Sourcil de beauté non pareille.

C'est tout cela, qu'en ay peu recouvrer :
Et si bien tous y avez feu ouvrer,
Qu'il n'y ha cil, qui pour vray ne deserve
Un pris à part de la main de Minerve :
Mais du Sourcil la beauté bien chantée
A tellement nostre Court contentée,
Qu'à son autheur nostre Princeſſe donne
Pour ceste fois de Laurier la couronne :
Et m'y confens, qui point ne le congnois,
Fors qu'on m'ha dit, que c'est un Lyonnois.

Oh ſaint Gelais, creature gentile,
Dont le ſavoir, dont l'eſprit, dont le ſtyle,
Et dont le tout rend la France honorée,

A quoy tient il que ta plume dorée
N'ha fait le sien ? ce mauvais vent qui court :
T'auroit il bien poulsé hors de la Court ?
Oh Roy François, tant qu'il te plaira pers le,
Mais si le pers, tu perdras une Perle,
Sans les fufdits Blafonneurs blafonner,
Que l'Orient ne te fauroit donner.

Or chers Amis, par maniere de rire
Il m'est venu volonté de defcrire
A contrepoil un Tetin, que j'envoye
Vers vous, afin que suiviez ceste voye.
Je l'eusse paint plus laid cinquante fois,
Si j'eusse peu : tel qu'il est toutesfois,
Protester veux, afin d'eviter noise,
Que ce n'est point un Tetin de Françoisse,
Et que voulu n'ay la bride lascher
A mes propos, pour les Dames fascher :
Mais volontiers, qui l'esprit exercite,
Ores le blanc, ores le noir recite :
Et est le paintre indigne de louange,
Qui ne fait paindre aussi bien Diable qu'Ange,
Après la course, il faut tirer la barre :
Après bemol, faut chanter en beccarre.

Là donc Amis, celles qu'avez louées,
Mieux qu'on n'ha dit, font de beauté douées :
Parquoy n'entens, que vous vous desdiez
Des beaux blafons à elle dediez :
Ains que chacun le rebours chanter vueille,
Pour leur donner encores plus grand'fueille :
Car vous savez qu'à gorge blanche, & grasse
Le cordon noir n'ha point mauvaise grace.

Là donc, là donc, poulsiez, faites merveilles :
A beaux Cheveux, & à belles Oreilles :

Faites les moy les plus laids que l'on puisse :
Pochez cet Oeil fessez moy ceste Cuisse :
Descrivez moy en style espoventable
Un Sourcil gris, une Main detestable :
Sus, à ce Cueur, qu'il me soit pelaudé,
Mieux, que ne fut le premier collaudé :
A ceste Larme : & pour bien estre escrite,
Deschiffrez moy celle d'un Hypocrite :
Quant à l'esprit paingnez moy une foughe :
Et d'un Taureau le muse, pour la Bouche.
Brief, faites les si horribles à voir,
Que le grand Diable en puisse horreur avoir.

Mais je vous pry, que chacun Blafonneur
Vueille garder en ses escrits honneur :
Arriere mots, qui sonnent falement,
Parlons aussi des membres seulement
Que lon peult voir sans honte descouvers,
Et des honteux ne fouillons point noz Vers :
Car quel besoing est il mettre en lumiere
Ce qu'est Nature à cacher coustumiere ?

Ainsi ferez pour à tous agréer,
Et pour le Roy mesmement recréer
Au soing qu'il a de guerre ja tyssue :
Dont Dieu luy doit victorieuse yssue.
Et pour le pris, qui mieux faire saura,
De verd Lierre une couronne aura :
Et un dizain de Muse Marotine,
Qui chantera sa louange condigne.



DU COQ A L'ASNE

A LYON JAMET

Puis que répondre ne me veux,
Je ne te prendray aux cheveux,
Lyon, mais sans plus te semondre,
Moy mesme je me veux répondre :
Et feray le Prestre Martin.

Ce Grec, cest Hebreu, ce Latin,
Ont descouvert le pot aux roses.
Mon Dieu, que nous verons de choses,
Si nous vivons l'aage d'un veau.

Et puis que dit on de nouveau ?
Quand part le Roy ? aurons nous guerre ?
O la belle piece de terre !

Il la faut joindre avec la mienne :
Mais pourtant la Bohemienne
Porte tousjours un chapperon.

Ne donnez jamais l'esperon
A Cheval qui volontiers trotte.
D'où vient cela, que je me frotte
Aux courriers, & suis tousjours Rat ?
Ilz escument comme un Verrat
En pleine chaire ces Cagots,
Et ne preschent que des fagots
Contre ces povres Heretiques.

Non pas, que j'oste les pratiques
Des vieilles qui ont si bon cuer :
Car comme dit le grand moqueur,
Elles tiennent bien leur partie.

C'est une dure departie
D'une teste, & d'un eschafaut :
Et grand' pitié, quand beauté faut
A cueur de bonne volonté.

Puis vous sçavez, Pater sancte,
Que vostre grand pouvoir s'efface.
Mais que voulez-vous que j'y fasse ?
Mes financiers sont tous peris.
Il n'est bourreau que de Paris,
Ny long proces, que dudit lieu.

Si ne fey-je jamais l'Adieu,
Qui parle de la Pauthonniere.
Vray est qu'elle fut buyssonniere
L'escole de ceux de Pavie.
Fy de l'honneur, vive la vie,
Vive l'amour, vivent les Dames.

Toutesfoys, Lyon, si les ames
Ne s'en vont plus en Purgatoire,
On ne me sauroit faire à croire,
Que le Pape y gaigne beaucoup.
A la Campagne, acoup, acoup,
Hau, Capitaine Pinfemaille,
Le Roi n'entend point que merdaille
Tiennent le reng des vieux routiers.

Et puis dites, que les monstiers
Ne servent point aux Amoureux,
Bonne maquerelle pour eux
Est ombre de devotion.

C'est une bonne caution,
Que Monsieur de la Moriniere :
En ce temps là vint la maniere
De se paindre aveques des fars.

Sire, ce disent ces Caphars,

Si vous ne bruslez ces mastins,
Vous ferez un de ces matins
Sans tribut, taille, ne truage.
Qui Diable fait le Cocuage
Des Parisiens l'autre esté ?
Pour le moins, si j'y eusse esté,
On eust dit, que c'eust esté moy.

Touche là : je suis en esmoy
Des froids amis que j'ay en France :
Mais je trouve que c'est outrance,
Que l'un ha trop, & l'autre rien.

Est-il vray, que ce vieil marrien
Marche encore dessus espines,
Et que les jeunes tant poupines
Vendent leur chair, cher comme crespme ?
S'il est vray, adieu le Carefme,
Au Concile, qui se fera :
Mais Romme tandis bouffera
Des chevreaux à la chardonnette.

Attachez moy une sonnette
Sur le front d'un Moyne crotté,
Une Oreille à chacun costé
Du capuchon de sa caboche,
Voila un sot de la Bazoche
Aussi bien paint qu'il est possible :
De sorte qu'on feroit un Crible
De tous les trous qui s'abandonnent
A ceux qui les richesses donnent.

J'ay flux, contre flux, carte amont :
Dieu pardoint au povre Vermont,
Il chantoit bien la basse contre :
Et les maris la malencontre,
Quand les femmes font le dessus.

A sçavoir mon si les bossus
Seront tous droits en l'autre monde ?
Je le dy, pource qn'on se fonde
Trop fus Venus, & fus les vins.
Parquoy je ne veux qu'aux Devins
Personne sa fiance mette.

Or ça, le livre de Flammette,
Formosum pastor, Celestine,
Tout cela est bonne doctrine,
Et n'y ha rien de deffendu.

Icy gerra, s'il n'est pendu,
Ou si en la Mer il ne tombe,
Monsieur qui ha dressé sa tombe,
Avant que d'estre trespasé.

Faut-il pour un verre cassé
Perdre pour vingt ans de service ?
Non, Monsieur, non, ce n'est pas vice,
Que simple fornication :
J'en feray la probation.

Par une cotte violette
Que donna la teste follete,
Autrement le Dieu des proces,
Au moyen de quoy trop d'exces
Sont engendrez de tant de festes.

En effect, c'estoient de grans bestes,
Que les Regens du temps jadis :
Jamais je n'entre en Paradis,
S'ilz ne m'ont perdu ma jeunesse.

Mais comment se porte l'Asneffe,
Que tu sçais, de Jerusalem ?
S'elle veut mordre, garde l'en :
Elle parle comme de cire :
Vous dites vray de cela, Sire :

Une Estrille, une Faux, un Veau,
C'est à dire estrille Fauveau.
En bon rebus de Picardie.

Lyon, veux-tu, que je te die ?
Je me trouve disposé des levres :
Et d'autres bestes que les chevres,
Portent barbe grise au menton.
Je ne dis pas que Melanchthon
Ne declare au Roy son avis :
Mais de disputer vis à vis,
Noz maîtres n'y veulent entendre.
Combien que la jeunesse tendre
Soit par tout assez mal apprise.

Tu ne sçais pas, Thunis est prise :
Triboulet ha frères, & sœurs :
Les Anglois s'en vont bons danseurs :
Les Allemans tiennent mesure.

On ne preste plus à usure :
Mais tant qu'on veult, à interest.

A propos de Perceforest,
Lit-on plus Artus, & Gauvain ?
Il ha prins l'Evangile en vain
Le punais, & s'en est fait riche :
Et puis s'efforce mettre en friche
La vigne, & ses petis bourgeons.

Tout beau : je vous pry, ne bougeons,
Vous dites que ce fut jeudy :
Non fay, non, voicy que je dy :
Je dy qu'il n'est point question
De dire, j'allion, ne j'estion,
Ny se renda, ny je frappy :
Tefmoing le Comte de Carpy,
Qui se fait Moyne apres sa mort.

Laisse moy là, qui rid, & mord,
Et demande au petit Roger :
Si ceux que l'on feït desloger
Hors des Villes, crioient campos.

Vrayment, puis qu'il vient à propos,
Je vous en veux faire le compte :
Elles n'ofent dire Viconte,
Vigueur, Vicourt, ne Vilevé :
Leur petit bec seroit grevé,
En danger d'estre trop fenduës.

On dit que les Nonnains renduës
Donnent gentilmente la verole.
D'estre brulé pour la Parole,
Je te pry ne fois point couart :
Mais pour la foy de Billouart
Laisse mourir ces Sorbonistes.
Raïson : la glose des Legistes
Lourdement gaste ce beau texte.

Pour ceste cause je proteste,
Que l'Antechrist succumbra :
Au moins, que brief tombera
Sur Babylone quelque orage.

Marguerite de franc courage
N'ha plus ses beaux yeux esblouis.
Dieu gard la fille au Roy Loys,
Qui me réçoit quand on me chasse.

Voulez-vous preferer la chasse
Au vol du Mlian suspendu ?
Si Dieu ne l'avoit deffendu,
Et je fusse en mon advertin,
Je donrois quinze à l'Aretin,
Et si gaignerois la partie,

La court en fera advertie.

D'un tas de gros Afnes, ou yvres,
 Qui font imprimer leurs fots Livres,
 Pour acquerir bruit d'estre Veaux.
 A Fleury font les bons navaux :
 Les richesses en ces Prelats.

Et puis c'est tout : je suis tant las,
 Que quatorze Archers de la garde
 Me battroient à la halebarde.

Quant au Palais, tousjours il grippe :
 Adieu vous dy, comme une trippe.

LYON JAMET A MAROT

SUBSCRIPTION

*Va lettre, va, va t'en à l'aventure
 Droit à Clement, & s'il en fait lecture,
 Recorde toy de luy faire semonse
 Joyeusement, de te donner responce.*

MAIS voirement, amy Clement,
 Tout clerement, dy moy comment
 Tant, & pourquoy tu te tiens quoy,
 D'escire à moy, qui suis à toy ?
 T'ay-je laillé par le passé ?
 T'ay-je offensé, ou courroussé ?
 Ay-je à ton dit, & entendit,
 En fait ou dit, rien contredit ?
 Ay-je à ton nom donné renom,
 Autre que bon ? tu sçais que non :
 Ny ne voudrois, & ne sçaurois,

Tant font tes droits justes, & droits.

Devant les yeux de tous les Dieux,
Et demy Dieux, jeunes & vieux,
J'atteste, & jure, & en rejure,
Qu'aucune injure, ou mal augure,
Nul laps de temps, ne lieux distans,
Escrits latens, ne vieux Satans,
N'ont peu avoir force & pouvoir,
De concevoir, c'est à favoir,
Un seul congé, qu'aye songé,
En son plongé, d'avoir changé,
Ne rien osté, de mon costé
En loyauté, & feauté
De nostre amour, pas un seul tour
Depuis le jour de ton retour.
Mais tant s'en faut, qu'un tel défaut,
En froid, ou chaud, ait fait le faut
En mon pourpris, que n'ays repris,
Qui ne t'ha pris, pour un grand pris.

Or donc amy, de ton amy,
Qui ennemy, n'as un demy,
Que veux-tu dire? Est-ce pour rire,
Que de proscrire, & interdire,
Une amour vieille? O grand' merveille!
Quand je sommeille, elle m'esveille,
Et dy ainsi : Dieu qu'est cecy?
Cest homme icy, est-il transy,
Ses bons esprits, ses beaux escrits,
De si haut pris, font-ilz prescrits?
Son cueur humain, tant pur & plein
De bon levain, changé de main
Auroit-il bien, pour quelque bien
Qu'il se void sien? Je n'en croy rien?

Car les effets, de ses beaux faits
N'ont esté faits, si contrefaits.
Et quant & quant, il m'ayme tant,
Que luy estant bien malcontent,
Il ne sçauroit, quand il voudroit,
Or qu'il eust droit, en mon endroit,
S'en ressentir, ne consentir,
Sans en mentir, à moy martyr :
Car sçait-il pas, que tous noz pas,
Et tous noz cas, sont par compas
Comptez, nombrez & denombrez,
Puis obumbrez, & adombrez ?
Si fait, si fait : bien il le sçait :
Le tout parfait, bien luy ha fait
Voir & comprendre, & tant apprendre
Qu'il en peult vendre, & en espandre.
Et d'avantage, il est de l'aage,
Et du pellage, ou l'homme est sage,
Ou jamais non. Et puis son nom,
D'estre tout bon, ha le renom.

Or donc Clement, tout clerement,
Bien seurement, & promptement,
Escri pourquoy, tu te tiens coy,
De tenir loy, au second toy,
Qui est icy, sans grand foucy,
La Dieu mercy, & toy aussi.

C'est à Ferrare, au huictiesme An
De la sienne proscription
Mais à la tienne intention,
Que ce soit le dernier. Amen.



AU ROY

DU TEMPS DE SON EXIL A FERRARE

J E pense bien que ta magnificence,
Souverain Roy, croira que mon absence
Vient par sentir la coulpe, qui me point
D'aucun mesfait : mais ce n'est pas le poinct.

Je ne me fens du nombre des coupables :
Mais je sçay tant de Juges corrompables
Dedans Paris, que par pecune prinse,
Ou par amis, ou par leur entreprinse,
Ou en faveur, & charité piteuse
De quelque belle humble solliciteuse,
Ilz fauveront la vie orde, & immunde
Du plus meschant, & criminel du monde .
Et au rebours, par faute de pecune,
Ou de support, ou par quelque rancune
Aux innocens ilz font tant inhumains,
Que content suis ne tomber en leurs mains.
Non pas que tous je les mette en un compte
Mais la grand' part la meilleure surmonte.
Et tel merite y être authorisé,
Dont le conseil n'est ouy, ne prisé.

Suyvant propos, trop me font ennemys
Pour leur Enfer, que par escrit j'ay mis,
Ou quelque peu de leurs tours je descœuvre,
Là me veult on grand mal pour petit œuvre.
Mais je leur suis encor plus odieux,
Dont je l'osay lire devant les yeux
Tant cler voyans de ta majesté haute,

Qui ha pouvoir de reformer leur faute.

Brief, par effect, voire par fois diverses
Ont declaré leur voulontez perverses
Encontre moy : mesmes un jour ils vindrent
A moy malade, & prisonnier me tindrent
Faifans arrest fus un homme arresté
Au liêt de mort : & m'eussent pis traité,
Si ce ne fust ta grand' bonté, qui à ce
Donna bon ordre avant que t'en priaſſe,
Leur commandant de laisser choses telles :
Dont je te rends graces tresimmortelles.

Autant comme eux, ſans cause qui ſoit bonne
Me veult de mal l'ignorante Sorbonne :
Bien ignorante elle eſt d'eſtre ennemie
De la trilingue, & noble Academie,
Qu'as erigée. Il eſt tout manifeſte,
Que là dedans contre ton vueil celeſte
Eſt deſſendu qu'on ne voiſe allegant
Hebrieu, ny Grec, ny Latin elegant :
Diſant, que c'eſt langage d'Heretiques.
O povres gens de ſçavoir tous ethiques !
Bien faites vray ce proverbe courant,
Science n'ha hayneux que l'ignorant.

Certes, ô Roy, ſi le profond des cueurs
On veult sonder de ces Sorboniqueurs,
Trouvé ſera que de toy ils ſe deulent ?
Comment douloir ? Mais que grand mal te veulent,
Dont tu as fait les lettres, & les arts
Plus reluifans, que du temps des Ceſars :
Car leurs abus void on en façon telle.
C'eſt toy, qui as allumé la chandelle,
Par qui maint œil void mainte verité,
Qui ſous épelle, & noire obſcurité

A fait tant d'ans icy bas demeurance.
Et qu'est-il rien plus obscur qu'ignorance?
Eux, & leur court en absence, & en face
Par plusieurs fois m'ont usé de menace :
Dont la plus douce estoit en criminel
M'executer. Que pleust à l'Eternel,
Pour le grand bien du peuple desolé,
Que leur desir de mon sang fust saoulé,
Et tant d'abus, dont ilz se sont munis,
Fussent à cler descouvers, & punis.
O quatre fois, & cinq fois bienheureuse
La mort, tant soit cruelle, & rigoureuse,
Qui feroit seule un million de vies,
Sous telz abus n'estre plus asservies.

Or à ce coup il est bien évident,
Que dessus moy ont une vieille dent,
Quand ne pouvans crime sur moy prouver,
Ont tresbien quis, & tresbien sceu trouver
Pour me fascher, briefve expedition,
En te donnant mauvaise impression
De moy ton serf, pour apres à leur aise
Mieux mettre à fin leur volonté mauvaise :
Et pour ce faire ilz n'ont certes eu honte
Faire courir de moy vers toy maint compte,
Aveques bruit plein de propos menteurs,
Desquelz ils sont les premiers inventeurs.
De Lutheriste ilz m'ont donné le nom :
Qu'à droit ce soit, je leur responds que non.
Luther pour moy des cieux n'est descendu :
Luther en Croix n'ha point esté pendu
Pour mes pechez : & tout bien advisé,
Au non de luy ne suis point baptizé :
Baptizé suis au nom qui tant bien sonne,

Qu'au fon de luy le Pere éternel donne
Ce que l'on quiert : le feul nom fous les cieux
En, & par qui ce monde vicieux
Peut eftre fauf. Le nom tant fort puiffant,
Qu'il ha fendu tout genoûil flechiffant,
Soit infernal, foit celefte, ou humain :
Le nom, par qui du Seigneur Dieu la main
M'ha prefervé de ces grands loups rabis,
Qui m'efpioient deffous peaux de Brebis.

O Seigneur Dieu, permettez moy de croire
Que refervé m'avez à voftre gloire.
Serpens tortus, & Monftres contrefaits
Certes font bien à voftre gloire faits.
Puis que n'avez voulu donc condefcendre,
Que ma chair vile ayt esté mife en cendre,
Faites au moins : tant que feray vivant,
Qu'à voftre honneur foit ma plume efcrivant :
Et fi ce corps avez predestiné

A eftre un jour par flamme terminé,
Que ce ne foit au moins pour caufe folle :
Ainçois pour vous, & pour voftre Parolle :
Et vous fupply, Pere, que le tourment
Ne luy foit pas donné fi vehement,
Que l'ame vienne à mettre en oubliance
Vous, en qui feul gift toute fa fiance :
Si que je puiſſe avant que d'aſſoupir,
Vous invoquer juſque au dernier ſouſpir

Que dy-je ? où ſuis-je ? O noble Roi François,
Pardonne moy, car ailleurs je penſois.

Pour revenir donques à mon propos,
Rhadamanthus aveques ſes ſuppoſts
Dedans Paris, combien que fuſſe à Blois,
Encontre moy fait ſes premiers exploits,

En faififfant de fes mains violentes
Toutes mes grandes richesses excellentes,
Et beaux trefors, d'avarice delivres :
C'est à favoir mes papiers, & mes livres,
Et mes labeurs. O Juge facrilege,
Qui t'ha donné, ne loy, ne privilege
D'aller toucher, & faire tes massacres
Au cabinet des faintes Mufes facres ?
Bien est-il vray que livres de deffenfe
On y trouva : mais cela n'est offense
A un Poëte, à qui on doit lafcher
La bride longue, & rien ne lui cacher,
Soit d'art Magie, Necromance, ou Caballe.
Et n'est doctrine efcrite, ne verbale,
Qu'un vray Poëte au chef ne deuft avoir,
Pour faire bien d'efcrire fon devoir.

Savoir le mal est fouvent prouffitable,
Mais en ufer est toujours evitable.
Et d'autre part, que me nuift de tout lire ?
Le grand donneur m'ha donné fens d'eflire
En ces livrets tout cela qui accorde
Aux faints efcrits de grace, & de concorde.
Et de jetter tout cela qui differe
Du facré fens quand pres on le confere.
Car l'efcriture est la touche, où l'on treuve
Le plus haut Or. Et qui veult faire efpreuve
D'Or quel qu'il foit, il le convient toucher
A ceste pierre, & bien pres l'approcher
De l'Or exquis, qui tant se fait paroistre,
Que bas ou haut tout autre fait congnoistre.

Le Juge donc affecté se monstra
En mon endroit, quand les premiers outra
Moy, qui estois abfent, & loing des villes,

Où certains fols feirent choses trop viles,
Et de scandale : hélas, au grand ennuy,
Au detriment, & à la mort d'autrui.
Ce que sçachant, pour me justifier,
En ta bonté je m'osay tant fier,
Que hors de Blois party, pour à toy Sire,
Me presenter : mais quelcun me vint dire,
Si tu y vas amy, tu n'es pas sage :
Car tu pourrois avoir mauvais visage
De ton Seigneur. Lors comme le Nocher,
Qui pour fuir le peril d'un Rocher
En pleine Mer se destourne tout court,
Ainsi pour vray m'escartay de la Court :
Craignant trouver le peril de durté :
Où je n'euz onc fors douceur, & seurté.

Puis je sçavois, sans que de fait l'apprinse,
Qu'à un subject l'œil obscur de son Prince
Est bien la chose en la terre habitable
La plus à craindre, & la moins souhaitable.

Si m'en allay, evitant ce danger,
Non en païs, non à Prince estranger,
Non point usant de fugitif destour,
Mais pour servir l'autre Roy à mon tour,
Mon second Maistre, & ta sœur son espouse,
A qui je fus des ans a quatre et douze,
De ta main noble heureusement donné.

Puis tost apres, Royal chef couronné,
Sçachant plusieurs de vie trop meilleure,
Que je ne suis, estre bruslez à l'heure,
Si durement, que mainte nation
En est tombée en admiration,
J'abandonnay, sans avoir commis crime,
L'ingrate France, ingrate, ingratissime

A son Poëte : & en la delaiſſant,
Fort grand regret ne vint mon cœur bleſſant :
Tu ments Marot, grand regret tu ſentis,
Quand tu penſas à tes Enfans petits.

Enfin paſſay les grandes froides montagnes,
Et vins entrer aux Lombardes campagnes :
Puis en l'Italie, où Dieu qui me guidoit,
Dreſſa mes pas au lieu où reſidoit
De ton clair ſang une Princeſſe humaine,
Ta belle ſœur, & couſine germaine,
Fille du Roy tant craint, & renommé,
Pere du peuple aux Chroniques nommé.

En ſa Duché de Ferrare venu,
M'ha retiré de grace, & retenu :
Pource que bien luy plaîſt mon eſcriture,
Et pourautant que ſuis ta norriture.
Par quoy, ô Sire, eſtant aveques elle,
Conclurre puis d'un franc cœur, & vray zelle,
Qu'à moy ton ſerf ne peult eſtre donné
Reproche aucun, que t'aye abandonné,
En proteſtant, ſi je perds ton ſervice,
Qu'il vient pluſtoſt de malheur, que de vice.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

DU TEMPS DE SONDIT EXIL

EN mon vivant, n'apres ma mort avec,
Prince Royal, je ne tournay le bec
Pour vous prier : or devinez qui eſt ce,
Qui maintenant en prend la hardieſſe ?

Marot banny, Marot mis en requoy,
C'est luy fans autre, & savez vous pourquoy
Ce qu'il demande il ha voulu escrire ?
C'est pourautant qu'il ne l'ose aller dire,
Voila le poinct, il ne faut pas mentir,
Que l'air de France il n'ose aller sentir :
Mais s'il avoit fa demande impetrée :
Jambes ne teste il n'ha si empestree,
Qu'il n'y vollaſt, en vous parlant ainſi,
Plusieurs diront que je m'ennuye icy,
Et penſera quelque caſſart pelé,
Que je demande à eſtre r'appellé,
Mais (Monſeigneur) ce que demander j'ose
De quatre parts n'eſt pas ſi grande choſe :
Ce que je quier, & que de vous eſpere,
C'eſt qu'il vous plaiſe au Roy voſtre cher pere
Parler pour moy, ſi bien qu'il ſoit induit
A me donner le petit ſaufconduit,
De demy an que la bride me lache,
Ou de ſix moys, ſi demy an luy fache :
Non pour aller viſiter mes Chaſteaux,
Mais bien pour voir mes petis Maroteaux,
Et donner ordre à un faix qui me poiſe.
Auſſi afin que dire Adieu je voiſe
A mes amis & mes compagnons vieux :
Car vous ſavez, ſi fais je encores mieux,
Que la poursuite & fureur de l'affaire
Ne me donna jamais temps de ce faire :
Auſſi afin qu'encor un coup j'accole
La Court du Roy, ma Maiſtreſſe d'eſcole.
Si je vois là, millé bonnets oſtez,
Mille bons jours viendront de tous coſtez,
Tant de Dieu gards, tant qui m'embrasſeront :

Tant de faluts qui d'Or point ne feront.
Puis ce dira quelque langue friande,
Et puis Marot, est ce une grand' viande
Qu'estre de France estrangé & banny?
Par Dieu Monsieur, ce diray-je, nenny.
Lors que de cheres & grandes accolées,
Prendray les bons, laisseray les volées :
Adieu messieurs, Adieu donc mon mignon :
Et cela fait, verrez le compagnon
Toft desloger, car mon terme failly
Je ne craindrois, sinon d'estre assailly,
Et empaumé. Mais si le Roy vouloit
Me retirer, ainsi comme il souloit,
Je ne dy pas qu'en gré je ne le prinse :
Car un vassal est subjeët à son Prince.
Il le feroit s'il favoit bien comment
Depuis un peu je parle sobrement :
Car ces Lombards avec qui je chemine,
M'ont fort appris à faire bonne mine :
A un mot seul de Dieu ne deviser,
A parler peu, & à poltronniser.
Dessus un mot une heure je marreste :
S'on parle à moy, je respons de la teste.
Mais je vous pry mon saufconduit ayons,
Et de cela plus ne nous esmayons,
Assez avons espace d'en parler,
Si une fois vers vous je puis aller.

Conclusion, Royale geniture,
Ce que je quier n'est rien qu'une escriture,
Que chacun jour on baille aux ennemis,
On la peult bien octroyer aux amis.
Et ne faut ja qu'on ferme la Champagne
Plustost à moy qu'à quelque Jean d'Espagne :

Car quoy que né de Paris je ne fois,
Point je ne laisse à estre bon François :
Et si de moy, comme espere, lon pense,
J'ay entrepris pour faire recompense
Un œuvre exquis, si ma Muse s'enflamme,
Qui maugré temps, maugré fer, maugré flamme,
Et maugré mort fera vivre sans fin,
Le Roy François, & son noble Dauphin.

ADIEU AUX DAMES DE COURT

ADIEU la Court, adieu les Dames !
Adieu les filles, & les femmes :
Adieu vous dy pour quelque temps,
Adieu voz plaifans passetemps,
Adieu le bal, adieu la dance :
Adieu mesure, adieu cadence,
Tabourins, Hautsbois, Violons,
Puis qu'à la guerre nous allons.
Adieu donc les belles, adieu.
Adieu Cupido vostre Dieu,
Adieu ses fleches & flambeaux,
Adieu voz serviteurs tant beaux,
Tant polis, & tant dameretz :
O comment vous les traicterez,
Ceux qui vous servent à ceste heure !
Or adieu quiconque demeure :
Adieu laquais, & le valet :
Adieu la torche, & le mulet :
Adieu monsieur qui se retire
Navré de l'amoureux martyr,

Qui la nuit sans dormir fera,
Mais en ses amours pensera.

Adieu le bon jour du Matin,
Et le blanc, & le dur Tetin
De la belle qui n'est pas preste :
Adieu un autre, qui s'enqueste
S'il est jour ou non, là dedens :
Adieu les signes evidens,
Que l'un est trop mieux retenu,
Que l'autre n'est le bien venu :
Adieu, qui n'est aymé de nulle,
Et ne sert qu'à tenir la mule :
Adieu festes, adieu Banquets,
Adieu devises, & caquets,
Ou plus y ha de beau langage,
Que de serviettes d'ouvrage :
Et moins de vraye affection,
Que de dissimulation.

Adieu les regards gracieux
Messages des cueurs foucieux :
Adieu les profondes pensées
Satisfaites, ou offensées :
Adieu les harmonieux sons
De rondeaux, dizains, & chansons :
Adieu piteux departement,
Adieu regrets, adieu tourment :
Adieu la lettre, adieu le page,
Adieu la Court, & l'equipage :

Adieu l'amitié si loyalle
Qu'ou la pourroit dire Royale
Estant gardée en ferme foy,
Par ferme cueur digne de Roy :
Mais adieu peu d'amour semblable,

Et beaucoup plus de variable :

Adieu celle, qui se contente,
De qui l'honnesteté presente,
Et les vertus, dont elle herite,
Recompensent bien son merite :
Adieu les deux proches parentes,
Pleines de graces apparentes,
Dont l'une ha ce qu'elle pretend,
Et l'autre non ce qu'elle attend :
Adieu les cueurs unis ensemble,
A qui lon fait tort, ce me semble,
Qu'on ne donne fin amiable
A leur fermeté si louable.

Adieu celle qui tend au poinct
A voir un, qui n'y pense point :
Et qui refus ne feroit mie
D'estre sa femme en lieu d'amy.
Adieu à qui gueres ne chaut,
D'armer son taint contre le chaut :
Car elle sçait tresbien l'usage
De changer souvent son visage.
Adieu amiable autant qu'elle,
Celle que maistresse j'appelle,
Adieu l'esperance ennuyeuse,
Où vit la belle, & gracieuse,
Qui par ses secrettes douleurs
En ha prins les palles couleurs :
Adieu l'autre nouvelle palle,
De qui la fanté gist au masse :
Adieu la triste, que la mort
Cent fois le jour poinct, & remort.

Adieu m'amy la derniere,
En vertus & beauté premiere :

Je vous pry me rendre à present
Le cueur, dont je vous fey present,
Pour en la guerre, ou il faut estre,
En faire service à mon maistre.

Or quand de vous se souviendra,
L'aiguillon d'honneur l'espoindra
Aux armes, & vertueux fait.
Et s'il en sortoit quelque effect
Digne d'une louenge entiere,
Vous en seriez seule heritiere.
De vostre cueur, donc vous souviennne :
Car si Dieu veult que je revienne,
Je le rendray en ce beau lieu,
Or je fay fin à mon Adieu.

A

MADAME LA DUCHESSE DE FERRARE

EN traversant ton pais plantureux
Fertile en biens, en Dame bien heureux,
Et bien semé de peuple obeïssant,
Le tien Marot (fille de Roy puissant)
S'est enhardy, voire & ha protesté
De saluer ta noble majesté,
Ains que passer tout outre les limites :
Estant certain que si bien tu limites
De ton Sauveur la vraye intention,
Tu n'y auras brin de presumption :
Car estimant que par un bruit qui sonne
Tu fais mon nom, sans savoir ma personne :

Et que jadis fut serviteur mon pere
De ta mere Anne, en son regne prospere :
Croyant aussi, que tu fais que d'enfance
Nourry je suis en la maison de France,
De qui tu es Royale geniture :
Cela pensant ne craint mon escriture,
Que ta grandeur la vueille refuser.
Mais quel besoïn est il de m'escuser ?

Les Oyfeletz des champs en leurs langages
Vont saluant les buissons, & bocages
Par ou ilz vont : quand le Navire arrive
Aupres du havre, il saluë la rive
Avec le son d'un canon racourcy :
Ma Muse donc passant ceste Court-cy,
Fait elle mal saluant toy Princeesse ?
Toy à qui rid ce beau païs sans cesse :
Toy, qui de race aymes toute vertu,
Et qui en as le cueur tant bien vestu :
Toy dessous qui fleurissent ces grans plaines,
De biens & gens si couvertes, & pleines :
Toy qui leurs cueurs as sceu gagner tres bien :
Toy qui de Dieu recongnois tout ce bien.

Salut à toy donques treshumblement,
Humble salut, par ton humble Clement,
Par ton Marot le Poëte Gallique,
Qui s'en vient voir le païs Italique
Pour quelque temps : si entre cy & là
Te peult servir ma plume, & si elle ha
Savoir qui plaïse à ta majesté haute,
Croy que plustost l'eau du Pau fera faute
A contre val ses undes escouler,
Que ceste plume à s'estendre & voller,
Là où le vent de tes commandemens

La poulfera, mesmes les Elemens
Lairront plustost leur nature ordonnée :
Car l'Eternel me l'ha (certes) donnée,
Pour en louer premierement son nom :
Puis pour servir les Princes de renom,
Et exalter les Princesses d'honneur,
Qui au plus haut de Fortune, & Bonheur
S'humilier de cuer sont coustumieres,
Auquel beau reng tu marches des premieres.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL
DE TOURNON

MAROT RETOURNANT DE FERRARE A LYON

Puis que du Roy la bonté merveilleuse
De France veult ne m'estre perilleuse :
Puis que je suis de retourner mandé,
Puis qu'il luy plaist, puis qu'il l'a commandé,
Et que ce bien procedé de sa grace,
Ne t'esbahis si j'ay suivy la trace,
Noble Seigneur, pour en France tirer,
Ou long temps ha je ne fay qu'aspirer.

Le Marinier qui prend terre, & s'arreste
Pour la fureur de l'orage & tempeste,
Defancre alors que les Cieux sont amis.
Le chevauteur qui à couvert s'est mis,
Laisant passer ou la gresle, ou la pluye,
Des que de loing void qu'Aquilon effuye
Le Ciel mouillé, il entre en grand plaisir,
Desloge & tire au lieu de son desir.

Certes ainſi, Monſeigneur redouté,
Si toſt que j'eu mon retour eſcouté,
Et que je vey la grand' nue eſſuyer,
Qui en venant me pouoit ennuyer :
Mon premier poinct ce fut de louer Dieu,
Et le ſecond de deſloger du lieu
Là ou j'eſtois, pour au païs venir,
D'ou je n'ay ſceu perdre le ſouvenir.

Nature ha prins ſur nous cete puiſſance,
De nous tirer au lieu de ſa naiſſance,
Meſmes long temps les beſtes ne ſejournent
Hors de leurs creux, mais touſiours y retournent.

Brief, du deſir qu'au departir j'avoie,
Je n'ay trouvé rien de dur en la voye :
Ains m'ont ſemblé ces grans roches hautaines
Preaux herbus, & les torrens fontaines :
Biſe, verglaz, la neige, & la froidure,
Ne m'ont ſemblé que printemps & verdure,
Si qu'à Dieu rends graces un million,
Dont j'ay ataint le gracieux Lyon,
Ou j'eſperoyſ à l'arriver tranſmettre
Au Roy François humble ſalut en metre :
Conclud eſtoit. Mais puis qu'il en eſt hors,
A qui le puis je, & doy je adreſſer, fors
A toy qui tiens par prudence loyale,
Icy le lieu de ſa hauteur Royale ?

S'il eſt ainſi que la puiſſance qu'as
Toute s'eſtend en grans & petis cas :
Là raiſon veult donques que maintenant,
De ce ſalut tu ſois ſon lieutenant.
Et puis je ſuis à cela conſermé,
Pource qu'amy tu es & bien aymé
De l'aſſemblée aux Muſes treſſacrées :

Et qu'à Phebus en eſcrivant agréés.
Humblement donc, ſur ce je te ſaluë,
Heur de Tournon, plein de haute valuë.
Dieu gard auſſi d'infecte adverſité,
L'air amoureux de la noble Cité.
Dieu gard la Saone au port bien ſumptueux,
Et ſon mary le Roſne impetueux,
Qui puis un peu ſe demonſtra ſi fier,
Que l'ennemy ne s'y oſa fier :
Et dont n'ha guere en diligence prompte,
S'eſt retiré Ceſar aveques honte.

Si vous ſupply, ô fleuves immortalz,
Et toy Prelat, dont il eſt peu de telz,
Et toy Cité fameuſe de haut pris,
Ne me vouloir contemner par meſpris,
Ains recevoir tout amiablement,
L'humble Dieu gard, de voſtre humble Clement.

ADIEUX A LA VILLE DE LYON

A DIEU Lyon qui ne mords point,
Lyon plus doux que cent pucelles,
Si non quand l'ennemy te point :
Alors ta fureur point ne celes.
Adieu auſſi à toutes celles,
Qui embelliffent ton ſejour :
Adieu faces cleres & belles,
Adieu vous dy comme le jour.
Adieu Cité de grand valeur,
Et citoyens que j'ayme bien :
Dieu vous doint la fortune & l'heur

Meilleur que n'ha esté le mien :
J'ay receu de vous tant de bien,
Tant d'honneur & tant de bonté,
Que volontiers dirois combien,
Mais il ne peult estre compté.

Adieu les Vieillards bien heureux,
Plus ne faifans la court aux Dames,
Toutesfois tousjours amoureux
De vertu, qui repaist voz ames :
Pour fuir reproches & blasmes,
De composer ay entrepris
Des Epitaphes sur voz lames,
Si je ne fuis le premier prins.

Adieu Enfans pleins de savoir,
Dont mort l'homme ne desherite :
Si bien fouvent me vinstes voir,
Cela ne vient de mon merite :
Grand mercy, ma Mufe petite,
C'est par vous, & n'en fuis marry :
Pour belle femme lon vifite
A tous les coups un laid mary.

Adieu la Saone, & fon mignon
Le Rofne qui court de vifteffe,
Tu t'en vas droit en Avignon,
Vers Paris je pren mon adresse.
Je dirois adieu ma maistresse,
Mais le cas viendroit mieux à poinct,
Si je difois adieu jeunefse,
Car la barbe grife me poinct.
Va, Lyon, que Dieu te gouverne,
Affez long temps s'est esbatu
Le petit chien en ta caverne,
Que devant toy on ha battu.

Finalelement pour sa vertu,
Adieu des fois un million
A Tournon de rouge vestu,
Gouverneur de ce grand Lyon.

LE DIEU GARD A LA COURT

V IENNE la mort quand bon luy semblera,
Moins que jamais mon cueur en tremblera,
Puis que de Dieu je reçois ceste grace
De voir encor de Monseigneur la face.

Ha ! mal parlans, ennemis de vertu,
Totalement me disiez deveſtu
De ce grand bien : vostre cueur endurcy,
Ne congneut onc ne pitié, ne mercy.
Pourtant avez semblable à vous pensé
Le plus doux Roy, qui fut onc offensé.
C'est luy, c'est luy, France Royne sacrée,
C'est luy, qui veult que mon œil se recrée,
Comme fouloit, en vostre doux regard.

Or, je vous voy, France, que Dieu vous gard
Depuis le temps que je ne vous ay veü,
Vous me semblez bien amendée & creüe,
Que Dieu vous croisse encores plus prospere.

Dieu gard François, vostre cher filz et pere,
Le plus puissant en armes & science,
Dont avez eu encore experience.

Dieu gard la Royne Eleonor d'Austriche,
D'honneur, de sens, & de vertus tant riche.
Dieu gard du dard mortifere, & hydeux
Les filz du Roy : Dieu nous les gard tous deux.

O que mon cueur est plein de dueil, & d'ire,
De ce que plus les trois je ne puis dire !

Dieu gard leur sœur, la Marguerite pleine
De don exquis. Ha Royne Magdaleine,
Vous nous lairrez, bien vous puis (ce me semble)
Dire dieu gard, & adieu tout ensemble.

Pour abreger : Dieu gard le noble reite
Du Royal sang, origine celeste.
Dieu gard tous ceux, qui pour la France veillent,
Et pour son bien combatent, & conseillent.

Dieu gard la Court des Dames, ou abonde
Toute la fleur, & l'eslite du monde.
Dieu gard enfin toute la fleur de Lis,
Lime, & rabot des hommes mal polis.

Or fus, avant, mon cueur, & vous mes yeux
Tous d'un accord dressez vous vers les cieux,
Pour gloire rendre au pasteur debonnaire,
D'avoir tenu en son parc ordinaire
Ceste brebis esloignée en souffrance.
Remerciez ce noble Roy de France,
Roy plus esmeu vers moy de pitié juste,
Que ne fut pas envers Ovide, Auguste :
Car d'adoucir son exil le pria,
Ce qu'accordé Auguste ne luy ha.
Non que je vueille (Ovide) me vanter
D'avoir mieux sceu que ta muse chanter :
Trop plus que moy tu as de vehemence
Pour esmouvoir à mercy, & clemence :
Mais assez bon persuadeur me tien
Ayant un Prince humain plus que le tien.
Si tu me vaincz en l'art tant agreable,
Je te surmonte en fortune amiable :
Car quand banny aux Getes tu estois,

Ruisseaux de pleurs fur ton papier jettois
En escrivant sans espoir de retour :
Et je me vey mieux que jamais autour
De ce grand Roy. Cependant qu'as esté
Pres de Cefar à Rome en liberté,
D'amour chantois, parlant de ta Corynne :
Quant est de moy je ne veux chanter hymne,
Que de mon Roy : ses gestes reluisans
Me fourniront d'argumens suffisans.
Qui veult d'amour deviser, si devise :
Là est mon but. Mais quand je me r'avise
Doy je finir l'Elegie presente
Sans qu'un Dieu gard encore je presente ?
Non : mais à qui (puis que François pardonne
Tant, & si bien, qu'à tous exemple il donne)
Je dy Dieu gard à tous mes ennemis,
D'aussi bon cueur qu'à mes plus chers amis.

FRIPELIPES VALET DE MAROT

A SAGON

PAR mon Ame il est grand' foison,
Grand' année, & grande saison :
De bestes, qu'on deult mener paistre,
Qui regibent contre mon maistre.
Je ne voy point qu'un saint Gelais,
Un Heroet, un Rabelais,
Un Brodeau, un Seve, un Chappuy,
Voisent escrivant contre luy.
Ne papillon pas ne le point,

Ne Thenot ne le tenne point :
Mais bien un tas de jeunes veaux,
Un tas de rimasseurs nouveaux,
Qui cuident eslever leur nom,
Blasmant les hommes de renom :
Et leur semble, qu'en ce faisant
Par la ville on ira disant,
Puis qu'à Marot ceux-cy s'attachent,
Il n'est possible, qu'ilz n'en sçachent.

Et veu les fautes infinies,
Dont leurs Epistres sont tournies,
Il convient de deux choses l'une,
Ou qu'ilz sont troublez de la Lune,
Ou qu'ilz cuident qu'en jugement
Le monde (comme eux) est jument.
De là vient que les povres bestes,
Après s'estre rompu les testes,
Pour le bon bruit d'autrui brifer,
Eux mesmes se font despriser :
Si que mon maistre sans mesdire
Aveques David peult bien dire :

Or sont tombez les malheureux
En la fosse faite par eux :
Leur pied mesmes s'est venu prendre
Au filé qu'ilz ont voulu tendre.
Car il ne faut pas leur respondre
D'autres escrits à les confondre,
Que ceux là mesmes qu'ilz ont faits,
Tant sont grossiers, & imparfaits .
Imparfait en sens, & mesures,
En vocables, & en cesures,
Au jugement des plus fameux,
Non pas des ignorans, comme eux.

L'un est un vieux resveur Normand
Si goulû, friant, & gourmand
De la peau du povre Latin,
Qu'il l'escorche comme un mastin.
L'autre un Huet de sotte grace,
Lequel voulut voler la place
De l'absent : mais le demandeur
Eut affaire à un entendeur.
O le Huet en bel arroy
Pour entrer en chambre de Roy !

Ce Huet, & Sagon se jouent,
Par escrit l'un l'autre se louent :
Et semble (tant ilz s'entreflattent)
Deux vieux Asnes qui s'entregrattent.

Or des bestes, que j'ay fus dites,
Sagon, tu n'es des plus petites :
Combien que Sagon soit un mot,
Et le nom d'un petit marmot.

Et sçaches, qu'entre tant de choses
Sottement en tes dits enclofes,
Ce villain mot de, concluer,
M'ha fait d'ahan le front suer.

Au reste de tes escritures,
Il ne faut vingt, ne cent ratures
Pour les corriger : combien donc ?
Seulement une tout du long.

Aussi Monsieur en tient tel compte,
Que de sonner il auroit honte
Contre ta rude cornemuse
Sa douce lire : & puis sa Muse
Parmy les Princes alaitée,
Ne veult point estre valetée.

Hercules feit il nuls efforts

Si non rencontre les plus forts ?
Pensez, qu'à Ambres bien ferroit,
Ou à Canis, qui les verroit
Combattre en ordre, & equipage,
L'un un Valet, & l'autre un Page.

J'ay pour toy trop de resistance :
Encor ay je peur qu'il me tance,
Dont je t'escry, car il fait bien
Que trop pour toy je say de bien :
Vray est, qu'il avoit un valet,
Qui s'appelloit Nihil valet,
A qui comparer on t'eust peu :
Toutefois il estoit un peu
Plus plaisant à voir que tu n'es :
Mais non pas du tout si punais.

Il avoit bien tes yeux de Rane,
Et si estoit fils d'un Marrane,
Comme tu es : Au demeurant,
Ainsi vedel, & ignorant :
Si non qu'il savoit mieux limer
Les Vers qu'il faisoit imprimer.
Tu penses que c'est cestuy là,
Qui au liêt de Monsieur alla
Et fait de sa bourse mitaine.
Et va, va : ta fièvre quartaine.
Comparer ne t'y veux, ne doy :
Il valoit mieux cent fois que toy.
Mais vien ça, qui t'ha meu à dire
Mal de mon maistre en si grand' ire :

Vrayment il me vient souvenir,
Qu'un jour vers luy te vey venir
Pour un chant Royal luy monstrier,
Et le prias de l'accoustrer,

Car il ne valloit pas un œuf.
Quand il l'eut refait tout de neuf,
A Roüen en gaignas (povre homme)
D'argent quelque petite somme,
Qui bien à propos te survint,
Pour la verolle qui te vint.

Mais pour un sueur, quand j'y pense,
Tu en rends froide recompense.
Il semble, pourtant, en ton Livre,
Qu'en le faisant tu fusses yvre :
Car tu ne sceus tant marmonner,
Qu'un nom tu luy sceusses donner :
Si n'ha il Couplet, Vers, n'Epistre,
Qui vaille seulement le Titre.
Donc ne sois glorieux, ne rogue :
Car tu le grippas au Prologue
De l'Adolescence à mon maistre :
Et qu'on lise à dextre ou fenestre,
On trouvera (bien je le say)
Ce petit mot de coup d'essay,
Ou coups d'essay, que je ne mente.

O la sotise vehemente !
A peine fera jamais craint
Le combattant, qui est contraint
D'emprunter, quand vient aux alarmes,
De son adverfaire les armes.

Ha rustre, tu ne pensois pas,
Que jamais il deust faire un pas
Dedans la France : tu pensois
Sans pitié ce bon Roy François :
Et le paingnois en ton cerveau
Aussi Tigre que tu es Veau.

C'est pourquoy les cornes dresseas,

Et quand tes eſcrits adreſſas
Au Roy, tant excellent Poëte :
Il me ſouvint d'une Chouette
Devant le Roſſignol chantant :
Ou d'un Oyſon ſe preſentant
Devant le Cygne pour chanter.

Je ne veux flatter, ne vanter :
Mais certes monſieur auroit honte
De t'allouer dedans le compte
De ſes plus jeunes apprentifs :

Venez ſes diſciples gentils,
Combattre ceſte lourderie :
Venez ſon mignon Borderie,
Grand eſpoir des Muſes hautaines :
Rocher, faites faillir Fontaines :
Lavez tous deux aux Veaux les teſtes :
Lyon : qui n'eſ pas Roy des beſtes :
(Car Sagon l'eſt) fus, haut la pate,
Que du premier coup on l'abbate.

Sus Gallopin, qu'on le gallope,
Redreſſons ceſt Afne qui choppe,
Qu'il ſente de tous la poincture :
Et nous aurons Bonadventure,
A mon advis, aſſez ſavant
Pour le faire tirer avant.

Vien Bordeau le puiſné ſon fils,
Qui ſi tresbien le contrefiſ
Au huitain des Freres Mineurs
Que plus de cent beaux devineurs
Dirent, que c'eſtoit Marot meſme :
Teſmoing le Griffon d'Angoulefme,
Qui reſpondit argent en poupe,
En lieu d'yvre comme une ſoupe.

Venez donc ses nobles Enfans
Dignes de chapeaux triomphans
De vert Laurier, faites merveilles
Contre Sagon digne d'oreilles
A chapperon. Non, ne bougez
Pour le vaincre rien ne forgez,
Laissez cest honneur, & estime
A la Dame Anne Philetime,
De qui Sagon pourroit apprendre,
Si la peine elle daignoit prendre
De l'enseigner. Trembles-tu point
Coquin, quand tu oys en ce poinct
Hucher tant d'esprits, dont le moindre
Sait mieux que toy louer, & poindre ?

Je laisse un tas d'yvrongneries,
Qui sont en tes rimasseries,
Comme de tes quatre raisons
Aussi fortes que quatre Oysons :
De ces deux sœurs Savoisiennes,
Que tu cuidois Parisiennes :
Et de mainte autre grand' folie
Dont il n'a grand' melancolie.

Mais certes il se deult gramment
De t'ouyr irreveramment
Parler d'une telle Princesse,
Que de Ferrare la Duchesse,
Tant bonne, tant sage, & benigne.

O quantesfois en sa cuisine
Ton dos ha esté souhaitté
Pour y estre bien fouetté !
Dont (peult estre) elle eust fait deffense :
Tant bien pardonne à qui l'offence.

Mais moy je ne me puis garder

De t'en battre, & te nazarder :
Ta mefchanceté m'y convie,
Et m'en faut passer mon envie.

Zon deffus l'œil, zon fur le groin :
Zon fur le dos du Sagovin,
Zon fur l'Asne de Balaan.

Ha vilain, vous petez d'ahan.
Le feu faint Antoine vous arde.
Ca ce nez, que je le nazarde,
Pour t'apprendre aveques deux doigts
A porter honneur où tu doibs.

Enflez vilain, que je me jouë :
Sus apres, tournez l'autre jouë :
Vous criez : je vous feray taire
Par Dieu, Monsieur le fecretaire
De beurre frais. Hou le matin,
Pleuft à Dieu que quelque matin
Te vinffes à te revenger :
L'abbé feroit en grand danger.
De voir par maniere de rire
Monsieur mon Maître luy efcrire,
Et d'estre de luy mieux traicté,
Que de moy tu ne l'as esté :
Car il fait tout : & fait comment
Te fait expres commandement
De t'en aller mettre en befongne
Pour compofer ton coup d'yvrongne :
Ce que luy accordas, pourveu
Qu'en apres tu ferois pourveu
De la cure de Soligny.
Quant à celle de Sotigny
Long temps ha par election
Tu en prins la poffeffion.

Que je donne au Diable la beste :
Il me fait rompre icy la teste
A ses merites collauder,
Et les bras à le pelauder :
Et si ne vaut pas le tabut.

Mieux vaut donc icy mettre but,
T'aduisant, Sot, t'aduisant, Veau,
T'aduisant, valeur d'un naveau,
Que tu ne veis recevoir
Onques tant d'honneur, que d'avoir
Receu une Epistre à outrance
D'un valet du Maro de France.

Et crains, d'une part, qu'on t'en prise :
Puis d'avoir tant de peine prise,
J'ay peur, qu'il me soit reproché,
Qu'un Afne mort j'ay escorché.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

OPUSCULES DE L'ADOLESCENCE

Le Temple de Cupido.	3
Dialogue de deux Amoureux.	20
Eglogue au Roy, sous les noms de Pan, & Robin.	35
L'Enfer.	43

ELEGIES

Elegie premiere.	59
Elegie II.	64
Elegie III.	67
Elegie IV.	70
Elegie V.	73
Elegie VI.	74
Elegie VII.	75
Elegie VIII.	76
Elegie IX.	78
Elegie X.	79
Elegie XI.	80
Elegie XII.	82
Elegie XIII.	83
Elegie XIV.	86

Elegie XV.	80
Elegie XVI	92
Elegie XVII.	95
Elegie XVIII	98
Elegie XIX	100
Elegie XX.	103
Elegie XXI. De la mort d'Anne l'Hulier. . . .	107
Elegie XXII. Du riche infortuné Jaques de Beaune, Seigneur de Semblançay.	108
Elegie XXIII. De Jan Chauvin menestrier. . .	110
Elegie XXIV.	112
Elegie XXV. Pour Monsieur de Barroys : à ma Damoyfelle de Huban	113
Elegie XXVI. A une, qui refusa un present . .	114
Elegie XXVII. A une malcontente, d'avoir esté sobrement louée ; et se plaignant non sobre- ment.	116

EPISTRES DE L'ADOLESCENCE

Maguelonne à ton amy Pierre de Provence. .	119
Le Despourveu, à ma Dame la Duchesse d'Alen- çon, & de Berri, sœur unique du Roy. . . .	126
Du camp d'Attigny, à madite Dame d'Alençon.	133
A ladite Dame touchant l'Armée du Roy en Haynaut.	138
A la Damoyfelle negligente de venir voir ses amis.	140
Des Jartieres blanches.	142
Au Roy.	143
Pour le Capitaine Bourgeon, à Monsieur de la Roque.	144
Pour le Capitaine Raifin, audit Seigneur de la Roque	145
A Monsieur Bouchart, Docteur en Theologie.	147

A son amy Lyon.	149
Du Coq à l'Asne, à Lyon Jamet : Je t'envoie un grand million	151
Excuses d'avoir fait aucuns Adieux.	155
Aux Dames de Paris, qui ne vouloient prendre les precedentes excuses en payement. . . .	157
A la Royne Eleonor, à son arrivée d'Espagne avec Messieurs les enfans.	165
A Monseigneur de Lorraine, luy presentant le premier Livre translaté de la Metamorphose. .	168
A Monseigneur le grand Maistre de Montmorency, luy envoyant un petit Recueil de ses Oeuvres, avec recommandation du porteur. .	170
Pour Pierre Vuiart, à Madame de Lorraine. .	172
Epistre, qu'il perdit à la Condemnade contre les couleurs d'une Damoyfelle.	174
A une jeune Dame, laquelle un vieillard marié vouloit espouser, & decevoir.	175
A celui qui l'injuria par escrit, & ne s'osa nommer.	177
Pour un Gentilhomme de la Court, escrivant aux Dames de Chasteaudun.	179
A Guillaume du Tertre, Secretaire de Monsieur de Chateaubriant.	182
Pour un vieil Gentilhomme, respondant à la lettre d'un sien amy.	183
Au Chancelier du Prat, nouvellement Cardinal.	185
Audict Seigneur. Pour se plaindre du Tresorier Preudhomme.	187
Au Roy, pour le delivrer de prison.	188
Au Reverendissime Cardinal de Lorraine. . .	190
Au Roy, pour avoir esté desrobé.	193
A un sien amy, sur ce propos.	197
A un qui calumnia l'epistre precedente. . . .	197
Au Lieutenant Gontier.	198

A Vignals Thouloufan.	199
A Monseigneur de Guise passant par Paris. .	200
Au Roy, pour succeder en l'estat de son Pere.	200
Pour la petite Princeesse de Navarre. A Ma-	
dame Marguerite.	204
Au General Prevost.	206
A Alexis Juré, de Quiers en Piedmont. . . .	207
A une Damoyfelle malade.	208
A deux Damoyfelles.	209
A ceux, qui apres l'Epigramme du beau Tetin,	
en feirent d'autres.	210
Du Coq à l'Asne, à Lyon Jamet.	213
Lyon Jamet à Marot.	219
Au Roy, du temps de son exil à Ferrare. . . .	222
A Monseigneur le Dauphin, du tems de sondict	
exil.	228
Adieu aux Dames de Court.	231
A Madame la Duchesse de Ferrare.	234
A Monseigneur le Cardinal de Tournon, Marot	
retournant de Ferrare à Lyon.	236
Adieux à la ville de Lyon.	238
Le Dieu gard à la Court.	240
Fripelipes, valet de Marot, à Sagon.	242

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

382

Sceaux. — Imp. Charaire et fils.



2540

4

othèque
d'Ottawa
nce

The Library
University of Ottawa
Date due

--	--



a39003



002165024b

CE PQ 1635

.A1 1884 V1

C00 MAROT, CLEME CEUVRES DE

ACC# 1387299

